G. VII. Gav. 24, 202 (A/1)

Libreria Antiquaria
ANGELO GANDOLFI
BOLOGNA

Materia Scienze VIII
Ubicazione I D
Volumi 1
Prezzo L. 2,50

1910

10 D.

=Ferd. Gerardi=

24,202/A/1

TRAITÉ
DE
LA PESTE.

AVIS.

On trouve dans la même Boutique.

Relation touchant les accidens de la Peſte de Marſeille ; ſon Prognoſtic, & ſa Curation du 10. Decembre 1720. par Meſſieurs Chicoyneau, Verny, & Soulier, in douze 1721.

Avis de precaution contre la maladie contagieuſe de Marſeille, qui contient une idée complette de la Peſte, & de ſes accidens ; Avec des moyens preſervatifs & curatifs, des Formules choiſies, & un Catalogue general de Remedes, tant ſimples que compoſez. Ouvrage neceſſaire à tous jeunes Medecins & Chirurgiens deſtinez au ſecours des Peſtiferez, & à tous ceux qui retirez dans les Campagnes ſeroient privez de conſeil & d'aſſiſtance. Par M. Peſtaloſſi, Medecin Agregé au College de Lyon, in douze. 1721.

Obſervations & Reflexions de Meſſieurs Chicoyneau, Verny, Deidier & Soulier, touchant la Nature, les Evenemens & le Traitement de la Peſte de Marſeille & d'Aix, du 10. Decembre 1720. in douze 1721.

Lettre de M. Chicoyneau, pour prouver que la Maladie de Marſeille n'eſt point communicable, in douze. 1721.

Traité de la Peſte, &c. recüeilli des meilleurs Auteurs Anciens & Modernes, & enrichi de Remarques & Obſervations Theoriques & Pratiques, par M. Manget, Medecin du Roy de Pruſſe. in 12. 2. tomes 1722.

Le Capucin Charitable, enſeignant la Methode pour remedier aux grandes miſeres que la Peſte a coûtume de cauſer parmi les peuples, avec les Remedes propres à cette maladie, par le Pere Maurice de Toulon, Prêtre Capucin, in douze, 2. tomes 1722.

TRAITÉ
DE
LA PESTE.
OU
CONJECTURES PHYSIQUES
SUR SA NATURE
ET SES CAUSES.

Par M. GAVET DE RUMILLY *en Savoye, Docteur en Medecine de l'Université d'Avignon.*

A LYON,
Chez les Freres BRUYSET, ruë Merciere au Soleil.

M. DCCXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ETAT

Des Matieres curieuſes qui ſont expliquées dans ce Traité, & qui n'ont pû trouver place dans le titre.

POurquoi la Peſte ſuit ordinairement la famine : ſuivant l'ancien & commun proverbe, *Poſt famem Peſtis* ; pourquoi elle ſuit quelquefois les tremblemens & les entre-ouvertures de la terre ?

Que dans la Peſte il y a cinq états differens de la maſſe du ſang repondans aux cinq claſſes de malades diſtinguées dans la Relation de la Peſte de Marſeille, & au delà deſquels on ne ſçauroit en trouver une ſixiéme.

S'il ne ſeroit pas mieux de laiſſer les peſtiferez dans leur maiſons, & de les y traiter que de les porter dans les Hôpitaux.

Si on ne pourroit point ſans perir, ſe diſpenſer de faire faire quarantaine à ceux qui ſortent d'un païs ſuſpect pour entrer dans un autre.

Si on ne riſque pas plus de voir entrer la Peſte dans un païs en interdiſant le commerce, qu'en le laiſſant libre.

Pourquoi l'intemperance, la crainte & la triſteſſe ſont de ſi grandes diſpoſitions à la Peſte.

Et pourquoi au contraire la ſobrieté, l'aſſurance & la joye en ſont les trois plus aſſurez preſervatifs.

TRAITE' DE LA PESTE,

Ou Conjectures Physiques sur sa nature & ses causes.

Où l'Auteur après avoir concilié les diverses opinions des plus celebres Medecins, tant anciens que modernes, qui ont traité cette matiere, propose un nouveau systême qu'il en tire, & suivant lequel il explique d'une maniere aisée & naturelle les quatre plus grandes difficultez qu'il y ait sur la Peste.

Qui sont,

1. En quoi consiste la semence de la Peste.

2. Comment elle se communique à tant de gens, ce qui l'a fait appeller Contagieuse, sans se multiplier.

3. Quelle en est la cause commune, sans laquelle il n'y auroit jamais Peste, dont tous les Medecins ont tant disputé sans en avoir pû convenir, & sur laquelle il les met d'accord.

4. Et si cette semence peut demeurer quelque tems oisive dans une personne sans s'y manifester.

D'où il conclud:

Qu'un corps pestiferé ne sçauroit communiquer la Peste à un autre, ny pendant sa maladie ny après sa mort.

A Quoy,

Il ajoûte une methode de combattre la cause comune qui paroît fort negligée, & d'employer plus regulierement les remedes tant preservatifs que curatifs qui ont été les plus estimez de tous tems.

A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR,

LE COMTE DE SALES,

Des Lances, & de Strada, Marquis de Vineuf, Chevalier Grand-Croix, Commandeur des Ordres des Saints Maurice & Lazare, Gentil-homme de la Chambre de S. M. Lieutenant Maréchal de ſes Armées, Gouverneur & Lieutenant General de ſes Etats deçà les Monts, &c.

MONSEIGNEUR,

Peu s'en falût que je n'abandonnaſſe le deſſein de travailler à ce Traité, lorſque j'appris que nôtre Auguſte Monar-

que, dont les lumieres ſont ſi penetrantes, & les ſoins ſi étendus ſur tout ce qui peut contribuer au bien & à la conſervation de ſes ſujets, avoit choiſi Vôtre Excellence pour Gouverneur de ſes Etats de deça les Monts, & que ce Roy ſi ſage, ſi juſte & ſi prevoyant avoit fait ce choix, autant par un effet de l'amour ſingulier qu'il a pour ces peuples, qu'il ſçavoit être très-effrayez des progrez que faiſoit la Peſte dans leur voiſinage, que par la parfaite confiance que les ſervices importans que vous lui avez rendus, l'éclat & l'ancienneté de vôtre Nobleſſe, la ſuperiorité de vôtre genie, la ſublimité de vos lumieres, & cette profonde capacité que vous avez fait paroître dans tous les glorieux emplois, tant civils que militaires dont il a recompenſé les marques ſucceſſives que vous lui avez donnez coup ſur coup des talens merveilleux que vous aviez à les exercer, & dont Vôtre Excellence a rempli les premiers avec tant de ſageſſe & d'équité, les ſeconds avec tant de valeur & de prudence, & les

uns & les autres avec un ſi noble éclat ; autant, dis-je, que par cette confiance que toutes ces grandes qualitez raſſemblées vous ont meritée auprès de ce grand Roy qui vous l'a accordée ſi entiére, qu'il vous a donné plus d'autorité que n'en a jamais eu aucun de ceux qui ont precedé Vôtre Excellence dans ce glorieux employ.

Et la raiſon, MONSEIGNEUR, qui faillit à me faire quitter mon entrepriſe, fût la reflexion que je fis que dès que Vôtre Excellence ſeroit arrivée en ce païs, pour le bien duquel j'avois principalement en vûë de faire cet Ouvrage, il lui ſeroit abſolument inutile ; parce que tous les Medecins ayant convenu de tous tems que l'aſſurance & la joye ſont deux des plus aſſurez preſervatifs de la Peſte, je crûs qu'il y auroit lieu de penſer, que des peuples, qui auroient le bonheur de ſe voir ſous les ordres d'un Gouverneur que la Val-d'Aoſte regrettera éternellement, & qui a toûjours fait, par un ſage mélange de cle-

mence & de juſtice, la felicité de tous ceux qu'il a commandez, ſe trouvant munis de ces deux antidotes dès le moment de ſon arrivée, ne ſçauroient être attaquez d'une maladie à laquelle la crainte & la triſteſſe donne de ſi grandes diſpoſitions.

Ce n'eſt donc plus, MONSEIGNEUR, pour ce païs, puiſque vous y êtes, mais ſeulement pour les païs étrangers, que j'ay fait ce petit Ouvrage, que Vôtre Excellence m'a bien voulu accorder ſi gracieuſement la permiſſion de lui dedier, de laquelle je prends la liberté de profiter, afin de lui marquer la part que j'ai priſe à l'aſſûrance generale, & à la joye publique que ſon arrivée a répanduës dans tout ce païs, auſſi bien que le très-profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Excellence,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur GAVET.

PREFACE
A MESSIEURS
LES MEDECINS.

MESSIEURS,

La Peſte qui vient de faire, & qui fait encore tant de ravages dans une Province, dont celle cy-n'eſt pas fort éloignée, m'ayant engagé, pour n'être pas pris au dépourvû, au cas qu'elle paſsât en ce païs, à m'attacher avec application à connoître la nature, & les cauſes d'une maladie ſi peu connuë, & ſi extraordinaire; la penſée que j'ay eûë, que ſervir des peſtiferez ſans s'être fait un ſyſtême de la Peſte, c'étoit joüer à un jeu de hazard, qui étant defendu dans les États bien policez, lorſqu'on joüe des ſommes conſiderables, le doit bien être à plus forte raiſon lorſqu'on joüe, non pas ſon propre bien, ni une groſſe ſomme, mais la vie des hommes qui eſt quelque choſe

de plus precieux que tous les biens de la fortune. Cette penſée, dis-je, m'a obligé de m'en faire un pour mon propre uſage en cas de beſoin. Mais la quantité d'Auteurs qu'il m'a falû lire pour y réuſſir, m'ayant porté beaucoup plus loin que je ne penſois, & leur lecture m'ayant donné des idées auſquelles je n'ay pû me refuſer, & ſur leſquelles j'ay formé des conjectures ſi nouvelles, que je ne me ſuis pas crû capable d'en juger ſeul; j'ay penſé, Meſſieurs, que je devois les ſoûmettre à vos lumiéres, & à vôtre jugement, après vous avoir declaré, que j'ay tiré l'idée des atomes mineraux, qui me paroiſſent être les veritables ſemences de la Peſte, du Traité qu'en a fait l'illuſtre Monſieur de la Font, Profeſſeur de l'Univerſité d'Avignon, qui a crû qu'il n'y avoit que les mineraux ſeuls qui fuſſent capables de fournir ces ſemences: d'où il a été porté à penſer qu'elles n'étoient autre que des particules arſenicales, en quoy j'ay abandonné ſon ſentiment: & que j'ay pris la penſée de l'union qui s'en fait, à mon avis, avec les ſels prédominans, & exaltez du temperament de chaque perſonne, dans les ſçavans principes de l'illuſtre Monſieur Chirac, mon très-honoré Profeſſeur, & maître. Ainſi, Meſſieurs, ayant trouvé, dans ces deux illuſtres Profeſſeurs,

le ſecret avec lequel la nature fait l'union des atomes mineraux avec les ſels prédominans, & exaltez du temperament d'un chacun, leſquels par ce fatal aſſemblage forment le funeſte corroſif qui me paroit être la cauſe de la Peſte, j'ay tiré, de ſa nature, & de ſa compoſition, des conjectures de la maniere dont il pouvoit produire la Peſte, & tuer tant de gens.

S'il y a, Meſſieurs, quelque choſe de bon dans l'ouvrage que je ſoûmets à vos lumieres, attribuez-en, s'il vous plaît, la gloire à qui elle eſt deuë; c'eſt-à-dire, à ce ſçavant, & celebre Profeſſeur de Montpellier, que ſa profonde érudition, ſa connoiſſance parfaite de toutes les parties de la Medecine, ſon eſprit ſuperieur, & ſon rare merite ont élevé au glorieux employ de premier Medecin de la Perſonne de S. A. R. le Duc d'Orleans, Regent de France; & dites-vous, je vous prie, en ce cas, chacun à vous-même, que n'auroit pas fait le Maître? ſi ſes importantes occupations, & ſa vigilance continuelle, à rechercher tout ce qui peut contribuer à la conſervation de ce grand Prince, dont il a ſi juſtement merité toute la confiance, luy avoient pû laiſſer le loiſir de traiter cette matiére; puiſque le diſciple, ſur les ſeuls principes de ce ſçavant Homme, a formé un

Systême si juste, s'il vous paroit tel ; ou du moins si vrayſemblable, si vous en jugez ainsi.

Et si vous ne trouvez rien en cet Ouvrage qui merite vôtre approbation, si toutes les idées vous en paroissent fausses, & les conjectures mal fondées, & que vous ayez des objections à me faire qui m'en fassent connoître l'illusion, & qui renversent mon Systême ; dites, s'il vous plait, Messieurs, que c'est l'unique faute du disciple qui n'a pas sçû profiter des leçons d'un si sçavant Maître à qui je suis ravi de trouver icy une occasion de donner une marque publique de la reconnoissance respectueuse que je conserveray toute ma vie des obligations infinies que je luy ay.

Enfin, Messieurs, toute la grace que je vous demande avec le plus profond respect, est d'examiner ce petit Ouvrage sans prevention, & de penser, après l'avoir lû, comme je pense de la Peste, ou de me reduire, en renversant mon Systême, à en penser comme vous.

Je ne parle icy ny aux Medecins timides que le seul nom de la Peste effraye, & fait cacher dans leurs maisons, où elle les trouve quelquefois plûtôt que ceux qui s'employent genereusement à servir les pestiferez ; ny à ceux qui pratiquent la Mede-

cine ſans principes, par routine, & en bons, & vieux Apoticaires, ny à ceux qui ſont ſi prevenûs en faveur des ſentimens de l'antiquité, que le ſeul titre de ce Traité les aura déja effarouchez.

La timidité des premiers, quoyque d'ailleurs très habiles à traiter toutes les autres maladies, le peu de lumieres que les ſeconds ont dans la ſpeculation de la Medecine, bien que d'ailleurs ils ne ſoyent pas moins recommandables par leur grande experience, & la prevention, ou la modeſtie outrée des derniers, qui n'oſent pas jetter les yeux ſur la verité de ſi loin qu'ils peuvent appercevoir qu'elle eſt toute nuë, les rendent également incapables de juger ſainement de mes conjectures; tellement que je les recuſe tous également pour mes juges, en proteſtant neanmoins que ma recuſation ne diminuë en rien le reſpect que j'ay pour les uns, & pour les autres.

Je ne m'addreſſe donc qu'à ces ſçavans hommes, qui étant exemts de tous prejugez, bien loin de refuſer de voir la verité toute nuë, luy ôtent le moindre voile qui pourroit en couvrir quelque partie, qui l'embraſſent, & qui ne la perdent plus de veuë, dès qu'ils l'ont une fois découverte, qui exercent la Medecine en maîtres, qui ne font jamais rien qui ne ſoit fondé ſur

les principes de l'art, lesquels, bien qu'ils soient quelquefois fautifs, trompent neanmoins rarement ceux qui les possedent à fond.

C'est donc à vous seuls, Messieurs, que j'addresse cette Preface, & ma très humble priere. La matiere que je traite est des plus importantes, la maniere dont la Peste traite la Provence, est des plus cruelles; le danger de la voir étendre dans vos Provinces est des plus ménacans; la necessité, que chacun de vous se fasse un Systême tout prêt à suivre, si elle se glissoit dans vos païs, est des plus indispensable; ainsi, Messieurs, ajoûtez, s'il vous plaît, à celuy que j'ay l'honneur de vous presenter, ce qui vous y paroîtra manquer; retranchez-en ce que vous y trouverez de superflû, reformez-y ce qui ne sera pas conforme aux principes de l'art, à vos sublimes connoissances, & à l'experience que j'ay toûjours regardée comme la maitresse de toutes choses, & à laquelle je me suis particulierement étudié à conformer mon systême.

En un mot, Messieurs, d'un mauvais ou mediocre ouvrage, faites en un bon, il ne tiendra qu'à vous, s'il vous plait de vous en donner la peine. Je vous l'abandonne.

LETTRE

LETTRE CIRCULAIRE

Ecrite par l'Auteur à toutes les Facultez de Medecine de France, en leur envoyant à chacune un Exemplaire de ce Traité.

MESSIEURS,

Comme je n'ai eû pour but, en mettant au jour ce Traité de la Peſte, duquel je me donne l'honneur de vous preſenter un exemplaire, que le bien public, & le bonheur de pouvoir découvrir à nud la verité par le moyen du jugement que je prie tous les Sçavans d'en vouloir bien porter, je prends la liberté, Meſſieurs, de vous reïterer par cette lettre la priere que je vous ai faite dans ma Preface en même tems qu'à tous les Medecins, vous declarant qu'elle s'addreſſe ſpecialement à vous, comme aux juges les plus competens, & les plus éclairez ſur la matiere qu'il s'agit de diſcuter.

Il me ſemble, Meſſieurs, qu'il eſt de la derniere importance de détruire dans le monde le faux, & funeſte prejugé qui y a été juſqu'icy generalement répandu, que la Peſte eſt un venin contagieux par luy-même, & qu'on ne ſçauroit ſervir, toucher, ou ſeulement approcher un peſtiferé ſans prendre le

même mal par la communication des corpuſcules veneneux qui s'exhalent de ſon corps.

Pour peu, Meſſieurs que vous daigniez renforcer, ou ſeulement ſoutenir les raiſons par leſquelles je me flatte d'avoir prouvé le contraire dans ce Traité, j'eſpere que nous viendrons à bout de cette importante entrepriſe, & d'autant plus facilement que toutes ces raiſons ſe trouvent déja conſiderablement fortifiées par les experiences, & les ſçavantes reflexions qu'ont faites à Marſeille, & à Aix Meſſieurs les Chancelier, & Medecins de Montpelier qui y ſont allez pour les ſecourir.

Ne me refuſez pas, Meſſieurs, le ſecours de vos lumieres dans un cas ſi intereſſant, & qui peut nous affecter tous également. Aidez moy, je vous prie, à diſcuter à fond, une fois pour toutes, les queſtions importantes que je traite dans cet Ouvrage, mais ſur tout aidez-moy à convaincre toute la terre que les ſemences de la Peſte ne ſont point veneneuſes eſſentiellement, & par elles-mêmes, [de quelle nature que veüillent les ſuppoſer ceux à qui celles que je propoſe pourroient ne pas agréer,] parce que, ſi elles l'eſtoient, elles traiteroient également toutes les perſonnes en qui il en entreroit, comme font conſtamment tous les venins à l'égard de toutes celles qui en prénent, ce qui eſt contraire à l'experience.

Cette conviction, Messieurs, si nous avons le bonheur d'en venir à bout, me paroît être le plus seur moyen de conserver entre les hommes, dans la plus furieuse Peste, le bon naturel, l'amour conjugal, l'amitié fraternelle, & la charité chrêtienne, que les plus proches parens, & les plus intimes amis banniſſent ordinairement de parmi eux en ce tems-là, ce qui me paroit être un des plus grands malheurs qui accompagnent cette épouvantable maladie.

Cette même conviction, Messieurs, ne me semble pas moins propre à engager tous les hommes à ne pas fuir les pestiferez avec tant de soin, que tout ce qui peut contribuer à produire en eux-mêmes cette cause interieure, qui seule est capable de procurer aux semences de la Peste le venin qu'elles n'ont point en y entrant, qu'elles y contractent, dès qu'elles y sont, en s'uniſſant avec elle, & qu'elles n'auroient jamais sans cette fatale union; quelle que veüillent de même supposer cette cause, tous ceux qui desagréeront celle que je propose, & qui m'en paroit la plus vrai-semblable.

Aidez-moy encore, Messieurs, à inculquer dans tous les esprits, que puisque les semences de la Peste n'ont point de venin en entrant dans le corps humain, & qu'on ne peut pas douter qu'elles n'en ayent quelque tems après qu'elles y sont entrées, ce venin n'est pas d'el-

les, mais de l'homme même qui le leur communique : & que puiſque ce venin ne paroit dans l'homme que dès que l'air ou les alimens ſe trouvant remplis de ces ſemences les porte avec eux dans ſon corps, il ne depend ny de l'homme ſeul ny de ces ſemences ſeules, mais du concours de l'un, & de l'autre qui s'entre-aident à le produire.

Enfin, Monſieurs, aidez-moy, je vous en ſupplie, à perſuader à tout le monde, que ſi la Peſte ſe communique à tant de gens ou en même tems ou ſucceſſivement, elle ne le fait ny par aucune multiplication de ſes ſemences qui arrive dans les corps où il en entre, ny par aucune émanation qui s'en faſſe des premiers infectez dans les ſuivans ; [car ſi la choſe ſe faiſoit ainſi, la Peſte ſeroit chaque fois auſſi meurtriére que le deluge univerſel :] mais qu'elle le fait ſeulement par la diſtribution que l'air fait indifferemment de ces ſemences, dont il eſt chargé, & qu'il porte aveuglément avec ſoy par la reſpiration dans tous les hommes ; ou par celle qu'en font de même les alimens, lorſqu'ils en ſont farcis ou chargez, & qui les portent, de même que le premier, à l'aveugle dans le Souverain comme dans les ſujets ; dans les Grands comme dans les petits ; dans les riches comme dans les pauvres, & enfin dans cette grande quantité, & diverſité de gens de toutes conditions, de tous

âges, de tous sexes, & de tous temperamens, qui tombent malades ou en même-tems ou peu de tems les uns après les autres, non pas que cela veüille dire qu'ils s'infectent les uns les autres, comme on le croit communément, & sans raison, mais seulement qu'ils s'infectent plus facilement les uns auprès des autres, parce qu'étant assemblez dans un même lieu, où il se rencontre une grande quantité de semences de Peste ou dispersées en l'air dont ce lieu est rempli, ou bien deposées, & arrêtées sur tous les differens corps terrestres qui y sont, toute l'assemblée se trouve également exposée, & comme necessitée d'y en humer une plus grande quantité avec cet air commun qu'elle respire, qu'elle n'en humeroit peut-être en plusieurs autres lieux differens, & separez, dont la plûpart pourroient être remplis d'un air qui se trouveroit beaucoup moins chargé de ces semences, & où cependant on pourroit de même s'infecter dans un autre tems, auquel il le seroit beaucoup plus; ce qui est d'autant plus vrai, que si l'experience nous apprend qu'un grand nombre de personnes tombe malade auprès des pestiferez, elle nous apprend aussi que le nombre de celles qui sont infectées, sans en avoir approché, surpasse de beaucoup le premier; & qu'ainsi, puisque l'on peut également, & à quel-

que petite difference près, s'infecter loin comme près des peſtiferez, il eſt beaucoup plus avantageux, & plus conſolant de s'entreſecourir mutuellement dans la Peſte tout comme dans les fiévres malignes, en prenant quelques precautions contre l'air chargé des ſemences de la Peſte, & ſur tout contre l'amas de la cauſe interieure, ſans laquelle elles ne peuvent point nuire, que de ſe fuir l'un & l'autre, & de mourir ſeparément, & le plus ſouvent faute de s'être rendu des ſoins, & des ſervices reciproques à l'aide deſquels on ſe ſeroit peut-être ſauvé.

S'il vous plaît, Meſſieurs, de me préter le ſecours que je vous demande, ne tardez pas, je vous prie, car le tems preſſe, l'hyver, qui commence, pourra peut-être bien par quelqu'une des raiſons que j'en donne dans ce Traité, diminuer, & aſſoupir la Peſte dans les lieux où elle s'eſt fait ſentir juſqu'à preſent; mais quand même la choſe arriveroit ainſi, ne nous flattons point trop legerement, Meſſieurs, il eſt à craindre que ces raiſons venant à ceſſer avec l'hyver, cette terrible maladie ne recommence avec le printems.

Et quand même le Seigneur voudroit bien permettre que cet hyver l'étouſſât dans tous les endroits, où elle étoit encore à ſon arrivée, par la raiſon naturelle que j'en apporte,

& qui me paroît être la seule par laquelle il le peut faire, il ne seroit pas encore tems de se flatter, puisqu'elle peut être étouffée dans tous les lieux où elle a paru, sans que le danger en soit guéres moindre dans tous les païs voisins qui auront toûjours lieu de craindre, jusqu'à ce qu'une longue suspension donne un legitime sujet de se flatter que toutes les semences de la Peste, qui s'étoient exhalées en certaine quantité de la miniere dissoute d'où elles étoient sorties, & qui avoient été enlevées de dessus la surface de la terre, ou par la chaleur du soleil, ou par le souffle des vents, ont été détruites, jusques à la derniere, soit qu'elles l'ayent été au dehors ou au dedans du corps humain.

Ainsi, Messieurs, profitons de cette tréve, supposé que cet hyver nous la procure, afin qu'au cas qu'il plaise au Seigneur d'étendre ses vengeances en permettant que la Peste renaisse avec le printems dans quelqu'un des lieux où elle a déja été, ou qu'elle penetre dans quelqu'un de ceux où elle n'a pas encore parû, l'on y soit tout prêt à la combattre : ou qu'au cas enfin, que [sa divine colere se trouvant appaisée, & satisfaite par le sacrifice de tant de victimes que cette cruelle maladie luy a déja immolées,] elle soit tellement étouffée par l'entiére destruction de toutes ses semences, qu'on n'en entende plus parler ; les decisions

qu'il vous plaira de porter ſur mon Syſtême ſervent à l'avenir d'axiomes, & de loix à nos deſcendans pour s'en garentir ou guerir par le moyen des Reflexions qu'elles renfermeront.

Je les attends, Meſſieurs, ces deciſions pour en profiter le premier en ce païs, ſi Dieu vouloit l'affliger de la Peſte. Je m'en ſervirai par proviſion pour reformer ou pour ſupprimer entierement mon Syſtême, ſi elles le condamnent, ou pour me fortifier de plus en plus dans mes conjectures, ſi elles ont le bonheur d'avoir vôtre Approbation.

Rien ne ſçauroit égaler, Meſſieurs, l'impatience que j'ay de les recevoir, que le très-profond reſpect avec lequel j'ay l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur GAVET.

Comme tout ce qui vient de France en ce païs n'y entre point ſans être affranchi juſqu'aux frontieres, je prends la liberté, Meſſieurs, de vous prier de vouloir bien affranchir la réponſe, que j'eſpere que vous me ferez l'honneur de me faire juſqu'au Pont de Beauvoiſin, qui eſt le ſeul endroit par où je peux avoir le plaiſir de la recevoir, à l'adreſſe de Monſieur Vernai, Directeur des Poſtes de Savoye à Chambery pour Rumilly.

A Meſſieurs de la Faculté de Medecine de Paris, & ainſi à toutes les autres.

TRAITÉ DE LA PESTE.

PREMIERE PARTIE.

Où l'on concilie les differentes opinions des plus habiles Medecins, dont on deduit un nouveau Syſtême, duquel on prouve la vray-ſemblance par le raiſonnement.

DE toutes les maladies, auſquelles le corps humain eſt ſujet, il n'en eſt point, graces au Ciel, de ſi rare que la Peſte.

Il n'en eſt point auſſi dont la nature, les cauſes, & les remedes ſoient ſi peu connus. Il me ſemble d'entrevoir deux

raiſons de cette obſcurité, dont la premiére eſt la rareté de cette maladie; & la ſeconde, le grand nombre de malades qui tombent en même tems.

Je dis que ſa rareté en eſt la premiére cauſe, parce que dans le tems que cette terrible maladie regne dans quelque endroit, il ne s'y trouve ordinairement que de deux ſortes de Medecins.

Les uns timides, ou peu charitables qui fuïent inceſſamment, ou qui ſe renferment dans leurs maiſons, pour éviter de prendre un mal, dont ils déſeſperent, non-ſeulement de pouvoir guerir les autres, mais encore de ſe pouvoir guerir eux-mêmes.

Les autres plus courageux, ou plus charitables, qui veulent bien ſe ſacrifier, pour le ſervice du public, ou à Dieu, ou à leur fortune, mettent inceſſamment la main à l'œuvre, parce qu'ils ſe trouvent d'abord au milieu des morts & des mourants, & ſuivent à l'aveugle, les traces & la methode des Medecins qui les ont devancez, & qui ayant eu le bonheur ou de ſe preſerver, ou de ſe guerir de cette dangereuſe maladie, ont laiſſé à la poſterité des relations de ce qu'ils ont fait, & des remedes dont ils ſe ſont ſervis le moins malheureuſement: au lieu de rechercher à

connoître par eux-mêmes, & ſuivant les indications qu'ils pourroient tirer des principes de l'air, la nature du mal qu'ils ont à combattre, & de nouveaux remedes plus propres à le guerir, ou du moins à trouver une methode de ſe ſervir à propos & ſans confuſion de ceux qui ont parû les meilleurs aux Medecins, dont ils ſuivent la pratique, ſans ſe conſulter eux-mêmes ſur ce qu'ils doivent penſer, & ſur ce qu'ils doivent faire.

Dès que le mal a ceſſé, on croit qu'il eſt inutile de s'étudier à en découvrir la nature & les cauſes, parce la plûpart des Medecins de l'endroit où il a regné qui s'en ſont ou preſervez ou gueris, veulent joüir en repos du fruit de leurs travaux, ſe flattant que comme c'eſt une maladie tres-rare, ils ne la reverront jamais.

Et ceux des païs, qui en ont été exempts, ſe perſuadent que puis qu'elle n'y eſt pas venuë, elle n'y viendra jamais, ou du moins, qu'elle n'y viendra que dans un tems où ils ne ſeront plus.

Tellement que les uns & les autres croiroient, preſque également de perdre le tems qu'ils employeroient à une étude dont ils ſe flattent qu'ils n'auront jamais beſoin.

C'eſt ce qui fait qu'à peine s'en ren-

contre-t'il un ou deux en chaque Peſte, ou aſſez charitables ou aſſez ſçavants, pour laiſſer à la poſterité la relation du caractere de la Peſte qu'ils ont euë à combattre, & des remedes qu'ils ont employez avec le plus de ſuccès pour le traiter.

Le grand nombre de malades, qui tombent en même tems, me paroît être la ſeconde raiſon du peu de connoiſſance qu'on a de la nature & des cauſes de cette maladie, auſſi bien que des remedes les plus propres pour ſa gueriſon ; parce que plus une maladie eſt violente & aiguë, plus elle demande de ſoins pour en étudier juſqu'aux petites circonſtances dont la moindre ſuffit quelquefois pour en faire connoître la nature.

Or quel moyen qu'un auſſi petit nombre de Medecins, qui ſe rencontre le plus ſouvent dans la plûpart des endroits qui ſont attaquez de la Peſte, puiſſe rendre chaque jour, à un ſi grand nombre de malades, autant de ſoins & de viſites qu'ils faudroit, pour obſerver les divers changements qui y arrivent non ſeulement dans un jour, mais dans une heure ?

Si un Medecin éclairé, zelé, aſſidu & connoiſſant parfaitement le temperament d'un malade, avec qui il eſt trés familier, a beſoin de toutes ſes lumieres, de tout

ſon zéle, de toutes ſes aſſiduitez & de la connoiſſance parfaite qu'il a du temperament de ſon malade, pour le guerir d'une ſimple fiévre continuë ou maligne, comment pourra faire un trés petit nombre de Medecins employé à ſervir un ſi grand nombre de perſonnes, la plûpart inconnuës, qui ſont attaquées en même tems de la Peſte, qui eſt une maladie bien plus dangereuſe, que la fiévre continuë ou maligne.

Et que deviendont tant de pauvres artiſans, & tant de payſans abandonnez à leur mauvaiſe fortune ſans aucun ſecours, & manquant même trés ſouvent des aliments neceſſaires à la vie.

Il n'eſt perſonne qui ne voye clairement que leur gueriſon eſt tres-difficile, pour ne pas dire impoſſible, & que, ſuppoſé que quelques-uns en échapent, ce n'eſt que par un pur effet du hazard, ou d'une bonté ſinguliére de leur temperament.

Tellement qu'à mon avis, les moins malheureux des peſtiferez ſont ceux qui ont auprès d'eux un Medecin ou un Chirurgien qui connoît parfaitement leur temperament, & qui les ſert avec zele & affection.

Ces reflexions, & le danger qu'il y a que cette terrible maladie, qui n'eſt pas

fort loin de nous, paſſe en ce pays, m'ont determiné à m'appliquer ſerieuſement à la lecture des Auteurs qui en ont écrit le plus ſçavamment, afin de tâcher de tirer de leurs doctes écrits quelque éclairciſſement ſur une maladie ſi obſcure, & de voir s'il n'y auroit pas moyen d'en induire une methode un peu moins incertaine de la traiter.

Bien qu'il y ait preſque autant de definitions differentes de la Peſte, qu'il y a de Medecins qui en ont traité, il me ſemble cependant qu'en ramaſſant tout ce qu'ils en ont dit d'eſſentiel, on les peut toutes reduire à celle que je vais en donner, en diſant:

Que la Peſte eſt une maladie provenante d'une cauſe commune, c'eſt-à dire à laquelle tous les hommes participent neceſſairement, Epidemique, c'eſt-à-dire, qui attaque pluſieurs perſonnes en même tems, Mortelle pour la plus grand' part de ceux qui en ſont atteints, & Contagieuſe, c'eſt-à-dire, qui ſe communique facilement à tous ceux qui ont quelque diſpoſition à la prendre.

Lorſqu'en expliquant que par le mot de contagieuſe, je veux dire qu'elle ſe communique facilement à tous ceux qui ont quelque diſpoſition à la prendre, je n'entends pas qu'elle paſſe des uns dans les

autres, comme l'ont crû presque tous les Medecins, ny que les malades la communiquent aux sains par aucune multiplication qui s'en fasse chez eux, ny par aucune émanation qui s'en fasse des corps de ceux-là dans ceux de ceux-cy; mais seulement, que la cause de la Peste consistant en une quantité presque infinie de certains atomes trés-subtils, se partage aisément [sans se multiplier dans les malades] entre un grand nombre de personnes qui en sont infectez en même tems, ou successivement, les uns après les autres, de la maniere que j'expliqueray dans la suite.

De là vient que le peuple la nomme plus souvent Contagion que Peste, & la reconnoît presque mieux par ce premier nom, que par le second.

Ainsi il faut remarquer, que les fiévres les plus malignes, & même celles qu'on appelle pestilentielles, parce qu'elles sont accompagnées de charbons, de bubons, de parotides, de pustules, & d'exanthemes, qui sont tous les symptomes les plus propres à caracteriser la Peste, n'en sont cependant pas une, si elle ne se communique pas de la maniere que j'ay commencé d'expliquer, & que j'expliqueray plus clairement dans la suite, & que quand

même elle se communiqueroit aisément, ce ne seroit pas de même une Peste s'il n'en mouroit beaucoup plus de personnes qu'il n'en échaperoit, & s'il n'y en avoit pas un tres-grand nombre d'infectées en tres-peu de tems.

Tellement qu'il me semble que les quatre signes essentiels, inséparables, & pathognomoniques de la Peste sont, qu'elle provienne d'une cause qui soit commune à tous les hommes; que plusieurs en soient atteints en même tems, qu'il en meure beaucoup plus qu'il n'en échape, & qu'elle se communique facilement à tous ceux qui ont quelque disposition à la prendre de la maniere dont je dois l'expliquer.

Quelqu'un m'objectera sans doute, que si la definition que je donne de la Peste étoit juste, la petite verole qui regne quelquefois en certains endroits où elle attaque en même tems, & fait mourir presque tous les petits enfans, aussi bien que plusieurs grandes personnes qui ne l'ont pas encore euë, & laquelle selon toutes les apparences provient d'une cause commune, puisqu'elle se communique facilement à tous ceux qui ont quelque disposition à la prendre, devroit être appelée Peste.

Je réponds à cela que, dès que la petite verole est du caractere que je viens de décrire, c'est une veritable Peste pour

tous ceux qui en ſont attaquez, & dont elle fait mourir le plus grand nombre ; ainſi que pluſieurs Medecins en conviennent.

De ſorte qu'il faut reconnoître pour Peſte, quelle maladie que ce ſoit, ou ces quatre choſes ſe rencontrent, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'un plus grand nombre de ſimptomes, tels à peu près qu'ils ſe trouvent dans la Peſte qui afflige aujourd'huy la Provence, & dont l'Illuſtre Monſieur Chicoyneau Chancelier de l'Univerſité de Montpellier nous a donné une Relation ſi exacte & ſi effrayante, & qui ſe vend chez les mêmes Libraires.

Ce que je viens d'avancer eſt ſuffiſamment prouvé par quantité de Peſtes, qui ſans être accompagnées de beaucoup de ſimptomes, n'ont pas laiſſé de faire de grands ravages, comme par exemple celle dont parle Paul Æginete, qui ravagea preſque toute l'Italie & beaucoup d'autres païs, ſans avoir d'autres ſimptomes, qu'une colique, produite par une cauſe commune, épidemique, mortelle pour le plus grand nombre des perſonnes qui en étoient attaquées, & contagieuſe ; ou bien celle que rapporte Valeriola, qui fut ſi cruelle dans la Gaule Narbonoiſe, que preſque tout le monde mourut en parlant ou en marchant, ſans qu'on parût

avoir aucun mal, & tout comme ſi on avoit été frappé d'un coup de foudre.

Les Auteurs ſont remplis de quantité de relations des Peſtes de cette nature, qui pour avoir été ſans beaucoup de ſimptomes, n'en ont pas été moins meurtrieres.

De ce que je viens de dire que la Peſte eſt Contagieuſe pour tous ceux qui ont quelque diſpoſition à la prendre, il ne faut pas inferer que toute maladie contagieuſe ſoit une Peſte, car jamais perſonne n'a penſé que la ptyſie, la lépre, la gâle, les deux veroles, & toutes les autres malalies contagieuſes fuſſent autant de differentes eſpeces de Peſte, ce qu'elles deviendroient néanmoins, ſi elles dependoient d'une cauſe commune, ſi elles attaquoient pluſieurs perſonnes à la fois, & s'il en mouroit un beaucoup plus grand nombre qu'il n'en échaperoit.

Quelques Medecins ont penſé que la Peſte ne ſçauroit être ſans fiévre, pluſieurs autres ont ſoutenu le contraire, à la tête deſquels ſont Hypocrate & Galien.

De quel poids que ſoit le ſentiment de ces deux Princes de la Medecine, il me ſemble que pour juger ſainement de ce qui en eſt, il faudroit que les Medecins, qui ſont là deſſus d'un ſentiment oppoſé, euſſent tous vécû en même tems, & qu'ils

euſſent tous été employez à ſecourir les malades dans toutes les Peſtes qui ont regné dès le commencement du monde ; ce qui ne pouvant être à cauſe du peu de durée de la vie de l'homme, il paroît juſte de penſer que chacun a écrit de bonne foy la verité de ce qu'il a remarqué dans la Peſte de ſon tems.

Et comme la fiévre, non plus qu'aucun des ſimptomes qui, comme j'ay dit plus haut, ſervent le plus à caracteriſer la Peſte, ne ſont point de ſon eſſence, & qu'ils peuvent ſe trouver dans une maladie, ſans qu'on puiſſe dire pour cela que c'eſt une Peſte, ſi les quatre ſignes pathognomoniques que j'ay rapportez ne s'y trouvent pas, de même qu'on ne peut pas dire qu'une maladie, ou ces ſignes ſe rencontrent & ou ces ſimptomes manquent, ne ſoit pas une Peſte ; il me ſemble qu'il eſt à propos de croire que les uns ont trouvé de la fiévre dans la Peſte de leur tems, & que les autres n'en ont point trouvé dans celle qu'ils ont traitée dans un autre.

Pour ce qui eſt de ceux qui veulent établir par le raiſonnement la neceſſité de la fiévre dans la Peſte, ils me paroiſſent ſi peu fondez qu'ils ne meritent pas qu'on démante tant de grands hommes, qui aſſurent d'avoir vû chacun dans la Peſte de

ſon tems, le contraire de ce que ceux-là n'aſſurent apparemment, que pour accommoder la Peſte à leur ſyſteme, ne voulant pas ſe donner la peine d'accommoder leur ſyſteme à la Peſte.

Car comment pourroit-on ſe perſuader que tant de gens, qui, [ſuivant le témoignage d'un ſi grand nombre d'Auteurs dignes de foy qui ont écrit ſur la Peſte de leur tems] en ont été terraſſez ſubitement & comme d'un coup de foudre ou d'apoplexie, ſans avoir reſſenti auparavant la moindre incommodité, fuſſent morts de la fiévre qui donne toûjours quelque relâche, quelque violente qu'elle ſoit, & qui plus elle eſt violente, comme il faudroit neceſſairement la ſupporter en pareil cas, & plus elle ſe fait appercevoir.

Ainſi j'oſe bien aſſurer que lorſque la fiévre eſt jointe à la Peſte [ce que je crois cependant qui arrive le plus ſouvent, & ſur tout dans les Peſtes qui ſont accompagnées de pluſieurs violents ſimptomes, telle, par exemple, qu'eſt celle qui afflige aujourd'hi la Provence,] il faut la regarder, comme une fiévre ſimptomatique qui lui ſurvient comme le reſte des ſimptomes dont elle ſe trouve accompagnée; & penſer qu'elle n'eſt point de ſon eſſence, n'étant produite que par une fonte, qui ſe

fait dans les premiéres voyes, de plusieurs matiéres cruës & indigestes qui passent dans le sang où elles excitent cette fiévre, qui rend la maladie beaucoup plus dangereuse.

Ayant ainsi debroüillé, ce me semble, au travers des opinions differentes des Auteurs, qui ont écrit sur la Peste, une definition qui me paroît inconcevable, & qui en fait connoître parfaitement la nature; il faut presentement tâcher d'en découvrir les causes.

Il me semble qu'une maladie qui tuë le plus grand nombre des personnes qu'elle attaque en même tems de tant de manieres differentes, & qui se sert, pour leur donner le coup de la mort, tantôt d'un simptome, tantôt d'un autre, & quelquefois de plusieurs à la fois; il me semble, dis-je, qu'une maladie si extraordinaire, & qui fait tant de ravages en si peu de tems, ne sçauroit dépendre que d'une cause très-active & capable d'agir en même tems en differentes parties du corps, dans lesquelles elle se manifeste singulierement; comme,

Dans le cerveau, par la pesanteur de tête, les étourdissements, le trouble & les absences d'esprit, les assoûpissemens, les réveries, & les delires phrenetiques.

Dans les yeux, par une vûë fixe, ternie, éteinte & égarée.

Dans la langue par une voix tardive, entrecoupée, plaintive, précipitée, bégayante, impetueuſe.

Dans la face, par la couleur pâle, plombée, éteinte & cadavereuſe.

Dans le cœur, par les maux frequents de cette partie, les défaillances & les ſincopes.

Dans l'habitude du corps, par des inquiétudes mortelles.

Dans les muſcles qui ſervent au mouvement, par un abbattement & un affaiſſement general.

Dans l'eſtomach, par des cardialgies, des envies de vomir, & des vomiſſemens.

Dans les glandes, par des bubons & des parotides.

Dans les parties charnuës & muſculeuſes, & dans pluſieurs autres tant internes qu'externes par des charbons.

Dans la peau, par des puſtules, taches & exanthemes qui y paroiſſent.

Dans les muſcles de la poitrine, par la reſpiration frequente, laborieuſe, ou grande & rare.

Qui ſont tous de ſimptomes qui ſe ſont trouvez dans la Peſte de Marſeille, ſuivant la Relation de Monſieur Chicoyneau;

& outre tous ceux-là,

Dans les inteſtins, par une colique violente, telle que fut celle qui, comme j'ay dit plus haut, fut le ſeul ſimptome qui accompagnât la Peſte dont Paul Æginete nous a laiſſé la relation.

Dans les narines, par des éternûments mortels, ainſi qu'il arriva dans la Peſte qui deſola la Ville de Rome en l'an 591. ſous le Pontificat de Saint Gregoire le Grand, d'où eſt venu l'uſage de dire à ceux qui éternüent, *Dieu vous beniſſe*, ou *vous conſerve*, ou de leur faire quelques autres ſouhaits favorables.

Dans le gozier, par les fluxions qui ſe jettent ſur cette partie, comme il arriva dans la Peſte qui affligea la même Ville en l'an 856, d'où elle paſſa dans toute l'Italie, en Aſie, & dans la plus grande partie de l'Europe, & qui ne ceſſa parfaitement qu'en l'année 990.

Dans les yeux, par un aveuglement ſoudain, & dans les muſcles de la poitrine, par la toux qui tuoit les malades en trois jours dans la Peſte qui ravagea l'Aſie Mineure en l'année 454.

Et enfin dans preſque toutes les parties du corps, par divers autres ſimptomes qui s'y manifeſtent, tellement qu'il y a bien peu de maux auſquels le corps humain

eſt ſujet, dont la Peſte ne ſe ſoit ſervie en differens tems pour affliger ceux qu'elle a attaquez.

Mais avant que de paſſer outre dans la recherche des cauſes de la Peſte, il faut convenir que tout ce qui arrive en ce monde vient de Dieu, comme de la cauſe premiere de toutes choſes, & qu'ainſi, puiſque les Payens même ont reconnu & avoüé que la Peſte étoit plûtôt un fleau de Dieu qu'une maladie; nous, qui avons le bonheur d'être Chrêtiens, ſerions bien malheureux & bien aveuglez ſi nous n'en convenions pas avec eux, & ſi avant que d'appeller les Medecins ordinaires dont il luy a plû de laiſſer les lumieres ſi bornées ſur cette matiere qu'il ſemble avoir voulu s'en reſerver à lui ſeul la connoiſſance, nous ne recourions pas à luy avec un profond reſpect & une parfaite confiance comme au Prince de la Medecine, qui étant le premier Auteur de la Peſte, a par conſequent une connoiſſance parfaite des cauſes ſecondes dont il ſe ſert pour la produire, auſſi bien que des remedes ſpecifiques pour la guerir.

C'eſt auſſi après avoir très-humblement reconnû & adoré cette premiere & divine cauſe de la Peſte, que je vais chercher à découvrir quelles peuvent être ces cauſes ſecondes

ſecondes qu'il employe pour la ſuſciter toutes les fois qu'il lui plaît d'en punir les hommes, & c'eſt ce que je vais faire avec ſon divin ſecours dans la ſuite de ce petit Traité.

Or tous les ſimptomes que j'ai rapportez, pouvant facilement ſe déduire d'un defaut d'eſprits dans la maſſe du ſang, d'où il s'enſuit une infinité d'effets differents plus dangereux les uns que les autres, il me ſemble qu'il faut regarder ce defaut comme la cauſe prochaine & immediate de la Peſte.

Recherchons maintenant comment & par quels moyens il peut arriver au ſang un aſſez grand épuiſement d'eſprits, pour pouvoir produire des effets d'où procedent tant de ſimptomes differens, & tres-ſouvent une mort precipitée.

J'ai fait voir dans mon Traité des Fiévres imprimé à Geneve en l'an 1700, comment & de quelle matiere ſe forme le ſang, j'y ay demontré de quelle façon commencent, & continuent les trois mouvemens, de liquide, de fermentation & de progreſſion qui lui ſont eſſentiels.

Comme c'eſt de la conſervation de ces trois mouvements que dépend la durée de la vie de l'homme, & que c'eſt de leur ceſſation, ou ſeulement d'une interrup-

tion conſiderable de l'un des trois que dépend ſa mort, c'eſt auſſi de leur juſteſſe & de leur regularité que dépend la perfection de ce ſang & la ſanté de l'homme, & de leur dérangement que dépendent les differents défauts auſquels celui-là eſt ſujet, auſſi bien que les diverſes maladies plus ou moins grandes qui ſurviennent à celuy-cy.

Il faut que ce dérangement ſoit bien conſiderable pour produire une maladie auſſi pernicieuſe que la Peſte.

Or il ne ſçauroit arriver au ſang un dérangement ſi extraordinaire, qu'en deux manieres.

Ou par un déchirement des fibres dont tout le monde ſçait que cette perniceuſe liqueur eſt compoſée; en telle ſorte que ces fibres étant briſées & deſunies les unes des autres, ne ſont plus capables de retenir dans les petits entre-deux, qu'elles formoient par leur union, les particules ſpiritueuſes qu'elles y renfermoient avant leur diviſion; ce qui en procure la diſſipation.

Ou par un reſſerrement de ces mêmes fibres qui ſont preſſées ſi violemment les unes contre les autres, qu'elles ſont forcées d'exprimer de leur entre-deux ces mêmes parties ſpiritueuſes qui y étoient renfermées, comme dans autant de maga-

zins, qui se trouvant par ce moyen en liberté, s'en servent pour abandonner, en s'exhalant, la liqueur dont elles entretenoient les mouvemens par leur activité.

Le premier de ces dérangemens des fibres du sang, est ce que les Medecins ont appellé dissolution, & ils ont donné le nom de coagulation au second.

Ces fibres, qui du consentement unanime de tous les Medecins, sont des particules sulfureuses, ne sçauroient être dechirées, brisées, & desunies que par quelque corps heriſſé d'une infinité de pointes rangées & pressées les uns contre les autres, à peu prés comme un chardon à foulon dont on se sert pour tirer les poils des étoffes de laine, dès qu'elles sortent d'être foulées, avant que de leur donner d'autres preparations.

Ces mêmes fibres ne sçauroient être reserrées & pressées les uns contre les autres que par quelque corps fait à peu prés comme un coin, qui s'introduisant par un de ses bouts dans leur entre-deux, & s'y trouvant arrêté vers son milieu, qui va en grossissant, forme par son mélange une masse beaucoup plus compacte & plus condensée, tout comme il arrive au lait dans lequel on a mêlé de la presure, laquelle de liquide qu'il étoit, en fait un caillé.

Les Philoſophes & les Medecins ont appellé ſel acre, ce premier corps heriſſé qui produit la diſſolution du ſang, & ſel acide, ce corps aigu qui cauſe la coagulation.

Les deux effets differents, que produiſent dans le ſang ces deux eſpeces de ſel, avoient donné lieu aux anciens Medecins, qui n'avoient point encore les connoiſſances que les Modernes ont acquiſes, qui & ne raiſonnoient de toutes choſes que par les qualitez ſenſibles, ou par les occultes de diviſer la Peſte en chaude & en froide.

Il me ſemble que celle qu'ils ont appellée chaude ſe rapporte aſſez bien à celle que les nouveaux font dépendre de la diſſolution du ſang cauſée par un ſel acre; & que la froide a beaucoup de rapport avec celle qu'ils font dériver de ſa coagulation produite par un acide.

Ce ſont ces deux eſpeces de ſel qui m'en paroiſſent devoir être appellées les cauſes antecedentes, parce qu'elles peuvent procurer, quoique d'une maniere oppoſée, comme je viens de le faire voir, une diſſipation des eſprits du ſang plus ou moins grande, & quelquefois entiere, ſuivant laquelle on peut facilement expliquer tous les differens ſimptomes de la Peſte, & rendre raiſon pourquoi la triſteſſe & la

crainte donnent une ſi grande diſpoſition à la prendre.

Les Medecins qui l'ont attribuée à des corpuſcules veneneux, ont voulu dire la même choſe, quoiqu'en des termes differents.

Car ceux qui ont crû qu'elle étoit cauſée par des particules arſenicales, ont reconnû qu'elle dependoit d'un ſel acre corroſif de la même nature que l'arſenic, qui outre les corroſions & les dechirements qu'il excite dans les premieres voyes dès la premire entrée, cauſe enſuite une ſi grande diſſolution dans le ſang, que ceux qui en ont pris periſſent bien-tôt, s'ils ne ſont promptement ſecourûs par des remedes gras & huileux, qui en embarraſſant dans leur filaments rameux & ſulfureux les pointes du ſel acre corroſif de l'arſenic, l'empêche de continuer ſon action dans l'eſtomach, qui eſt le premier endroit où il eſt entré, & à plus forte raiſon dans la maſſe du ſang, où, ſuppoſé que quelques-unes de ſes particules ayent penetré, elles ſe trouvent ſi bien enveloppées des fibres rameuſes de matieres graſſes qu'on a avalées, qu'elles ne ſont plus capables d'y cauſer aucun des triſtes effets qu'elles y produiroient ſans cette enveloppe.

Et quelques autres qui ont penſé que la

Peſte étoit produite par des parties à peu près de la nature de l'aconit, ont été du ſentiment de ceux qui croyent qu'elle dépend d'un ſel acide coagulant; tout le monde ſçachant aſſez que l'aconit fige le ſang, d'une maniere à cauſer la mort en très peu de tems, ſi on ne lui rend inceſſamment ſa fluidité naturelle par des remedes convenables.

La plûpart des anciens Medecins ont crû que la Peſte dependoit d'une corruption des humeurs qui ſe trouvoient dans le corps humain, ce qui ſuppoſe, quoi qu'en des termes differents, les mêmes cauſes que je lui attribuë.

Car en effet dès que quelque corps ſe corrompt, ſa corruption ne ſe manifeſte le plus ordinairement qu'en deux manieres differentes & ſenſibles; ou ce corps corrompu ſent l'aigre, ou il exhale une odeur fort puante & dèsagreable.

C'eſt une choſe reconnuë de tous les Medecins les plus experimentez, que, dès qu'on s'eſt engorgé de viande, le ferment de l'eſtomach ne pouvant pas ſuffire pour en digerer une ſi grande quantité, il y ſurvient une des deux eſpeces de corruption que l'on appelle communément cruditez; l'une qu'on nomme crudité acide, qui ſe manifeſte quelquefois par des rap-

ports aigres, & l'autre crudité nidoreuſe, qui ſe fait connoître par des rapports quelquefois amers, & le plus ſouvent d'un goût puant & d'œufs pourris, ce qui prouve parfaitement bien ce que je viens d'avancer.

Villis, Regius, & pluſieurs autres Medecins, ont crû que la Peſte dependoit d'un ſel acide coagulant; Sylvius Deleboé, Paul Barbette, & de nos jours l'Illuſtre Mr de la Font, Profeſſeur de l'Univerſité d'Avignon, ont penſé au contraire qu'elle étoit produite par un ſel acre corroſif.

Comme les uns & les autres ont de fortes raiſons pour appuyer leurs ſentiments oppoſez, & qu'ils déduiſent également bien de l'un & de l'autre de ces deux ſels tous les ſimptomes qui ſurviennent à la Peſte, je ne me trouve pas peu fortifié dans la penſée que j'ai, que ce ſont là les deux veritables cauſes antecedentes de la Peſte.

Mais il me ſemble qu'il y a quelque choſe de conſiderabe à redire au ſentiment des uns & des autres, c'eſt d'avoir également penſé, que la Peſte qui regnoit dans un païs, y fut produite dans tous les malades par une ſeule de ces deux cauſes, c'eſt-à-dire, par celle qui étoit le plus de leur goût.

Et c'eſt là, ce me ſemble, la funeſte cau-

se de la mort d'un si grand nombre de malades à qui chacun de ces Medecins a donné, suivant son prejugé, des remedes propres à combattre le sel unique qu'il croyoit être l'Auteur de la Peste, & qui malheureusement ont été un poison pour tous les malades en qui elle étoit produite par le sel opposé.

Il me paroît donc plus naturel de penser que ces deux causes opposées peuvent agir dans une même Peste, non pas que je veüille dire qu'elles puissent agir ensemble dans un même sujet, mais separément en des sujets differents; en telle sorte que la Peste peut être produite en même tems dans certaines personnes par un acre corrosif, & dans certaines autres par un acide coagulant, & que l'on verra quelquefois, à quelque petite difference près dans les uns & dans les autres de ces malades, les mêmes simptomes, lesquels n'y seront produits que par un defaut d'esprits que l'une & l'autre de ces causes est également capable de produire, ou dans quelque portion du sang plus ou moins considerables, ou dans presque toute la masse, de la maniere dont je l'ay expliqué.

Je viens de dire que l'on verra quelquefois, à quelque difference près, les mêmes

mêmes ſimptomes dans les uns & dans les autres de ces malades.

La difference qui pourra s'y rencontrer ne dépendra pas ſeulement de la differente cauſe qui les produira, mais encore de la difference des temperamens des malades, & de la differente diſpoſition des parties où ces ſimptomes ſe manifeſteront, leſquelles ſeront plus fortes dans les uns, plus tenduës, plus ſerrées & plus épaiſſes; & dans les autres plus foibles, plus relâchées, plus rares & plus minces.

C'eſt principalement de cette difference de temperament, & de diſpoſition de parties, que dérivent tant de differentes maladies hereditaires qui ſe voyent dans tant de familles.

Et c'eſt là auſſi, ce me ſemble, la raiſon pour laquelle la connoiſſance des temperamens me paroit ſi neceſſaire dans la cure de toutes les maladies, &particulierement dans celle de la Peſte.

Piens Medecin Hollandois, voulant approfondir dans ſon Traité des Fiévres, enrichi de très-belles remarques par le ſçavant Monſieur Manget, à laquelle des deux cauſes que je viens de rapporter on devoit le plus vray-ſemblablement attribuer la Peſte, a crû qu'il falloit plûtôt la déduire de la diſſolution du ſang que de ſa

coagulation; ce qui l'a porté à donner cette preference à la diſſolution, a été qu'il n'a pas pû ſe perſuader que l'exemple de ce qui arrive au lait, qui ſe change en un caillé fort épais dès qu'on y a mêlé de la préſure, puiſſe jamais convenir à la maſſe du ſang; fondé, ce me ſemble dans cette penſée, ſur deux raiſons:

La premiere eſt, que le mouvement de circulation, par lequel le ſang paſſe continuellement du cœur dans les alteres, des alteres dans les vênes, d'où il revient par un fil continu dans ce viſcere, qui eſt le premier vivant & le dernier mourant, ne ſçauroit lui permettre de ſe cailler, ainſi que fait le lait qui eſt en un parfait repos dans le vaſe où il ſe caille.

La ſeconde eſt, que ſi le ſang ſe cailloit, comme fait le lait, l'épaiſſiſſement qu'il contracteroit en ſe caillant, l'empêcheroit de pouvoir circuler par les ramaux capilaires des alteres & des vênes, par où cependant il eſt conſtant qu'il circule, tout le monde ſçachant bien qu'il ne ſçauroit s'arrêter en quelque partie ſans y cauſer d'abord une inflammation.

Je réponds à ces deux raiſons, pour détromper tous ceux qui pourroient être portez à ſuivre ce ſentiment, & pour leur faire comprendre que la Peſte peut dépen-

dre d'une coagulation du ſang auſſi facilement que ſa diſſolution.

Que Villis, qui eſt celui que Piens s'eſt particulierement attaché à contredire, en parlant de coagulation, n'a pas voulu parler d'une coagulation groſſiere & ſemblable à celle qui arrive au lait dans lequel on verſe certaine quantité de préſure proportionnée à la quantité du lait qu'on veut faire cailler, qui, de liquide qu'il étoit auparavant, ſe change en une maſſe de caillé molle & épaiſſe, dont-on fait le fromage.

Mais que par ce mot de coagulation, cet Auteur a entendu une coagulation fine & inſenſible; que l'on peut bien appeller avec lui colliquation, qui arrive ſouvent au lait; & ſur tout en Eté lorſqu'il s'aigrit de lui-même.

Il lui ſurvient pourlors la même choſe, que lorſqu'au lieu d'y jetter une quantité proportionnée de préſure, on y en met ſans meſure, c'eſt-à-dire, cinq à ſix fois autant, car pour lors au lieu de devenir plus épais, il en paroit plus liquide, bien qu'en effet il lui ſoit arrivé une coagulation beaucoup plus forte & plus conſiderable, quoique moins ſenſible que la premiere.

Ce qui eſt ſi vray que ſi on filtre ce lait

qui paroit dissous & plus liquide, il restera dans le papier qui servira à le filtrer une infinité de petits grumaux d'un caillé beaucoup plus dur & plus compacte que le caillé mol & tendre dont on fait le fromage, & il sortira de ce premier lait filtré beaucoup plus de serosité que de l'autre, à cause de la forte expression qu'ont fait à ses fibres, ou les pointes abondantes de l'acide de l'air qui a fait cailler celui qui passe pour s'être caillé de lui-même, ou les pointes superfluës de la trop grande quantité de présure qui a fait cailler l'autre.

Et c'est là la raison pour laquelle Riviere, ce Medecin si fameux, & sur tout par la justesse de ce prognostic, dit en rapportant ceux des fiévres pestilentielles, qu'un flux abondant d'urine qui n'est pas suivi de la diminution de la fiévre est dangereux, parce que, dit-il, il denote une colliquation.

Or ce mot de colliquation ne signifiant autre chose qu'une plus grande fluidité arrivée au sang, ou par la dissolution de ses fibres, ou par leur plus forte coagulation de la maniere dont je l'ay expliquée; Qui est-ce qui ne conçoit pas que plus il y a de parties du sang dissoutes ou coagulées, & plus il doit s'en exprimer de se-

rosité, & que plus il s'en exprime, & plus en même tems il se dissipe d'esprits avec elle, & par consequent il ne faut pas s'étonner si cet habile Medecin tire un si mauvais augure du flux abondant d'urines qui ne diminuë pas la fiévre.

Je conviens avec Piens, que le mouvement continuel & circulaire du sang pourroit être un obstacle à une coagulation grossiere & sensible, telle qu'est celle qui arrive au lait dont on fait le fromage.

Mais aussi il faut convenir que bien loin que ce mouvement puisse empêcher cette coagulation fine & insensible que je viens d'expliquer, il y contribuë & la facilite, parce qu'il est cause que la masse du sang qui n'avoit presenté que quelques-unes de ses fibres aux pointes surabondantes de l'acide dans la premiere circulation, les leur presente toutes les unes après les autres dans les circulations suivantes, ce qui continuë de même, jusqu'à ce que tous les pores qui se trouvent dans leurs interstices en soyent si exactement remplis que plusieurs de ces fibres se trouvant tiraillées fort violemment, & étenduës au delà de leur ressort, soient obligées de se separer les unes des autres, ce qui ne contribuë pas peu à serrer plus fortement les petits grumeaux qui resultent de leur separa-

tion. Et pour désabuser entierement tous ceux, qui pourroiét être tentez à embrasser le sentiment de Piens, il n'y a qu'à leur faire remarquer, que cet Auteur après avoir refusé de reconnoître la coagulation du sang pour une des causes antecedentes de la Peste, on convient cependant, dès qu'il l'a deguisée sous le nom de dissolution.

Car après avoir dit que la cause prochaine de la Peste est une irritation du cœur causée par des parties veneneuses, malignes, & comme arsenicales & mercurielles, qui change le sang & les dissolvent en des colliquaments ichoreux, acres, malins & contagieux, il ajoûte dans une parenthese les mots suivans.

Uti minimæ particulæ Viperæ, Scorpii & venenosæ ex corpore eorum expirantes statim hominum spiritus ac humores seu proportionatos seu disproportionatos colliquant & dissolvunt, & per consequens mortem repentinam inducunt.

D'où il est aisé de comprendre que puisqu'il reconnoît pour cause de la Peste des particules semblables à celles du venin de la Vipere, il reconnoît par consequent des particules très-propres à coaguler le sang & non pas à la dissoudre, comme il le suppose ; car il n'est personne qui sçachant les belles experiences qu'on a fai-

tes de nos jours pour connoître la nature de ce venin, osât désavouër qu'il fige & condente le sang de cette espece de coagulation fine & presque insensible, qu'il appelle dissolution sans y prendre garde, & qui tuë assez promptement ceux qui sont mordus par cet animal, s'ils ne sont promptement secourus par son propre sel volatile, ou par d'autres remedes de cette nature, qui en relâchant les petits grumaux de sang, que le venin a formez, lui rendent son état naturel de liquidité.

Mais ce qui prouve encore plus évidemment la mépriſe de cet Auteur, est ce qu'il dit de certains remedes dont on a accoûtumé de se servir dans les fiévres malignes aussi bien que dans la Peste; tels que sont la Theriaque, le Mitridat, les sels d'absinte & de chardon benit, qui, selon lui, n'incisent & n'attenuent pas, ce qu'il faudroit qu'ils fissent, dit-il, si ces maladies dependoient d'une coagulation du sang.

Or qui est-ce qui oseroit disconvenir que tous les remedes qu'il cite ne soyent, contre son sentiment, incisifs, attenuants, & dissolvants, & sur tout les sels d'absinte & de chardon-benit, qui n'étant pas des remedes composez, comme les autres, laissent plus facilement découvrir leur proprieté.

Bien que les Medecins, qui ont attribué la Peſte à la coagulation du ſang, ne l'ayent pas expliquée comme je viens de le faire, il faut pourtant croire qu'ils l'ont entendu ainſi, ſans quoi je crois qu'ils auroient eu tort, & que leur ſentiment ſeroit inſoûtenable.

Ce qui me perſuade qu'ils ont penſé comme moy, eſt que toutes les fois qu'ils parlent du ſang coagulé, dont ils déduiſent ſi facilement tous les differents ſimptomes de la Peſte, ils ne parlent pas d'une matiere groſſiere & épaiſſe, mais ſeulement de portions de ſang congelées, qui ne ſont autre choſe, à mon avis, que de petits grumaux de ſang ſerrez & endurcis par un acide ſurabondant, de la même maniere que les grumaux fins & ſubtils du lait caillé à l'air.

Et pour prouver plus clairement que ce que je dis eſt vrai, je vais rapporter quelques lignes de Vuillis, qui parlantdes poiſons qui coagulent, dans ſon Chapitre douziéme de la fiévre maligne & peſtilentielle, s'explique ainſi.

Sunt alius generis venena longè periculoſiora, quæ ſanguinem coagulant, ejuſque mixtionem deſtruendo corrumpunt; ſcilicet maſſæ ſanguineæ primò congelationem, dein putredinem inducunt; cùm enim ſpiritus cruo-

ris, à veneni contagio profligati, dissipantur, liquoris mixtio æquabilis solvitur, quarè particulæ crassiores se mutuò implicant & [instar lactis ab infuso coagulo aut spontaneâ acescentia] invicem coagulantur, hinc cruor in vasis grumescit, ut minùs promptè in iis circuletur.

Par où l'on peut voir qu'après avoir comparé la coagulation qui arrive au sang, à celle qui survient au lait qui s'aigrit de lui-même, ou sur lequel on a jetté de la présure, [qu'il faut entendre en trop grande quantité,] il ajoûte, pour mieux expliquer sa pensée, que le sang se reduit ensuite en grumaux dans ses vaisseaux d'une maniere à y circuler moins promptement.

Le même Auteur voulant expliquer dans son Chapitre de la Peste, comment se forment les tumeurs differentes, les taches & exanthemes qui y paroissent, s'explique ainsi:

Quarè portiones ejus veneno graviùs tactæ citò grumescunt, & instar sanguinis extranasati, cùm nigredine corruptionem patiuntur, undè statim in vasis & corde sanguinis reliqui motum præpediunt, ipsumque ratione fermenti sui plus coagulant; quidquid verò congelatione in grumos concrevit, ni statim foras ejicitur, cruoris circuitum inhibendo, brevi mortem accessit.

Peut-il, expliquer plus clairement ſa penſée.

Ainſi il faut, à mon avis, penſer que le ſang diſſout, & le ſang coagulé de la maniere dont je viens de l'expliquer, quoique très-different, ſont néanmoins l'un & l'autre plus liquides que n'eſt le ſang dans ſon état naturel, & que la difference qu'il y a entr'eux conſiſte:

En ce que le ſang diſſout eſt une liqueur dans laquelle nagent pluſieurs fibres du ſang deſunies les uns des autres, & reduites comme en charpie par un ſel acre, corroſif, leſquelles en ſe deſuniſſant ont laiſſé diſſiper les eſprits qui étoient contenus dans les petits entre-deux qu'elles formoient pendant qu'elles étoient unies enſemble: Et que le ſang coagulé, comme j'ai dit, eſt cette même liqueur dans laquelle nagent, non pas des fibres une à une, & ſeparées les unes des autres, comme dans le ſang diſſout, mais pluſieurs de ces mêmes fibres reduites en pluſieurs petits grumaux, fins & inſenſibles, formez, ſerrez, & endurcis par un grand nombre de pointes acides, dont les unes s'étant introduites dans leurs pores, les ont rendus beaucoup plus durs & plus difficiles à être relâchez ou défaits; pendant que les autres, qui n'ont pû y entrer à cauſe ou de

leur trop grande quantité, ou de la disproportion de leurs figures, nagent dans la liqueur à laquelle elles procurent une aigreur plus ou moins sensible, selon qu'elles y sont en plus grande ou en moindre quantité.

Il faut remarquer icy, que ces grumaux ne sçauroient se former, sans que celles des fibres du sang, qui se rencontrent aux extremitez de chaque grumaux, ne se rompent & ne se separent avec violence de celles qu'elles sont forcées d'abandonner, & dont l'étroite union forme le grumeaux, & qu'ainsi les esprits, qui se rencontrent dans les entre-deux que ces fibres rompuës ou separées les unes des autres forment avec celles dont elles se separent, s'évaporent aussi bien que ceux qui sont exprimez du dedans du grumau, avec la serosité qui s'y trouve, par la force qui comprime violemment ses fibres les unes contre les autres; & c'est ce qui s'appelle dissipation d'esprits.

Au lieu que ceux, qui se trouvent dans plusieurs des pores de l'interieur du grumau, y restent enfermez d'une maniere à n'en pouvoir sortir, à moins que le grumau ne soit relâché & defait, & c'est ce qui s'appelle concentration d'esprit:

Et de même, la sensité; qui se separe du

lait caillé, ou de lui-même, ou par une trop grande quantité de préſure, eſt aigre, à cauſe du nombre ſuperflu des pointes acides qui y nagent, pour n'avoir toutes pû entrer dans les pores des grumaux inſenſibles du lait caillé; de même la ſeroſité qui s'exprime des grumaux du ſang eſt aigre par la même raiſon.

Cette maniere d'expliquer ces deux états differens du ſang qui peuvent produire la Peſte, fait aſſez connoître le pitoyable état où eſt reduit un malade par le defaut d'eſprits, qui eſt une ſuite également inſeparable de l'un & de l'autre, pour peu conſiderable qu'en ſoit la portion qui eſt diſſoute ou coagulée, & le danger qui l'accompagne, s'il n'eſt promptement ſecouru, & ſi au lieu d'un remede qui ſoit convenable à celui de ces deux états qui eſt la cauſe de ſon mal, on lui en donne un tout contraire, qui ne peut ſervir qu'à l'augmenter.

Si quelqu'un me demande lequel de ces deux états du ſang eſt le plus pernicieux, je lui repondrai de bonne foy, que l'un & l'autre me le paroiſſent également.

Car ſi la diſſolution du ſang eſt capable de produire de tres-grands maux, non ſeulement parce que ſes fibres ainſi briſées & deſunies ne ſçauroient jamais ſe réunir

d'une maniere à former une liqueur onctueuſe, ſpiritueuſe & balſamique, telle qu'elle étoit auparavant; mais encore à cauſe de la grande diſſipation d'eſprits qui a ſuivi leur deſunion, comme je l'ay expliqué.

Il faut auſſi convenir que ſa coagulation n'eſt pas moins propre à cauſer bien de ravages, non-ſeulement parce que ſes grumaux ſont ſi fortement ſerrez par les pointes de l'acide ſurabondant dont leurs pores ſont remplis, qu'il eſt preſque impoſſible de les diſſoudre : mais encore parce que la ſeroſité qui a été exprimée de leur entre-deux, où elle étoit contenuë, ſe trouve extrêmement chargée de toutes celles qui n'y ont pû entrer, à cauſe ou de leur trop grande quantité, ou de la diſproportion de leurs figures; ce qui eſt également capable de cauſer des maux infinis.

Et toute la difference que j'y trouve, eſt qu'il n'y a point de remede à la diſſipation d'eſprits que procure la diſſolution du ſang, au lieu qu'on peut encore eſperer quelque choſe de ceux que la coagulation laiſſe concentrés dans l'interieur des grumaux qu'elle produit, ſi on eſt aſſez heureux pour trouver un moyen de les pouvoir relâcher ou diſſoudre, & de remettre par-là ces eſprits en liberté.

Ainſi il me ſemble qu'il faut penſer que laquelle que ce ſoit de ces deux eſpeces de ſel, qui produiſe la Peſte, elle n'attaque pas toûjours dans le premier moment toute la maſſe du ſang, faute d'être en aſſez grande quantité, [car toutes les fois que cela arrive on meurt ſur le champ & ſans s'apercevoir d'être malade, comme il arrive ſouvent à bien de gens dont les uns, ſuivant le rapport des Auteurs les plus experimentez, meurent à la promenade, les autres au marché, quelques uns occupez à leurs affaires, & quelques autres bien plus heureuſement à l'Egliſe, en ſuppliant le Seigneur qu'il les delivre de ce fleau, mais que le ſang en eſt attaqué par pelotons, en ſorte que plus il y a de ces parties infectées à la fois, plus il ſurvient de ſimptomes, qui ſont plus ou moins violents, ſelon que ce ſel eſt plus ou moins actif, ou que le ſang du malade eſt plus ou moins ſpiritueux, ou ſelon que les parties ſolides, dans leſquelles ces ſimptomes ſe manifeſtent, ſont plus ou moins uſées ou relâchées.

De là vient, ce me ſemble, que dans les fiévres malignes & dans la petite verole, tous ceux dont le ſang a quelque defaut habituel, comme les ſcrofuleux, les ſcorbutiques, les verolez & autres, n'en gue-

riſſent que très difficilement, pour ne pas dire jamais.

De tout ce que je viens de dire, il eſt aiſé à conclure, que comme lequel que ce ſoit de ces deux ſels qui produiſe la Peſte, il tâche par la grande activité d'achever promptement ſon ouvrage, en détruiſant la maſſe du ſang à laquelle il s'eſt attaché, on ne ſçauroit auſſi être trop prompt à s'y oppoſer ; & que ſi par mal heur, faute de connoître la nature de celui des deux qui agit, ou le temperamment du malade qui peut l'indiquer, on lui donne un remede pour un autre, non-ſeulement il cauſe la mort, mais il avance, en fourniſſant comme une recruë au ſel qui cauſe la maladie,& qui ſe trouvant fortifié par le nouveau renfort, acheve en bien moins de tems le ravage qu'il auroit fait plus lentement, s'il avoit été ſeul à le faire.

Après avoir montré quelles ſont les cauſes les plus ordinaires,auſquelles les Medecins, tant anciens que modernes,ont attribué la Peſte, & prouvé qu'elles ſont les mêmes que je ſuppoſe, quoiqu'ils leurs ayent donné des noms differens ; après avoir expliqué comment elles agiſſent ſur le corps humain pour le détruire en ſi peu de tems, & quelquefois dans un inſtant, il me ſemble que pour ſuivre l'ordre que

la plûpart obſervent dans les Traitez qu'ils nous en ont laiſſez, il faut rechercher comment ces cauſes peuvent s'y rencontrer.

Mais avant que de le faire, il faut examiner le ſentiment de quelques perſonnes illuſtres, que le celebre Monſieur Manget rapporte dans les belles & ſçavantes remarques dont il a enrichi le Traité de la Peſte du Capucin charitable, qui ſe trouve chez les mêmes Libraires.

Il dit que le Pere Kircher Jeſuite pretend avoir découvert, à l'aide du Microſcope, de petits inſectes aîlez qui partent des choſes infectées de la Peſte, & la communiquent en s'introduiſant dans les corps des perſonnes qui les approchent.

Qu'un beau-frere du Chirurgien Ducros, qui étoit à Coppenhague, lorſque la Peſte affligea cette Ville, avoit remarqué que de pareils inſectes rongoient les fleurs de ſon jardin, & que la quantité s'en rendoit beaucoup plus grande, à meſure que les ravages de la Peſte augmentoient.

Quelle apparence que ces deux illuſtres Curieux Obſervateurs ayent aſſez peu aimé la vie pour la riſquer ſi évidemment, en examinant des choſes qu'ils croyoient être infectées de la Peſte, d'auſſi près qu'il le faut faire, avec un microſcope.

Comme il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'ils ayent

ayent trouvé le secret de fixer la grande volatilité de ces insectes pendant le tems qu'ils ont employé à les considerer, qu'est-ce qui auroit pû les empêcher de partir des choses infectées, que ces curieux regardoient de si près avec tant d'attention, pour s'introduire dans les corps de leur observateurs.

Ainsi, supposé qu'ils ayent veritablement découvert ces insectes, pourquoi se persuader que ce soit des semences de Peste, puisqu'ils n'en ont pas été attaquez, n'y a-t-il pas beaucoup plus d'apparence qu'ils en sont seulement des présages aussi bien que cette grande quantité d'autres petits animaux qui paroissent en ce tems-là, & que jamais personne ne s'est avisé de regarder comme des causes de la Peste, mais seulement comme des signes qui la presagent, ou qui l'accompagnent.

Mais la plus forte raison, qui me semble devoir dissuader que ces petits insectes soyent la cause de la Peste, est ce qu'il ajoûte qu'ils ont une viscidité gluante qui les attache facilement aux matieres sur qui ils tombent; car il est aisé de comprendre que cette même viscidité, qui les rend propres à s'attacher facilement à quelque corps, les doit rendre aussi difficiles à s'en detacher, & par consequent qu'ils ne

ſçauroient être la cauſe de la Peſte, laquelle, ſelon le ſentiment de tous les Medecins eſt ſi volatile & ſi aiſée à ſe détacher d'un ſujet inanimé pour paſſer dans un autre.

Pour ce qui eſt de la fumée bleuâtre de Monſieur Hanneman, & de la nuée de Daubigné, rapportées auſſi par Monſieur Manget, & qui ont beaucoup de rapport entre-elles, il y a beaucoup plus de vrai-ſemblance que ce pouvoit bien être un aſſemblage qui ſe faiſoit ſoir & matin de certains corpuſcules qui portoient la Peſte dans les endroits où on les voyoit deſcendre, & qui en étoient les veritables ſemences.

Ce qui, au lieu de ſervir d'amuſement aux habitants, devoit ce me ſemble, les porter à rechercher quelque moyen de ſe preſerver d'un attrouppement ſi dangereux, en ſonnant, par exemple, toutes leurs cloches, & tirant, faute de canons, pluſieurs coups de fuſils quelque tems avant celui auquel on avoit accoûtumé de le voir paroître, afin de l'écarter, & de donnet par là occaſion à l'air qui auroit été violemment agité, & par le ſon des cloches & par le bruit des coups de fuſils, de le porter ailleurs : tout comme on écarte par ce moyen le tonnerre & la foudre ou

bien en allumant des feux, qui par leur fumée euſſent détruit ces corpuſcules attrouppez, de la maniere que j'expliquerai dans ma ſeconde partie.

Mais reprenons nôtre ſujet dans l'endroit où nous l'avons quitté, & examinant comment ſe peuvent trouver dans nos corps les deux eſpeces de ſel que je conjecture être les cauſes de la Peſte.

Tous ceux qui ſçavent comment ſe forment les ſels, & qu'il en entre une grande quantité dans la compoſition de toutes les choſes qui ſervent de nourriture à l'homme, n'auront pas de peine à concevoir qu'il s'en doit trouver ſuffiſamment dans nos corps, puiſque nous y en fourniſſons continuellement par le moyen des alimens que nous prenons pluſieurs fois chaque jour.

Mais pour bien connoître la nature de ceux que je preſume être les cauſes de la Peſte, comme il faut convenir avec tous les Medecins qu'ils ſont corroſifs, il n'eſt pas permis de penſer que ce ſoit des ſels ſimples; il faut donc ſe perſuader qu'ils ſont des ſels compoſez: Or comme les ſels compoſez, qui reſultent du mélange d'un ſel acre avec un acide, [tel par exemple qu'eſt le tartre vitriolé, qui ſe fait en verſant peu à peu de l'eſprit de vitriol ſur du

ſel de tartre] ſont des ſels inſipides, & par conſequent incapables d'être ſoupçonnez de pouvoir être corroſifs ; il faut croire que les deux ſels dont je parle ſont des corps ſaliniformes, ou plûtôt, [ſi on veut bien me permettre de me ſervir d'un terme nouveau, en matiere de ſels, qui me paroit plus propre que tous les autres à exprimer ma penſée, & à en donner une idée claire & intelligible à tout le monde] des ſels antez.

Or comme pour faire une ante, il faut un ſauvageon, & une greffe qui unis enſemble, de quelle maniere que ce ſoit, dont les plus communes ſont en fente & en écuſſon, réüſſiſſent également à former cette ante, il faut penſer de même que le ſel qui eſt auteur de la Peſte [& qui ne retient le nom de ſel que de la greffe qui concourt à ſa production] eſt un compoſé de deux corps differens, dont l'un ſert de ſauvageon à l'autre qui lui tient lieu de greffe ; & comme le ſauvageon change d'eſpece, & prend infailliblement celle de la greffe qu'on y ajoûte de quelque maniere qu'on l'y mette ; de même le corps, qui dans l'homme fait l'office de ſauvageon, & qu'il faut regarder [quel qu'il ſoit] comme la premiere cauſe de la Peſte, change de nature pour prendre celle du

ſel qui predomine dans chaque perſonne en laquelle il s'introduit, lequel ſel predominant doit être regardé comme la greffe qui communique la nature au ſauvageon.

Tellement que ſi le corps qui ſert de ſauvageon, & qui dans la Peſte vient toûjours de dehors par le moyen de la cauſe commune, entre dans un ſujet qui abonde en ſels acides [tels que tous les melancoliques] il s'y forme un corps ſaliniforme, qui eſt de la même nature que l'acide predominant dans ce temperament, qu'il faut regarder comme la greffe; & ſi au contraire il s'introduit dans une perſonne qui abonde en ſels acres [tels que ſont les bilieux] il en reſulte un ſaliniforme de la même eſpece que le ſel acre qui predomine dans ce temperament.

Ainſi il me ſemble que c'eſt proprement le temperament du malade ou l'eſpece particuliere du ſel qui y predomine, & qui établit le caractere de ſon temperament, d'où dépend la difference du corps ſaliniforme qui cauſe la Peſte, & qui dans une même Peſte, dans un même tems, dans un même âge, & dans un même ſexe peut être un ſalé acide dans les uns, & un ſalé acre dans les autres.

Je ſçai bien que pour parler le langage

des Philoſophes modernes, il faudroit appeller moule ou matrice, le corps que je nomme ſauvageon ; mais la maniere d'anter étant connuë de tout le monde, & la comparaiſon dont je me ſers m'ayant parû plus intelligible pour toutes ſortes de gens, & plus expreſſive pour ſignifier ma penſée, je prie les Docteurs rigides de me la pardonner, parce que je ne m'en ſuis ſervi que pour faire connoître à tout le monde par une comparaiſon ſi ſimple, ſi mecanique & ſi triviale que, comme le ſauvageon dont-on ſe ſert pour faire une ante, quitte ſa nature, quelle qu'elle ſoit, pour prendre celle de la greffe qu'on y joint, de même les atomes mineraux, de quelle nature qu'ils ſoyent, la quittent pour prendre celle du ſel predominant du temperament de chaque perſonne avec lequel ils s'uniſſent, & parce que, ſans le ſecours de cette comparaiſon familiere, pluſieurs perſonnes auroient peine à comprendre comment les atomes mineraux peuvent ſe changer dans les bilieux en ſaliniformes, acres, corroſifs, & dans les melancoliques, au contraire en ſaliniformes, acides, corroſifs, ce que néanmoins tout le monde comprend aiſément à l'aide de cette comparaiſon. Si je n'écrivois que pour ces Meſſieurs, j'étudierois mieux mes ex-

preſſions, mais comme j'écris pour tout le public, qui y eſt également intereſſé, je me ſers des termes que je crois être le plus à la portée d'un chacun.

Tous les Medecins, mes Collégues, qui ont partagé avec moy le bon-heur d'avoir appris les principes de la Medecine de l'illuſtre Monſieur Chirac, qui de celebre Profeſſeur de l'Univerſité de Montpellier, eſt parvenu par ſon grand & rare merite au glorieux employ de premier Medecin de la perſonne du Duc Regent, comprendront aiſément la maniere dont les ſels ſe peuvent anter.

La plûpart des Medecins qui ont écrit ſur la Peſte, l'ont attribuée, comme j'ai déja dit, à des vapeurs veneneuſes, que les uns ont dit être des corpuſcules arcenicaux, les autres des miaſmes aconitaux, & quelques autres des atomes mercuriels, & ainſi des autres.

L'illuſtre Monſieur de la Font, Profeſſeur de l'Univerſité d'Avignon eſt, ce me ſemble, celui qui a le mieux réüſſi à faire douter que la cauſe de la Peſte pouvoit être des particules arcenicales, élevées des entrailles de la terre ou par le Soleil ou par quelque feu ſoûterrain en forme de vapeurs, & diſperſez en l'air, qui les porte tantôt dans un endroit, & tantôt dans

un autre, où étant, elles s'introduiſent, avec l'air qu'on reſpire, dans les corps où elles produiſent la Peſte.

Mais ſauf le profond reſpect que je conſerverai toute ma vie pour la memoire de ce ſçavant Medecin, à qui je dois une réconnoiſſance éternelle, pour avoir préſidé aux Theſes que je ſoûtins pour obtenir le Doctorat dans cette fameuſe Univerſité, je prends la liberté de dire, que ſi ſon ſentiment étoit vrai en tout, & que la cauſe de la Peſte conſiſtât en des particules arſenicales portées avec l'air dans les corps, cette maladie n'y feroit pas tant de ravages, puiſque l'on connoît ſi parfaitement les antidotes de ce poiſon, & qu'il n'y auroit qu'à ſe ſervir, pour guerir tous les peſtiferez, de tous les remedes qu'on employe pour guerir tous ceux qui ont avalé de l'arſenic, entre leſquels le plus ſûr eſt de leur faire prendre de l'huile ou quelques autres matieres graſſes, pour lier & embarraſſer par leurs parties rameuſes les pointes acres & corroſives de l'arſenic.

Or puiſque ce ſçavant Auteur ne ſe contente pas de propoſer ce ſeul remede pour guerir la Peſte, & qu'il ſemble plus porté pour les alexipharmaques, il eſt naturel de penſer que la cauſe de la Peſte n'eſt pas d'une ſeule & même nature, mais qu'il y

en

en a de differentes eſpeces, ainſi que je le conjecture; car ſi cela n'étoit pas, la thériaque, le mitridat & les autres diaphoretiques qu'il propoſe, ſeroient bien plus propres à augmenter la cauſe du mal par leurs parties acres, qu'à la guerir.

Mais ſi l'amour de la verité m'a fait abandonner le ſentiment d'un Profeſſeur à qui j'ai une ſi grande obligation, en ce qui ne m'y paroît pas tout-à-fait vrai-ſemblable, ce même amour m'oblige à le ſuivre dans la penſée qu'il a, que les particules ſpiritueuſes qui cauſent la Peſte, ne ſçauroient venir ny des animaux, ny des vegetaux, mais ſeulement des mineraux renfermez dans le ſein de la terre; d'où je crois qu'elles s'exhalent par differentes cauſes, & ſe mêlent avec l'air avec lequel elles demeurent quelquefois dans leur païs natal en tout ou en partie, & d'autrefois elles ſont tranſportées avec lui en differents païs, ſelon les vents differents qui l'agitent, & tantôt en plus grande ou plus petite quantité, ſelon la grandeur differente de l'exhalaiſon.

Les raiſons que cet Auteur rapporte, pour prouver que les corpuſcules, miaſmes, ou atomes peſtilentiels ne ſçauroient venir que des ſeuls mineraux, ſont ſi fortes que je ne ſçaurois com-

prendre comment on pourroit y reſiſter.

Car quand il n'y en auroit point d'autres que la proprieté qu'ils ont de demeurer ſi long-tems cachez en quelque endroit ſans ſe manifeſter, & qu'au moindre mouvement qui ſurvient à leur entrepos, ils en ſortent & produiſent un mal ſemblable à celui que leurs compagnons avoient cauſé pluſieurs années auparavant; [ce qui marque bien qu'ils ſont toûjours les mêmes,& qu'ils n'ont reçû aucune alteration, & ce qui prouve en même tems qu'il faut pour cela qu'ils ayent une grande ſolidité qui les rend preſque incompatibles & inalterables.] Il me ſemble que cette ſeule raiſon devroit ſuffire pour faire embraſſer ſon ſentiment à tout le monde, d'autant plus qu'il n'y a aucun corps, ny parmi les animaux ny parmi les vegetaux, qui ſoit capable de ſe conſerver ſi long-tems, ſans recevoir la moindre alteration, ainſi que tant d'Auteurs en conviennent. Mais il me ſemble cependant qu'il ne faut pas penſer avec lui que ces corpuſcules, de quelque mineral qu'ils s'exhalent, ſoyent veneneux d'eux-mêmes, & eſſentiellement, mais ſeulement qu'ils le deviennent dès qu'ils ſont unis avec les ſels ſurabondants, acres ou acides, des corps où ils entrent.

Car s'ils étoient veneneux d'eux-mêmes

& essentiellement, comme cet Auteur les suppose, il s'ensuivroit que tous les habitans du païs, dans l'air duquel ils seroient répandus, devroient en être infectez & en mourir, ce qui est contre l'experience, qui nous apprend que de tant d'habitans d'un païs où regne la Peste, & même de ceux qui servent les pestiferez, & qui par consequent respirent le même air qu'eux, il y en a quantité qui s'en garentissent, & plusieurs autres qui tombant malades en gueriſſent quelquefois sans remedes.

Je prévois qu'on m'objectera sans doute, que la disposition, que j'ai supposé être necessaire pour pouvoir être infecté, manque dans ceux qui ne tombent point malades, & qu'ainsi il ne faut pas être surpris s'ils en sont preservez.

Mais il est aisé de répondre, que cette disposition ne seroit du tout point necessaire, si le corps qui agit étoit essentiellement veneneux, & qu'elle ne l'est, que quand il a besoin de quelque second pour le devenir, & c'est en quoi consiste cette disposition que j'ai supposé.

Ce qui est si vrai, qu'à qui que l'on fasse avaler de l'arsenic ou quelqu'autre poison averé, il ne manque jamais de produire le même effet, avec cette seule difference qu'il le produit plûtôt chez les uns que chez les autres.

Et pour en apporter une seconde preuve qui n'est pas moins convaincante, tous les Medecins conviennent que la temperance, l'assurance & la joye sont trois grands preservatifs contre la Peste. Monsieur Chicoyneau assure n'avoir pris d'autre precaution à Marseille pour s'en garentir, que celle de ne faire qu'un seul repas dans le jour à l'heure du dîné ; ces preservatifs le sont-ils contre un poison ? L'homme du monde le plus sobre, le plus intrepide & le plus gay ayant pris un venin, en sera-t-il moins empoisonné que l'homme du monde le plus addonné à la crapule, le plus timide, & le plus triste : Il faut donc conclure, que les corpuscules pestilentiels ne sont pas veneneux essentiellement, & qu'ils ne le deviennent que dans nos corps où ils le sont plus, ou selon qu'ils y trouvent plus ou moins de sels surabondants avec qui s'unir.

Mais pour en donner une troisiéme preuve qui me paroit encore plus forte que les deux premieres, plusieurs Auteurs très-considerables ayant crû que la Peste dépendoit d'une dissolution du sang, & plusieurs autres ayant reconnu qu'elle dépendoit de sa coagulation, & moi ayant prouvé, ce me semble, qu'elle peut également dépendre de toutes les deux, pour-

veu que ce ſoit en des ſujets & en des temperamens differents ; a-t-on jamais vû ny oüi dire qu'un ſeul & même venin ait diſſout le ſang d'un bilieux, & coagulé celui d'un melancolique : l'experience ne nous apprend-t'elle pas que l'arſenic excorie les viſceres de tous ceux qui en prennent, & qu'il diſſout leur ſang, ſi on lui donne le loiſir d'y penetrer ? & que le venin de la vipere coagule indifferemment le ſang de tous ceux qui en ſont mordus, de quel temperament qu'ils ſoyent ? pourquoi donc, la ſemence de la Peſte, quelle qu'on la ſuppoſe, diſſoudroit-elle le ſang des uns, & coaguleroit-elle celui des autres, ſi elle étoit venimeuſe eſſentiellement ? On ne ſçauroit donc ſe diſpenſer de convenir qu'elle ne l'eſt pas, & qu'elle ne le devient que dans le corps humain, & que la nature differente du venin qu'elle y contracte, ne depend que de la difference du corps qui la lui procure, lequel n'eſt autre, à mon ſens, que le ſel exalté & predominant du temperament de chaque perſonne.

Il me ſemble que cette raiſon ne ſoufre ny objection ny replique.

Il faut tirer de là, la juſte conſequence, que nous nous devons autant défier de nous-mêmes que de toutes les choſes

qui passe pour les plus empestées, puisque ces corpuscules entrant en nous desarmez, il n'y a que nous seuls qui leur fournissions les armes dont ils se servent pour nous détruire.

Et pour ne pas quitter cet article sans desabuser entierement tous ceux qui sont persuadez que les corpuscules pestilentiels sont un venin quand ils entrent en nous, tout le monde ne voit-il pas clairement que si cela étoit ainsi, ils devroient agir comme font tous les venins, & moins plûtôt à une personne qui est à jeun, qu'à un autre qui a bien fait la débauche, parce que trouvant l'estomach du premier bien net & sans ordure, ils s'attacheroient d'abord, comme les venins, à ses membranes, auxquelles ils causeroient des exulcerations qui seroient bien-tôt suivies d'une funeste gangrêne, pendant qu'il en passeroit une partie dans le sang où elle ne feroit pas de moindres ravages : au lieu que rencontrant quantité de matiéres crasses & indigestes dans l'estomach de celui qui a le ventre rempli d'un bon ou de plusieurs repas successifs, ils s'y embourberoient & ne feroient, que beaucoup plus tard, le mal qu'ils ont à faire.

Ce qui étant contre l'experience & le sentiment de tant de graves Auteurs, n'est-

il pas plus vray-ſemblable de penſer que la plûpart des mineraux, quoiqu'ils ne ſoyent pas veneneux d'eux-mêmes, peuvent cependant fournir des corpuſcules capables de le devenir & de produire la Peſte, dès qu'ils ſeront antez avec les ſels ſurabondans de nos temperamens, comme je l'ai expliqué.

Nous voyons par exemple, qu'une piece d'argent, dont on remplit les pores des pointes de l'eſprit de nitre, devient un corroſif que les Chymiſtes appellent pierre infernale.

Que le mercure, qui eſt un autre métail, étant penetré par les mêmes pointes, jointes à celles du vitriol & du ſel melées enſemble, devient un autre corroſif, qu'on appelle ſublimé corroſif.

Que l'antimoine mêlé avec le ſublimé corroſif, le devient lui-même par l'union des eſprits acides du ſel & du vitriol qui abandonnent le mercure, auquel ils étoient joints dans le ſublimé pour s'attacher à l'antimoine avec lequel ils compoſent un cauſtique tout different, qu'on nomme beurre ou huile glaciale d'antimoine.

Que le cuivre penetré & rendu en forme de vitriol par l'eſprit de nitre, forme des cryſtaux corroſifs, qu'on appelle vitriol de Venus.

Cependant nous ſçavons par des expériences très-certaines, que l'argent, le mercure, l'antimoine & le cuivre ſont quatre mineraux qui ne ſont point eſſentiellement veneneux, & qu'ils ne le deviennent que dès qu'ils ont été antez avec des pointes acides qui leur ont ſervi de greffe, de la maniere dont je l'ai expliqué.

Or cela étant, comme perſonne n'oſeroit en diſconvenir, qu'eſt-ce qui pourroit nous empêcher de conjecturer qu'il y a certains mineraux capables de devenir veneneux dans nos corps par leur union avec les differens ſels ſurabondants qu'ils y trouvent, auſquels ils ſont très-diſpoſez à ſe joindre par la configuration de leurs parties, qui les rend également propres à s'unir, quoique d'une maniere differente, à quelle eſpece de ſel ſuperflû & exalté qu'ils y rencontrent, ſoit qu'il ſoit acre, ou acide.

Avec cette difference néantmoins que [comme le corps que j'ai appellé ſauvageon, & que je conjecture être quelque mineral, doit toûjours être plus poreux que celui qui doit y être greffé] dès qu'il trouvera dans quelque ſujet, où il entrera avec l'air dans lequel il eſt mêlé, une quantité ſurabondante de ſels acides, il les recevra dans ſes pores, de la maniere que les Philoſophes appellent *intus ſuſception*, & for-

mera par ſon union avec eux un ſaliniforme acide corroſif.

Au lieu que rencontrant dans un autre ſujet une quantité ſuperfluë de ſels acres, il ne fera que s'y joindre, en s'appliquant exterieurement contre eux par la proportion de leur ſurface, de la maniere que les Phyſiciens nomment *juxta-poſition*, & produira en s'uniſſant ainſi avec eux, un ſaliniforme acre corroſif.

Ainſi il faut penſer que l'homme porte en lui-même le principe de ſa ruine, puiſque les corpuſcules mineraux ne ſeroient jamais veneneux & corroſifs, s'ils ne trouvoient dans ſon corps des ſels ſurabondans propres à s'unir à eux, & à former par leur union les deux eſpeces de corroſif que je conjecture être les cauſes de la Peſte.

Cette maniere d'expliquer & de diſtinguer les deux differentes cauſes de la Peſte, & de tirer leur difference de la diverſité des temperamens, me paroit ſi ſimple, ſi claire, ſi naturelle, ſi conforme à l'experience, & ſi inſtructive pour apprendre la maniere dont il les faut combattre pour les vaincre, que j'eſpere qu'elle ſera du goût de tous les Medecins qui travaillent par principes, & qu'elle ſera d'une grande utilité pour traiter les peſtiferez avec moins de mal-heur.

Comme j'étois en cet endroit de ce petit ouvrage, il m'eſt tombé heureuſement entre les mains une fort belle & très-ſçavante lettre écrite de Marſeille le 23. Novembre 1720. par l'illuſtre Monſieur Deidier Profeſſeur de l'Univerſité de Montpellier à Monſieur Montroſſe, laquelle ne fortifie pas peu mes conjectures, par la diſtinction qu'il y fait du different caractere de fiévre qu'il a remarqué dans les differens temperamens des peſtiferez qu'il a ſervis, & par la methode differente qu'il a employée pour les traiter.

Comme cette lettre me paroît très-curieuſe, & qu'il n'en n'eſt entré, à ce que je crois, qu'un ſeul exemplaire en Savoye, je vais l'inſerer icy.

LETTRE de Monſieur Deidier, Profeſſeur de l'Univerſité de Montpellier, écrite à Monſieur Montroſſe, à Marſeille le 23. Novembre 1720.

MONSIEUR, la plûpart des malades, que j'ai vûs au commencement, étoient ſaiſis de fiévre continuë qui portoit le caractere de fiévre ardente, lorſqu'elle ſurvenoit à un temperament ſanguin, elle reſſembloit à la fiévre putride

ordinaire dans les personnes d'un temperament pituiteux,& qui s'étoient engorgées d'alimens, au lieu qu'on pouvoit la regarder comme maligne, pourprée dans les cas où le malade étoit d'un temperament melancolique, saisi de peur, presque sans poux, ayant la face cadavereuse, les yeux éteints, les extremitez froides, & tout le corps couvert d'un pourpre rouge qui noirciſſoit bien-tôt, au lieu que ceux de la fiévre ardente avoient un poulx fort élevé, mais dur, des yeux étincelens, une chaleur brûlante & une ardeur exceſſive.

Tous ces differens fiévreux avoient cela de commun entre eux, que leur ſouffle & leur tranſpiration jettoient une odeur cadavereuſe qui frappoit le nez des aſſiſtans, & qu'on pouvoit rapporter à l'odeur des pommes pourries qui ont reſté quelque tems enfermées; il leur ſurvenoit toûjours des gonflemens douloureux aux aînes, aux aiſſailles, ou aux parotides, de plus quelque puſtule charboneuſe ou des veritables Charbons, tantôt ereſipelateux, & tantôt phlegmoneux paroiſſoient ſur differentes parties de la peau. Lorſque ces éruptions étoient détournées par la fiévre, le malade periſſoit malgré tous les remedes,au lieu que ces éruptions s'élevant & venant à ſuppurer, le prognoſtic étoit douteux, &

ceux qu'on ſecouroit à propos gueriſſoient.

Outre les fiévreux cy-deſſus, il y en a eu quelques-uns dès le commencement, & il y en a aujourd'hui un fort grand nombre dans leſquels on ne voit autre choſe que des bubons, des parotides, & des charbons, ſans qu'aucune fiévre ait precedé, & ce ſont là ceux qui gueriſſent tous, & qui n'ont proprement beſoin du ſecours de la Chirurgie que pour éviter les fiſtules à clapiers, & les bords calleux qui ſe forment à leurs bubons ſuppurez & negligez. Leur charbons ſuppurent aiſémẽt pour peu qu'on ait ſoin de les humecter par le pain trempé dans l'huile, ou par quelque onguent pourriſſant. Il ſuffit de leur faire quelques ſcarifications, ou de les cerner avec le ſcapel pour plus grande ſureté. Dans le premier panſement il s'éleve des playes une odeur ſemblable à celle de la tranſpiration des ſuſdits fiévreux.

Il me paroît par tout ce que deſſus que la maladie de Marſeille devant être deſignée, comme toutes les autres, par les ſimptomes eſſentiels diſtinctifs, on doit la regarder, à mon avis, comme une éruption critique des bubons des parotides ou des charbons, qui s'éleve une odeur cadavereuſe.

Cette éruption se trouve mortelle & pestilentielle, lorsqu'étant accompagnée de fiévre elle attaque les viscéres interieurs, pour y produire des arrêts de sang gangreneux; au lieu que ces éruptions sont critiques & salutaires, lorsque se portant au dehors elles viennent à suppuration, laissant les viscéres libres.

On peut à quelque égard comparer cette maladie à la petite verole, qui se trouve quelquefois pestilentielle, lorsqu'elle attaque les viscéres interieurs avec la fiévre, au lieu qu'elle est salutaire lorsque n'attaquant que la peau, il y a peu ou point de fiévre.

Quant à la cause prochaine & immediate de cette maladie, l'ouverture des cadavres ne permet pas de douter qu'elle ne soit un veritable arrêt de sang dans les differentes parties attaquées; mais il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de bien découvrir à quelle occasion le sang est obligé de s'arrêter; il y a lieu de soupçonner que c'est à raison de son épaississement, vû que le poulx le plus élevé se trouve toûjours dur, qu'il est ordinairement foible & très petit, que le sang qu'on tiroit au commencement paroissoit épais & fort gluant, dépourvû de serositez, & que les saignées ont toûjours été mortelles. Ajoûtez

à cela, que j'ai remarqué quelquefois que la maladie étoit precedée d'un grand flux d'urine claire & lympide, ce qui doit épuiſer le ſang & le laiſſer à ſec.

Parmi les cauſes exterieures ou occaſionnelles, il faut s'en tenir à la prevention publique ; il ſemble que le vaiſſeau du Capitaine Chatand venu du Levant le mois de May dernier, ait apporté le mal de Seide, où ledit Capitaine avoit chargé des marchandiſes emballées dans un tems de Peſte.

Ce qui confirma ce prejugé, fut que les Portefaix qu'on employa pour l'ouverture de ces balles, & quelques perſonnes de l'équipage du vaiſſeau, perirent de la même maladie, & quoique les marchandiſes n'ayent jamais été dechargées dans la Ville, on ſuppoſe que les petits paquets, nommez paquotilles, des matelots, ayant été furtivement diſperſez en differens quartiers, ont diſtribué la Peſte par tout.

C'eſt ſur ce principe qu'on croit que chaque malade infecte par ſon haleine & par ſa tranſpiration puante, tout ce qu'il touche, & principalement les habits qu'il porte & le lit où il a couché ; auſſi s'eſt-on aviſé de jetter tous les meubles dans les ruës, où on a ſoin de les brûler.

Cependant je crois que la diſette, la

cherté des vivres, les mauvais alimens, l'horreur, le desordre, & la crainte ont pour le moins autant concourû à la production de cette maladie, que le susdit vaisseau : du moins on ne sçauroit disconvenir que ces dernieres causes jointes ensemble, n'ayent produit dans le sang cette disposition, sans laquelle les liqueurs ne sçauroient se coaguler si fort & si promptement qu'elles le font dans cette occasion. Les nausées, les vomissemens qui precedent ordinairement la fiévre de Marseille & les gros excremens, que j'ai presque toûjours remarqué être de couleur noire & verdâtre, ne me permettent pas de douter que l'indigestion ne fomente l'épaississement du sang, en consequence duquel tous les simptomes essentiels se peuvent expliquer.

Voici les Remedes qui m'ont le mieux réüssi. Je n'ai tenté la saignée que fort rarement, parce qu'on est trop prevenû contre elle ; cependant dans l'espece de fiévre ardente avec delire phrenetique, ce secours m'a parû très-necessaire, les émetiques doux & fort detrempez n'ont réüssi qu'au commencement du mal, ou lorsque l'assoupissement étoit de la partie, dans ce dernier cas les verrées de ptisane laxative ont convenu pour soûtenir l'effet de

l'Emetique, mais en general la decoction de Tamarins, la Manne, le Dilutum de caſſe m'ont plus ſouvent réüſſi que les infuſions de Sené.

Parmi les Sudorifiques, le bois d'ébene en decoction eſt le plus doux, & le meilleur que j'aye employé : quand je pouſſois trop par les ſueurs, le malade n'en étoit pas mieux, ſur tout lorſqu'on s'aviſoit d'ouvrir les fenêtres pour prendre l'air, de peur de Contagion, ou lorſqu'on changeoit trop ſouvent de chemiſe au malade ; & c'eſt principalement à raiſon des ſueurs que tous les fiévreux qu'on portoit à l'Hôpital y periſſoient bien-tôt & mouroient en chemin. Ceux qui pouvoient reſter fermez & couverts, ſe provoquant à ſuër en ſe couvrant la tête dans les draps, & humant leur ſueur, ſe tiroient ſouvent d'affaire, ce qui fait juger qu'il faudroit traiter cette maladie comme on a coûtume de traiter la petite verole.

Cette lettre eſt ſuivie de quatre obſervations, que la perſonne qui me l'avoit prêtée ne m'a pas donné le tems de copier, entre leſquelles il y en a une d'une femme qui ayant eu ſes mois dans le même tems qu'elle fut attaquée de la Peſte, en guerit par l'uſage des boüillons émulſionez que ce Medecin lui conſeilla ; ſur le

le refus qu'elle lui fit de prendre d'autres remedes. Ma memoire ne me rappelle pas les remedes dont il se servit envers les trois autres qui moururent ; à peine eûs-je le tems de les lire.

La maniere dont je viens d'expliquer comment se forme la Peste, & quelle est vraisemblablement la nature de ces premiers corpuscules [que j'ai appellez Sauvageons, pour les rendre plus connoissables à tout le monde] qui concourent si miserablement à former ce corps saliniforme, corrosif, qui produit la Peste, me paroît très-propre à resoudre toutes les plus fameuses questions qui de tout tems ont si fort embarrassé tous les Medecins.

La premiere est, de sçavoir en quoi consiste ce qu'ils appellent *Contagium* ou *Seminium contagii*, & en François cette semence de Peste, que l'on a crû qui se communiquoit d'une personne malade à plusieurs autres, qui, de saines qu'elles étoient, devenoient infectées du même mal ?

La seconde, comment elle se communique sans que le malade fournisse la moindre chose du sien ?

La troisiéme, quelle est cette cause commune, sur laquelle les Medecins ont tant raisonné & si inutilement ?

Et la quatriéme, ſi cette ſemence de Peſte peut demeurer oiſive & cachée pendant quelque tems dans une perſonne ſans s'y manifeſter.

Il n'eſt perſonne en premier lieu qui ne voye clairement que cette ſemence, dont la recherche leur a donné tant de peines inutiles, & les corpuſcules mineraux, qui comme je viens de le montrer, ſont la cauſe primitive de la Peſte, ne ſont qu'une même choſe, & qu'ainſi ils ne ſçauroient paſſer du corps d'un malade dans celui d'une perſonne ſaine qui le touche ou qui l'approche; car s'ils y paſſoient, le malade ſeroit gueri dans le même moment que la perſonne ſaine tomberoit malade, ou du moins ſa maladie devroit diminuër à proportion de la quantité de corpuſcules qui auroient paſſé de ſon corps dans l'autre, ſuivant cet axiome celebre [*Sublatâ causâ tollitur effectus* ;] ce qui eſt contre l'experience, qui fait voir que pluſieurs perſonnes ſaines, qui en approchent une qui eſt infectée, tombent malades, ſans que la malade ſoit guerie ny même ſoulagée, & qui au contraire meurt ſouvent quelques momens après que les autres ont été infectées.

Je ſçai bien qu'il s'eſt répandu parmi la plûpart des Medecins modernes la fauſſe

opinion, que la semence de la Peste étoit composée de particules fermentatives à peu près comme celles du levain, & que [de même que celui-cy, qui, quoiqu'en très-petite quantité, fait fermenter & change en un corps, qui prend dans la suite sa même nature, si on lui en donne le tems, une masse de pâte cent fois plus grosse qu'il n'est lui même,] celle-là changeoit aussi en sa même nature toutes les humeurs des pestiferez ausquelles elle servoit de levain.

Mais, ô Dieu, si cela étoit ainsi, comme ils se le sont un peu trop legerement persuadé les uns à la piste des autres, & sans avoir examiné avec assez d'attention les terribles consequences de ce systeme; le mal, tout grand qu'il est, seroit bien encore plus considerable, & chaque Peste qui a regné dans le monde y auroit fait necessairement presque autant de ravages que le deluge.

Car, outre qu'ils n'ont jamais expliqué ce que c'étoit que les premiéres particules fermentatives qui entroient dans le premier corps qui étoit infecté, si toutes les particules de ses humeurs avoient été changées, comme ils ont crû, en des particules pestilentielles fermentatives, par celles de cette semence qui auroient fermenté

en premier lieu avec elles, combien n'en auroient-elles pas fait fermenter d'autres, & ces autres combien d'autres ? & la chose ne se seroit-elle pas continuée de même pendant qu'il y auroit eu quelque personne dans le païs où la Peste auroit pris naissance, aussi bien que dans ceux où elle seroit passée.

Et ces particules, en infectant ainsi les corps, n'auroient-elles pas de même infecté l'air par le moyen duquel ils ont convenu qu'elles passoient des uns dans les autres aussi bien que par le contact ; car supposé qu'elles y passent quelquefois par cette derniere voye, comme ils ont crû, [ce que Monsieur de la Font a refuté dans son Traité de la Peste, & que Monsieur Chicoyneau marque qu'il ne croît pas, dans une fort belle lettre qu'il a écrite de Marseille en ce païs le dixiéme Decembre 1720.] il faut convenir que le plus souvent & presque toûjours elles entrent avec l'air qu'on respire, par les narines & par la bouche, d'où elles s'introduisent dans le sang, ou par la voye des poumons, ou par celle de l'œsophages & de l'estomach avec la salive à laquelle elles se sont mêlées.

Cela étant, & l'air se trouvant rempli de ces corpuscules, & continuellement agité

de tant de maniéres differentes par les vents contraires, il n'y auroit point de païs au monde qui pût s'en garentir [quelque garde exacte qu'on fit sur les frontieres pour en empêcher la communication,] à cause de la quantité presque infinie qu'il y en auroit, & qui s'en produiroit à tout moment.

Or puisque nous ne pouvons pas démentir l'experience, qui nous fait malheureusement remarquer qu'il n'y a rien de si ordinaire que de voir communiquer cette maladie à la plûpart de ceux qui servent ou qui frequentent les pestiferez, [ce qui la fait appeller Contagieuse,] il faut examiner de quelle maniere la chose peut arriver, & ne pas conclure avec precipitation que les corpuscules mineraux, que j'ai appellez Sauvageons, & que j'ai dit être la cause primitive de la Peste, passent du corps d'un malade dans ceux de plusieurs personnes qui le touchent, qui le servent, ou qui le visitent, & qui bientôt après tombent malades de la même maladie.

Mais il faut penser avec Monsieur de la Font, que les linges, les vêtemens, les meubles, la chambre & souvent toute la maison du malade sont si remplis de ces corpuscules pernicieux, par une décharge

que l'air y en a faite, qu'il eſt impoſſible d'y entrer ſans en prendre ou en ſoi ou ſur ſoi, & par conſequent ſans emporter avec ſoi de cette fatale ſemence qui, [ſuppoſé qu'elle ne ſoit que ſur les vêtemens de la perſonne qui l'emporte ſans s'en défier,] ne manque pas au moindre mouvement, tel que peut être celui qu'on eſt obligé de faire le ſoir en ſe dèshabillant, de prendre l'eſſor, & de paſſer de deſſus les vêtemens où elle s'étoit attachée, dans l'air, avec lequel elle s'inſinuë dans le corps de cette même perſonne, & quelquefois dans quelques autres qui ſeront auprès d'elle.

Et pour que tout le monde comprenne aiſément la maniere dont la Peſte eſt produite & ſe communique dans quelque païs, il faut ſçavoir que toute la ſurface de la terre eſt poureuſe comme celle de nos corps, & que, comme il ſort continuellement par les pores de nos corps une quantité conſiderable de corpuſcules, laquelle compoſe la matiere de l'inſenſible tranſpiration & des ſueurs, il ſort de même continuellement des pores de la terre une quantité extraordinaire de corpuſcules, laquelle forme la matiere des vapeurs & des exhalaiſons.

Et comme les corpuſcules qui ſortent de nos corps ſont d'une très grande varieté

à cauſe des couloirs differens & des differentes humeurs d'où ils exhalent, de même les corpuſcules qui ſortent des pores de la terre ſont d'une varieté preſque infinie à cauſe de la diverſité immenſe des corps qui y ſont renfermez.

Or toutes les fois qu'il ſe rencontrera dans les entrailles de la terre certain mineral, [que je n'oſerois determiner, & que je laiſſe aux Sçavans à rechercher,] dans lequel un diſſolvant proportionné excitera une fermentation qui cauſera une diſſolution de ſes parties ; & que quelque feu ſoûterrain, ou ſeulement la chaleur qui reſultera de cette fermentation, en fera exhaler les plus ſubtiles, juſques ſur la ſurface de la terre par les pores qui y aboutiſſent, elles y reſteront juſques à ce que quelque corps exterieur les oblige de s'en ſeparer, & de s'élever en l'air, avec lequel étant mélées, elles iront du côté où le premier vent les pouſſera. S'il n'y en a point de violent, elles demeureront dans leur païs natal, dans toute l'étenduë duquel elles ſe diſperſeront & s'attacheront à toute ſorte de corps, mais plus facilement à ceux qui ſeront d'un tiſſu rare, lâche, poreux, ou velus, & garnis de poils, [tels que ſont, entre autres, la laine, le coton, les plumes & les peaux veluës des ani-

maux, & toutes les differentes marchandises qui en sont faites,] parce que ces particules fines & insensibles se cacheront aisément dans les pores des uns, & entre les poils & les plumes des autres, d'où elles pourront passer incognito dans tous les païs où ces marchandises seront transportées, desquelles elles ne se detacheront que dès qu'on remuera ces marchandises, d'une maniere à leur donner occasion d'en sortir, & de se mêler avec l'air de ce nouveau païs qu'elles infecteront par leur mélange, & où elles ne feront cependant du mal qu'à proportion de la quantité dans laquelle elles y seront entrées, à moins que quelqu'autre cause ne s'y joigne, & n'y excite quelques fiévres malignes, qui sous le nom & le masque de la Peste, dont plusieurs personnes seront attaquées, y feront bien de ravages, faute le plus souvent de secourir les malades, ou de Medecins pour les distinguer.

Il est aisé à comprendre par la maniere dont je viens d'expliquer que la Peste se produit & se communique, que bien que chaque Peste soit unique dans son origine, on peut cependant la concevoir double, & la regarder de deux sortes, dont la premiere, qui se doit appeller nationale, exerce sa fureur dans son païs natal & devient

devient toûjours la ſource de la ſeconde, qui ſe faiſant ſentir dans un lieu plus ou moins éloigné du premier, doit être appellée étrangere, & qui n'eſt jamais produite que des ſemences de la premiere, leſquelles peuvent être tranſportées en deux manieres du lieu de leur origine en divers autres païs; ſçavoir ou diſperſées en l'air, ou renfermées dans les nuës qu'elles compoſent en partie par leur aſſemblage, & pouſſées également par les vents qui ſoufflent; ou bien par terre & par eau par le moyen des marchandiſes, des hardes des vêtemens des voyageurs, & de pluſieurs autres effets & corps des animaux, ſur leſquels l'air natal de ces ſemences les a depoſées, & où elles reſtent cachées & en repos, juſqu'à ce que le Soleil par ſa chaleur, ou quelque vent par ſon ſouffle, ou quelqu'autre force mouvente les oblige à s'en détacher, à prendre l'eſſor, à ſe mêler dans l'air du païs où ſes effets ſont portez, & à entrer pêle-mêle avec lui par la reſpiration dans tous ceux des habitans qui ſont à portée de les recevoir.

C'eſt cette ſeconde maniere dont les ſemences de la Peſte peuvent paſſer d'un païs dans un autre, qui a donné lieu à la ſage prévoyance des Souverains, qui ayant à cœur la conſervation de leurs ſujets, ont

pris la loüable coûtume de leur interdire tout commerce avec un païs infecté, de faire établir des barrieres pour couper entr'eux toute communication, de faire des loix très-ſeveres contre tous ceux qui oſeroient introduire clandeſtinement quelques effets venant du païs infecté, de leur impoſer, en cas de dèſobéïſſance, de très-rudes peines, & même celle de mort, & de faire faire une garde très éxacte ſur les frontieres pour l'empêcher, ce qui eſt le ſeul moyen de preſerver sûrement un État du mal-heur d'y voir porter la Peſte de cette ſeconde maniere.

Pour ce qui eſt de la premiere dont les ſemences peuvent paſſer d'un païs infecté dans un autre, ſçavoir, ou diſperſées pêle-mêle dans l'air pouſſé par un grand vent, ou condenſées dans les nuës qu'elles s'aident à former, & qui ſont de même pouſſées par quelque vent qui les porte du côté où il va, les barrieres, l'interdition du commerce, les loix les plus ſeveres, & la garde la plus éxacte y ſont également inutiles: la fumée ſeule eſt capable de détruire les ſemences de la Peſte qui viennent diſperſées en l'air, & pouſſées par un vent impetueux, comme le grand Hypocrate l'a remarqué & pratiqué heureuſement le premier, & comme je l'expliquerai dans

la ſuite. Elle n'eſt pas moins propre à détruire celles qu'une nuë qui en eſt chargée & en partie formée, vient verſer dans l'endroit où elle ſe diſſoût, pourveu qu'on le pût découvrir, ainſi qu'on faiſoit, au rapport de Daubigné, ſur le clocher du bourg de Beauvais, où il me ſemble qu'il auroit été aiſé de détruire ces ſemences par le moyen des feux fumants qu'on auroit pû allumer, non-ſeulement au pied du clocher, où l'on remarqua qu'une nuë les verſoit ſoir & matin pendant dix-huit mois qu'y dura la Peſte, mais encore dans tout le bourg & ſes environs.

Il me ſemble auſſi qu'on pourroit écarter de telles nuës, tout comme celles qui portent le tonnerre, la foudre & la grêle, c'eſt-à-dire, par le moyen du bruit du canon & du ſon des cloches, pourveu qu'on y eût recours de ſi loin qu'on pourroit découvrir des nuës ſombres, épaiſſes, & obſcures, pouſſées par un vent qui viendroit d'un lieu infecté : car ſi on les laiſſoit approcher, il ne ſeroit plus tems de recourir à de tels bruits, qui dans le cas de la Peſte, tout comme dans ceux de la foudre & de la gréle, ne ſerviroient qu'à determiner la nuë, qui en ſeroit chargée, à s'ouvrir & à verſer ſa charge juſtement ſur l'endroit où on les exciteroit, & pour

lors il faudroit inceſſamment avoir recours à une fumée très-épaiſſe, & ne pas l'épargner dans le plus grand nombre d'endroits que l'on pourroit & dans tous les environs.

Ce ſeroit auſſi dans ces rencontres, que les Fidelles ne devroient pas épargner les vœux les plus ardens & les plus humbles prieres à leur divin Createur, qui ſeul a le pouvoir de commander à l'air, aux vents & aux nuës, comme étant ſes ouvrages, & de leur faire rebrouſſer chemin quand il lui plaît; car c'eſt là un preſervatif ſurnaturel, qui eſt incomparablement plus aſsûré que tous ceux que je viens de propoſer, bien que le raiſonnement, & l'experience nous en faſſent connoître le merite & l'utilité.

Quelqu'un m'objectera peut-être qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'il puiſſe s'exhaler d'une mine une aſſez grande quantité de corpuſcules pour infecter un auſſi grand nombre de perſonnes qu'on voit mourir dans certaine Peſte.

Je lui répondrai, que la fineſſe de ces corpuſcules qui les rend toûjours inviſibles, à moins que l'air ne les raſſemble dans une quantité aſſez conſiderable pour que leur attrouppement puiſſe les faire diſtinguer, comme dans la fumée de Mon-

ſieur Hanneman, & dans la nuée de Daubigné dont j'ai parlé, ſuppoſé qu'ils diſent vray,] prouve aſſez la poſſibilité du fait, mais pour le rendre en quelque façon ſenſible; qui pourroit par exemple compter les atomes de pouſſieres qu'élevent les rayons du Soleil qui paſſent dans une chambre par le trou d'un chaſſis, & ſi chacun de ces atomes étoit autant de ſemences de Peſte, combien de perſonnes n'infecteroient-elles pas ?

Or il eſt aiſé de juger que le nombre des atomes qui s'élevent d'une mine qui fermente, & qui ſortent par cette quantité immenſe de pores dont la ſurface de la terre, qui répond à la mine, eſt garnie, doit bien être infiniment plus grand que celui des atomes de pouſſiere qui s'élevent vers ce ſeul trou qui eſt au chaſſis.

Suppoſons donc, par exemple, qu'il s'éleve de cette mine ſeulement dix millions d'atomes, [ce qui eſt bien peu en comparaiſon de la quantité innombrable qu'on en voit élever vers le trou du chaſſis,] & que l'un portant l'autre, il en faille dix pour infecter, & faire mourir une perſonne qui ne ſeroit pas ſervie & ſecouruë à propos, n'en y aura-t-il pas un million d'infectées, s'il n'en faut que cinq, n'y en aura-t-il pas deux millions, & qui

pourroit nous assurer si un seul ne suffisoit pas, auquel cas il y auroit autant de personnes infectées que d'atomes sortis de la mine, & par consequent dix millions.

Cette demonstration ne suffira-t-elle pas pour dessiller les yeux de ces aveugles volontaires, qui ne veulent pas convenir que la Peste se puisse multiplier autrement que par le moyen des levains & de la fermentation.

Ayant ainsi éclairci suivant mon systeme, deux des plus embarrassantes questions qu'il y ait sur la Peste, & ayant fait voir que son principe, qui entre imparfait dans nos corps, acheve de s'y former, & comment cela se fait, il me semble qu'il faut examiner comment y peuvent entrer ces corpuscules mineraux, sans lesquels il n'y auroit jamais de Peste, ce qui nous conduira insensiblement & infailliblement à la connoissance de sa cause commune dont tous les Medecins ont reconnu la necessité, sans avoir pû convenir de sa nature.

J'ai dit cy-devant que dès qu'un dissolvant proportionné excitera dans certain mineral une fermentation qui en dissoudra les parties, & que dès que quelque feu souterrain, ou la seule chaleur qui resultera de cette fermentation, fera élever les plus subtiles des parties dissoûtes de ce mi-

naral juſqu'à la ſurface de la terre, elles y demeureront juſqu'à ce quelque corps exterieur les oblige de s'en éloigner, & de s'élever en l'air avec lequel elles ſe mêleront & iront du côté où le premier vent les pouſſera.

Mais cela doit s'entendre des endroits où la ſurface de la terre eſt aride & infructeuſe; car pour ceux où elle eſt couverte d'un nombre preſque infini de plantes, la choſe n'y va pas de même.

Et il faut penſer que celles d'entre les parties diſſoûtes du mineral, qui prendront leur chemin par les pores qui aboutiront aux plantes, au lieu de ſortir de la ſurface de la terre, ſe mêleront au dedans avec le ſuc qui doit nourrir & augmenter ces plantes, & comme ces corpuſcules ſont extrêmement durs & ſolides, ce qui les rend en quelque façon inalterables, à moins qu'ils ne rencontrent quelqu'autres corpuſcules qui ſoient capables de les détruire, tels que peuvent être les particules ſpiritueuſes ou de la fumée ou des odeurs, quelles qu'elles ſoient, celles du vinaigre, & les eſprits humains; les premiéres, pendant que ces corpuſcules voltigent en l'air, les ſecondes, lorſque celui-cy les a depoſez ſur quelque corps inanimé où ils ſont cachez & en repos, & enfin les eſ-

prits humains, dès qu'ils ſont entrez dans le corps de l'homme où ils travaillent à le perdre, ils reſteront cachez dans les fibres des plantes où ils ſeront entrez, tout comme ils demeurent dans le filament de quelque marchandiſe, à la difference près qu'ils pourront peut-être faire quelques tours dans ces fibres avec le ſuc qui y circule; tellement qu'il faut attendre de ſçavoir quelle ſera la deſtinée de ces plantes, avant que de determiner comment la Peſte pourra s'en enſuivre.

Or de toutes ces plantes, les unes ſervent immediatement de nourriture à l'homme, ou par leurs racines, ou par leurs feüilles, ou par leurs fruits; les autres, aux animaux, dont il mange; & les autres, ſuppoſé qu'il en reſte quelques-unes, qui n'ayent ſervi ny à l'homme, ny aux bêtes dont il ſe nourrit, ſechent ſur la plante.

Il n'eſt perſonne qui ne comprenne aiſément que les plantes qui ſervent de nourriture à l'homme étant farcies de ces corpuſcules, les portent directement dans ſon eſtomach, à meſure qu'il en mange; que celles qui ſervent à la nourriture des bêtes, dont l'homme a accoûtumé de manger, les y portent de même ſans qu'elles ayent reçû la moindre alteration dans leur eſtomach, parce qu'il y manque la propor-

tion qu'il faut qu'il y ait entre ces corpuscules & les sels vicieux, qui par leur union forment dans l'homme le corps saliniforme qui produit la Peste, ce qui ne vient que de la diversité des humeurs & des couloirs, & de la nature differente de l'homme & des animaux ; ce qui est cause qu'un poison qui en tuera une espece, ne fera pas le même effet à plusieurs autres.

La troisiéme espece de plantes, qui n'aura servi de nourriture ny à l'homme ny à aucune des bêtes dont il se nourrit, étant dessechée dans la vieillesse par l'ardeur du Soleil, & toutes ses parties allant en poussiere, les corpuscules mineraux, qui y étoient montez avec le suc qui les a fait croître, s'exhaleront avec toutes les autres parties qui étoient entrées en leur composition, & se mêlant avec l'air qui les enleve, elles s'insinueront avec lui dans l'homme par la respiration, aussi bien que tous les autres corpuscules de cette même nature, qui étant entrez avec les plantes dans les animaux dont l'homme ne mange pas, en seront sortis par la transpiration ou avec les excremens, sans y avoir reçû aucune alteration, par la raison que j'en ay déja apportée ; comme encore, pour ne rien omettre dans ce détail, tout le reste de ces corpuscules, qui, étant sortis de la

terre par les pores qui ſe trouvent dans les entre-deux des plantes, ſeront d'abord élevez & diſperſez en l'air, & portés avec lui du côté ou le premier vent les pouſſera comme je l'ai déja dit.

Les Medecins n'ont jamais pû convenir quelle étoit la cauſe commune de la Peſte, bien qu'ils ayent conclu unanimement qu'il falloit neceſſairement qu'il y en eut une dont elle procedât ; les uns ont crû que c'étoit l'air ſeul, les autres que c'étoit la nourriture ſeule, & quelques autres que c'étoit l'un & l'autre enſemble.

Hipocrate, qui a eu bien de Sectateurs, eſt du nombre des premiers, lorſqu'il dit qu'une partie des maladies provient de la maniere de ſe nourrir, & l'autre partie, de l'air que l'on reſpire, & voulant enſuite nous apprendre à les diſcerner, il ajoûte, que dès qu'un grand nombre de perſonnes ſont attaquées de la même maladie en même tems, [ce qui veut dire de la Peſte,] il faut en rapporter la cauſe à la choſe dont tous les hommes ſe ſervent le plus communément, qui eſt l'air qu'ils reſpirent ; car alors, dit-il, il eſt évident que la nourriture n'en ſçauroit être la cauſe, puiſque cette maladie attaque également les jeunes & les vieux, les hommes & les femmes, ceux qui boivent du vin & ceux qui

boivent d'eau, ceux qui mangent des crépes de farine, & ceux qui mangent du pain; d'où il conclud que la nourriture ne sçauroit être la cause commune de la Peste, puisque de quelque nourriture differente dont les hommes se servent, ils sont presque tous attaquez de la même maladie.

Ceux qui ont pensé que la nourriture seule pouvoit être la cause commune de la Peste, voulant combatre l'opinion des premiers, se sont retranchez à dire que s'il arrive que tous les habitans d'une ville ou d'un païs, ou tous les soldats d'une armée, soyent obligez de se servir d'une même nourriture, & qu'elle soit corrompuë, comme il arrive quelquefois dans des disettes, dans de longs siéges, ou dans des Camps ausquels on a coupé de grand convois de vivres, il faut de necessité que cette nourriture qui est commune à tout le monde, produise une maladie commune qui est la Peste.

Quelques autres qui ont gardé le milieu, ont dit qu'il ne comptoit pas que jamais Peste ait dependu de cette derniere cause, de la maniere dont elle est supposée, si l'air ne s'en est mêlé; & que s'il en est provenu quelque maladie, ce n'a été tout au plus que quelques fiévres épidemiques

& populaires ; ils ont apparemment fondé leur ſentiment ſur la penſée de Galien, qui dit, que dans les conſtitutions peſtilentielles de l'air la reſpiration eſt le plus ſouvent la cauſe qu'on rombe malade, ce qui arrive quelquefois à l'homme, lorſqu'ayant le corps rempli d'humeurs prêtes à ſe corrompre, l'air qui l'environne lui fournit quelque occaſion à prendre cette fiévre, par où il accuſe également l'air & la nourriture.

Je ſuis perſuadé que ſi tous ces Medecins oppoſez avoient reflechi que tous les differens mets & les diverſes boiſſons qui ſervent de nourriture aux hommes, procedent des plantes ou mediatement ou immediatement, comme je viens de l'expliquer, ils auroient convenu que la nourriture, quoique differente en apparence, étoit cependant le même dans tous les hommes, & par conſequent une cauſe commune auſſi propre que l'air, à produire la Peſte, & ils auroient employé le tems, qu'ils ont perdu à des diſputes frivoles & inutiles, à rechercher comment les plantes pouvoient être infectées.

Et pour en ajoûter une nouvelle preuve, s'il eſt vrai, comme tant d'hiſtoires nous l'apprennent, que la Peſte ſuit preſque toûjours la famine, il faut penſer que

celle-cy ne vient que de la rareté des denrées, que cette rareté ne procede que de ce que les bleds n'ont pas la quantité ordinaire d'épis, ou de ce que les épis n'ont pas la quantité ordinaire de grains, ou de ce que ces grains ne ſont pas remplis de la quantité de ſuc ordinaire, & neceſſaire pour qu'ils ſoient auſſi nourriſſans qu'à l'accoûtumé.

Or ces trois défauts ne procedent que de ce que les corpuſcules mineraux, qui s'élevent, comme j'ai dit, des entrailles de la terre, ſe mélant avec les ſucs nourriciers des plantes de bled, en obſtruent ou la racine, ou la tige, ou le grain; s'ils obſtruent la racine, ils l'empêchent de produire quantité de cayeux, & par conſequent d'épis; s'ils obſtruent la tige, ils l'empêchent de produire ſuffiſamment de grains dans l'épi, ce qui eſt cauſe qu'au lieu dans être garni dès ſon commencement juſqu'à ſon extremité, il en eſt quelquefois à moitié vuide; s'ils obſtruent le grain, il l'empêche d'avoir la quantité ſuffiſante de ſucs qui le rend nourriſſant; d'où vient que les bleds compoſez de tels grains ne rendent que trés-peu de farine, tellement qu'il eſt aiſé à comprendre, par tout ce que je viens de dire, que la famine, qui s'en enſuit, étant un premier

effet des corpuscules mineraux qui sont engagez dans les plantes, d'où ils passent dans les hommes mediatement ou immediatement pour leur servir de nourriture, la Peste, qui en est le second effet suit la famine de si près, ce qui n'arrive que lorsque la famine dépend de là, & nullement lorsque elle est causée par quelque intemperie de l'air, ou par quelqu'une des autres causes qui sont capables de la produire; car pour lors elle ne peut tout au plus que causer quelques maladies populaires & épidemiques, & nullement la Peste, qui provenant toûjours [suivant sa definition] d'une cause commune à laquelle tous les hommes participent necessairement, ne sçauroit jamais dépendre de la famine, que lors que celle-cy provient, non pas tant d'un simple defaut de denrées, que du mélange d'un corps étranger qui s'est insinué dans les fibres des plantes qui fournissent aux hommes, sous diverses formes, tous les differens alimens dont ils peuvent se nourrir mediatement ou immediatement, & qui ayant observé ces fibres a empêché les sucs de ces plantes d'être aussi nourrissant qu'à l'ordinaire comme je l'ai expliqué.

Car pour la famine qui provient uniquement d'une simple rareté de denrées, il

eſt aiſé à concevoir que ne pouvant pas produire une cauſe commune à tous les hommes, elle ne ſçauroit cauſer la Peſte, parce que toutes les perſonnes riches & accommodées peuvent s'en preſerver par le moyen de leurs richeſſes qui leur fourniſſent toûjours, à quelque difference près, la même abondance de tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, & dont les pauvres & la plus grande partie du tiers État manquent ordinairement à cauſe de la grande cherté, ce qui n'arrive pas de même dans la famine de la premiere eſpece, dans laquelle l'abondance eſt preſque plus dangereuſe que la diſette; d'où vient que les Souverains & les ſujets, les riches & les pauvres, les jeunes & les vieux, les hommes & les femmes & generalement tout le monde ſont également ſujets, à la Peſte qui a accoûtumé de la ſuivre ſuivant le fameux & ancien proverbe: *Poſt famem Peſtis.*

Il ne faut pas non plus être ſurpris ſi la Peſte ſurvient quelquefois après que la terre a tremblé, ou qu'elle s'eſt entre-ouverte, puiſque pour lors il arrive tout d'un coup ce qui n'arrive qu'inſenſiblement dans les autres Peſtes où les atomes peſtilentiels n'exhalent que petit-à-petit du mineral qui eſt diſſous par la fermentation, au lieu que dans les deux premiers cas, tous les atomes

qui ſont detachez du mineral, trouvant une iſſuë plus ſpacieuſe, ſortent en foule & tumultueuſement par l'écart qui arrive à la terre tremblante ou entre-ouverte par le moyen de quelque feu ſouſterrain, qui ſe fait voir aſſez ſouvent par ces ouvertures.

Cette eſpece de Peſte ne ſe communique que par l'air ſeul, & jamais par la nourriture, parce que les atomes qui la produiſent, n'étant pas ſortis par la voye ordinaire des pores de la terre, ne ſe ſont pas mêlez avec les ſucs deſtinez pour la nourriture des plantes, & c'eſt ce qui la doit rendre moins contagieuſe, ou ce qui eſt la même choſe, moins communicable dans le lieu de ſon origine, parce qu'on n'a qu'à ſe preſerver de l'air ſans ſe défier de la nourriture.

Il eſt aiſé à conclure de tout ce que je viens de dire ſur la cauſe commune de la Peſte, que la voye la plus ordinaire par laquelle la ſemence de la Peſte entre dans l'homme, eſt celle des narines & de la bouche, où ce grand chemin ſe partageant en deux ſentiers, une partie paſſe directement dans le ſang par celui des branches & des poûmons, pendant que l'autre fait un détour en paſſant par l'œſophage & l'eſtomach qui eſt le ſentier le plus long.

L'on

L'on peut encore inferer delà que les pores cutanez étant continuellement remplis de la matiere de l'inſenſible ttanſpiration qui y paſſe ſans ceſſe, il eſt très-difficile qu'il y entre quelqu'autre corps, à moins que celui qui s'offre pour entrer n'ait une force ſuperieure à celle de celui qui ſort, & que par ce moyen il ne l'oblige de retourner ſur ſes pas avec lui.

Ce qui paroiſſant aſſez difficile, pour ne pas dire du tout impoſſible, il me ſemble qu'il eſt plus naturel de penſer que les corpuſcules mineraux, [que je crois être les premiers auteurs de la Peſte,] entrent dans le corps de l'homme par les endroits où ils trouvent le moins de reſiſtance, & cõme l'ouverture de la bouche & celle des narines par où l'on reſpire également, leur ſont beaucoup plus aiſées pour entrer dans le tems de l'inſpiration, avec l'air qui s'y introduit naturellement & neceſſairement, que n'eſt la voye inſenſible des pores, qui eſt continuellement embarraſſée par la matiere de l'inſenſible tranſpiration, il faut croire que cette fatale ſemence entre bien plus ſouvent dans nos corps par le chemin ouvert & libre de la reſpiration, que par la voye étroite & embarraſſée des pores, laquelle me paroît très-rare, pour ne pas dire impoſſible, comme je l'ai déja dit.

Si quelqu'un mécontent de mon ſyſtéme, tant à cauſe de ſa nouveauté, que parce que je ne determine pas le mineral dont s'exhalent les corpuſcules, qui, devenant corroſifs & peſtilentiels dans nos corps, me paroiſſent être la cauſe principale de la Peſte, vouloit m'en propoſer un autre, & dire en empruntant une partie de celui du ſçavant Platerus, qu'il ſeroit plus vraiſemblable de penſer que Dieu, ayant prevû en créant le monde, que l'homme, quoique le plus parfait de tous ſes ouvrages,[qui ne ſont faits que pour lui,] ſeroit aſſez ingrat pour oublier les bien-faits d'un Createur à qui il avoit tant d'obligation & pour l'offenſer, avoit en méme tems créé, pour l'en châtier, une quantité de verges proportionée aux crimes que ſa preſcience éternelle lui fit prévoir, que l'abus qu'il feroit de ſa liberté, qu'il lui laiſſoit, lui feroit commettre.

Que ces verges ſont certains corpuſcules particuliers, & d'une certaine figure determinée qu'il a créés pêle-mêle avec les autres differentes particules de la matiere premiere dont ils ſont une portion, & que toutes celles qui étoient d'une même figure s'étant raſſemblées en un tas, à cauſe de la proportion de leur ſurface, s'étoient placées en certains endroits des entrailles

de la terre, pendant que quelques autres, figurées differemment de celles là, en avoient occupé d'autres, suivant les régles du mouvement que ce divin Createur leur établit dans ce premier commencement pour continuer jusqu'à la fin des siécles.

Que ces atomes si formidables,[non par leur grandeur, car ils sont d'une petitesse presque infinie, mais par l'usage terrible auquel ils sont destinez,] ainsi assemblez en ordre, & placez en differens endroits de la terre interieure, en sortent pour s'élever vers sa surface, dès qu'ils y sont obligez par quelque feu soûterrain, ou par la chaleur de quelque fermentation qui s'excite auprès d'eux.

Je consentirois volontiers à embrasser son systeme, pour ne pas paroître entêté du mien, pourveu néanmoins qu'il convint avec moi, que ces atomes, émanez ainsi immediatement de la main du souverain Createur de tous les êtres, fussent des corpuscules durs, solides, & garnis de quantité de pores très-petits & étroits, tels qu'il me semble qu'ils doivent être necessairement pour pouvoir produire la Peste :

Mais comme ces deux systemes voudroient dire à-peu-près la même chose, pourquoi multiplier les êtres sans necessité, & inventer une nouvelle espece de corps

inconnuë à tous les hommes, pendant que nos sens, tout grossiers qu'ils sont, nous font déja connoître dans quelques operations chymiques que les quatre mineraux differens que j'ai rapportez cy-devant, d'indifferens qu'ils sont de leur nature, deviennent corrosifs, que par le mèlange de quelques sels étrangers; & pourquoi ne pas croire que la nature, qui est bien plus sçavante & plus adroite que les plus habiles Chymistes, peut bien faire dans nos corps, ou avec les corpuscules de ces mêmes mineraux, ou avec ceux de quelqu'autre, des corps corrosifs & pestilentiels, par leur union avec les sels vicieux surabondans qui se rencontrent ou dans nos premieres voyes, ou dans nôtre sang: & que la difference qu'il y a d'une Peste à l'autre, ne depend que de la differente configuration des atomes du mineral different, d'où ils exhalent, ainsi que nous voyons que les quatre mineraux que j'ai citez forment quatre corps corrosifs, qui, quoique differens, sont neanmoins également capables de produire le même effet & de causer la mort.

L'on peut encore inferer de tout ce que je viens de dire, que le corps d'un pestiferé, soit pendant sa maladie, soit après sa mort, est ce qu'il y a le moins à craindre

chez lui, & que tout ce qui l'environne l'eſt beaucoup plus que lui, & que c'eſt en vain qu'on jette par les fenêtres tout ce qui l'a touché, puiſque les meubles, les vêtemens & les linges qui ſont dans le reſte de ſa maiſon, que le malade n'aura point touchez, ſeront quelquefois plus infectez que tout ce qui lui aura ſervi de plus près; & qu'il peut avoir humé la cauſe de ſon mal dans la chambre la plus reculée de ſa maiſon, d'où il aura paſſé dans celle où il eſt mort, & où il n'y a peut-être d'autres atomes peſtilentiels que ceux qu'il y aura apportez ſur ſes vêtemens, dans cette chambre éloignée où l'air en avoit fait le dépôt.

Sans qu'on puiſſe, ce me ſemble, donner d'autre raiſon, pourquoi il a plûtôt fait ce dépôt dans cette chambre ou dans cette maiſon que dans une autre, excepté celle par laquelle il tombe quelquefois, en certain jour, une grêle effroyable ſur une vigne qui eſt au milieu d'un vignoble, ſans qu'il en tombe un grain ſur aucune de celles qui l'environnent, & que, quelques jours après il en tombe autant ſur celles qui en avoient été preſervées la premiere fois, ſans que celle qui a été endommagée la premiere en reçoive un ſeul grain; ce qui ne depend à mon avis, que des differentes modifications de l'air cau-

ſées par les divers mouvemens des vents qui l'agitent

Après avoir ainſi expliqué très-facilement, ſuivant mon ſyſtême, les trois principales difficultez qui concernent la Peſte, il m'en reſte encore une à débroüiller qui conſiſte à ſçavoir, ſi dès que ſa ſemence eſt entrée dans une perſonne, elle y peut faire quelque ſéjour ſans s'y manifeſter? c'eſt ce que je vais tâcher de developper, pour remplir les engagemens que j'ai pris dans l'intitulation de ce Traité.

Je ne veux point me ſervir pour cela de l'autorité de quantité de graves Auteurs, qui aſſurent qu'elle n'y ſçauroit faire le moindre ſéjour ſans s'y manifeſter, parce qu'il y en a beaucoup d'autres qui ſoûtiennent le contraire, je ne veux me ſervir que du raiſonnement qui doit prevaloir à l'autorité, & enſuite duquel je prie Meſſieurs les Medecins de decider.

Dès que les corpuſcules mineraux, que j'ai dit, être les ſemences de la Peſte, ſont entrez dans un corps, il y arrive de deux choſes l'une:

Où il ſe trouve dans le ſang de cette perſonne quantité d'eſprits qui tiennent en raiſon & en ordre tous les principes de ſa maſſe, en telle ſorte qu'il n'y en a aucun qui y predomine d'une maniere à pou-

voir y cauſer le moindre deſordre.

Ou bien il manque dans ce ſang cette quantité d'eſprits neceſſaire pour y maintenir l'ordre parmi tous les principes dont il eſt compoſé ; & pour lors l'eſpece de ſel, qui predomine dans le temperament, n'ayant rien qui la reprime, s'éxalte & y prend le deſſus.

Si c'eſt la premiere, dès que les eſprits, qui ſont des particules très-ſubtiles & très-volatiles compoſées des ſels & des ſoulfres les plus fins de la maſſe du ſang, y rencontrent les corpuſcules mineraux, ils les attaquent d'abord comme un corps heterogene à celui auquel ils preſident, & pour lors :

Ou ils diſſolvent ces corpuſcules étrangers par leur parties ſalines, qui s'introduiſant par leur grande ſubtilité dans leurs pores, auſſi bien que par la grande viteſſe & activité qui leur eſt eſſentielle, en écartent les côtez avec violence, tellement que les ayant ainſi briſez & mis en piéces, ils ne ſont plus capables de s'unir avec les ſels dont l'union ſeule pouvoit les rendre corroſifs : ou s'ils ne les diſſolvent pas tous, par leurs parties ſalines, de la maniere que je viens d'expliquer, ils induiſent les autres, de leur particules ſulfureuſes qui forment tout au tour comme une eſpece de côle

très-fine, qui en bouche tous les pores, & les rend de même incapables d'y admettre aucun de ces sels.

Et c'est là, ce me semble, la raison pour laquelle ne sont infectez, que très-difficilement, tous ceux qui ont de l'assûrance & de la joye, [qualitez qui ne dependent que d'une abondance d'esprits dans le sang,] où tous ceux qui ont les viscères bons, qui vivent sobrement, & qui par consequent digerent parfaitement les alimens qu'ils prennent en une quantité moderée, qui ne commettent aucune faute dans l'usage des six choses nonnaturelles, & en qui par consequent il se forme continuellement de nouveaux esprits en abondance pour suppléer à ceux qui se dissipent aussi continuellement pour differents usages; & si tous ceux que je viens de dire ne sont point infectez, ou ne le sont que très-difficilement, ce n'est pas faute d'admettre en eux des corpuscules mineraux propres à devenir corrosifs & pestilentiels; (car il se peut faire qu'ils en hument quelquefois plus que ceux qui en sont infectez,) mais c'est parce que les esprits qui se trouvent chez eux en quantité, en sont le contre-poison, de la maniere dont je viens de l'expliquer.

Si c'est la seconde de ces deux choses, c'est-

c'eſt-à-dire, que les eſprits manquent dans le ſang de la perſonne où ces corpuſcules ſont entrez, ou du moins qu'il n'y en ait que très-peu, [car ils ne ſçauroient y manquer abſolument, ſans que le ſujet periſſe,] pour lors les ſels de l'eſpece predominante du temperament, qui, comme j'ai déja dit, y ſont en toute liberté, & comme abandonnez à eux-mêmes, s'uniſſent avec ces corpuſcules pernicieux, & produiſent ce funeſte corroſif qui fait tant de ravages en ſi peu de tems.

Et c'eſt là la raiſon pour laquelle toutes les perſonnes qui s'abandonnent à la triſteſſe ou à la crainte, [paſſions qui ne ſont produites que par un defaut d'eſprits dans le ſang,] & celles qui ont fait quelque exercice violent de corps ou d'eſprit, qui leur a beaucoup diſſipé de particules ſpirituenſes; auſſi bien que toutes celles dont le ſang ſe trouve groſſier, viſqueux ou aqueux, & par conſequent très-peu ſpiritueux, ſont ſi facilement & preſque infailliblement infectées, & en gueriſſent ſi rarement.

Il n'eſt perſonne, à mon avis, qui ne comprenne facilement par tout ce que je viens de dire, que la ſemence de la Peſte, ou ce qui eſt la même choſe les corpuſcules mineraux, tels que je les ay ſuppoſez, ne ſçauroient demeurer quelque

tems oisifs dans une personne, & que dès le moment qu'ils y sont entrez, il l'y commence un combat où ils sont en peu de tems ou vaincus ou victorieux.

Et il ne faudroit pas m'objecter, pour détruire ce que je viens d'avancer, que puisque ces corpuscules demeurent quelquefois attachez pendant si long-tems à certaines marchandises sans s'y manifester, ils peuvent bien de même rester quelque tems dans le corps d'une personne sans s'y découvrir; Car je n'aurois pour détruire leur ridicule objection, qu'à leur répondre que la raison, pour laquelle ils peuvent demeurer si long-tems attachez sur quelque corps inanimé, n'est autre que parce que ce corps étant solide, ses parties sont toutes en repos, au lieu que celles du corps animé ausquelles ils s'attachent, qui sont le sang & les humeurs, étant des liquides, leur parties sont dans un mouvement continuel, les unes à l'égard des autres, qui par consequent ne permet pas à ces corpuscules d'y demeurer un moment oisifs & en repos.

Quelqu'un m'objectera sans doute, pour détruire mon sentiment sur cet article, une histoire rapportée par Monsieur Ernll Medecin du Roy de Pologne dans son histoire de la Peste dont la Cour Royale fut

attaquée a Mariembourg en Pruſſe dans les années 1710. & 1711.

Ce celebre Medecin raconte qu'une jeune Veuve âgée d'environ vingt-ans fut laiſſée dans le huitiéme mois de ſa groſſeſſe par ſon mari qui mourût, dit-il, avec les plus terribles accidens de la Peſte, qu'elle portât ſon fruit juſqu'à ſon terme ſans ſentir de grandes incommoditez, mais qu'auſſi-tôt que par un accouchement heureux, elle eût mis au monde un garçon, le venin, qui juſques-là s'étoit tenu caché, ſe manifeſtât avec tant de vehemence par les douleurs les plus cruelles accompagnées d'une ſuppreſſion ſubite des lochies, & ſuivies, après ſix heures, d'une ſi affreuſe hemorragie de la matrice avec hœmoptiſe, qui veut dire crachement de ſang, que, dans la premiere viſite qu'il lui rendit, il la vit avec horreur nageant dans ſon ſang, dont l'écoulement n'ayant pû être reprimé ou arrêté par aucun remede, elle mourût en moins de vingt-quatre heures, laiſſant veritablement ſon enfant vivant, mais qui après peu de ſemaiues fut attaqué du pourpre dont il mourût.

D'où cet illuſtre Auteur pût obſerver, dit-il, que le venin peſtilentiel, même le plus vehement, peut quelquefois ſe cacher aſſez long-tems dans un corps humain.

Je donne par là un beau champ de ſe récrier contre moi à tous ceux qui ayant beaucoup d'envie de critiquer cet Ouvrage, ignoroient cette hiſtoire par laquelle ils croyent déja mon ſyſtême renverſé ; mais j'eſpere de leur faire connoître bientôt leur mépriſe, en leur diſant que ſi dans le tems que ce cas arrivat à Mariembourg, la Peſte n'y avoit point été declarée, Monſieur Ernll avec toutes ſes lumieres n'auroit jamais penſé que cette veuve en eût été infectée la premiere, & qu'elle en fut morte, d'autant que tout ce qu'il y a de Praticiens en Medecine, ſçavent très-bien qu'il meurt ſouvent des femmes en couche avec les mêmes ſimptomes que celle-là, ſans que la Peſte s'en mêle, & qu'ainſi cette femme peut être morte ſans avoir été infectée ; à quoi il y a d'autant plus d'apparence que la maladie n'a été accompagnée d'aucun des ſimptomes qui ſervent le plus à caracteriſer la Peſte ; mais je veux ſuppoſer qu'elle en ſoit morte, comme le croit cet illuſtre Medecin, & comme je ſuis très porté à le croire avec lui, peut-on être fondé à en tirer la conſequence qu'il en tire, que le venin peſtilentiel demeura caché chez cette veuve dès la meladie ou la mort de ſon mari juſqu'après ſes couches ; n'eſt-il pas plus na-

turel de penſer, que l'air avoit charrié & depoſé dans ſa maiſon un grand nombre de ces atomes mineraux, (que je crois être les ſemences de la Peſte,) dont l'époux huma les premiers qui le firent mourir, & que les autres reſterent en repos nichez ſur quelques meubles ou hardes de la maiſon juſqu'aux couches de cette femme, auſquelles tout le monde étant empreſſé de courir çà & là par la maiſon pour la ſervir, comme il arrive toûjours en pareilles occaſions, le grand mouvement qu'on y excita pour chercher tout ce qui étoit neceſſaire pour la mere & pour l'enfant, fut la cauſe que pluſieurs de ces atomes qui étoient depoſez ſur quelqu'une des choſes qu'on maniât un peu rudement, s'en detacherent, prirent l'eſſor, & s'étant mêlez dans l'air, entrerent avec lui, par la reſpiration, dans cette femme dont le ſang s'étant trouvé épuiſé d'eſprits par les douleurs de l'enfantement, auſſi bien que par le chagrin precedent qu'elle avoit eu de la mort de ſon mari, les ſels predominants de ſon temperament y ayant pris le deſſus, & étant exaltez s'unirent d'abord à ces atomes & formerent par cette union le corroſif qui lui cauſa la mort.

L'on pourroit encore dire qu'ayant eu beſoin dans cette occaſion d'une Sage-

Femme, & l'ayant mandée par quelque domeſtique, peut-être dans une des heures qui me paroiſſent les plus ſuſpectes, & où il y a le plus d'apparence que l'air eſt chargé d'atomes mineraux, comme je l'expliquerai dans la ſuite, le domeſtique ou l'Accoucheuſe avoit pû apporter ſur leurs vêtemens dans la maiſon, & peut-être dans le propre lit de la malade, les atomes, qui furent occaſionnez à entrer par la reſpiration plûtôt chez elle, que chez les aſſiſtants, par les grands cris qu'elle fit dans les douleurs de l'accouchement, leſquels procurant en elle de plus grandes & de plus longues expirations, donnerent occaſion à l'air qui l'environnoit & qui étoit chargé de ces atomes, d'y entrer avec plus de force & en plus grande quantité dans l'inſpiration.

L'hiſtoire que le même Auteur rapporte après celle-là, ne confirme pas peu ce que je viens de dire.

Il raconte qu'une femme non ſeulement fût tuée par le venin peſtilentiel en très-peu de tems, mais encore qu'elle infectat ſes domeſtiques & autres aſſiſtans d'une maniere ſi vive qu'ils moururent tous, auſſi bien qu'elle, en très-peu de tems. Que cette femme, quoique de baſſe & vile condition, avoit cependant amaſſé par ſa

diligence ſoixante & dix ducats, qu'elle donna avant ſa mort, couſus dans une ceinture de cuir, non pas à ſon mari, mais à l'un de ſes amoureux, dont le nombre étoit aſſez grand. Que ce miſerable heritier paya le mal-heur d'un tel heritage par quelques charbons & bubons dont il fut tué le troiſiéme jour. Qu'un autre ami à qui il donna cette ſomme ayant été emporté de même, cet or vient entre les mains d'un troiſiéme qui paya plus cruellement l'heritage que les deux premiers, car il eut, non ſeulement un bubon, mais encor un charbon au bras avec des marques comme des coups de foüets ſur la region du cœur dont il fut ſuffoqué dans deux jours. Qu'on ne ſçait pas enfin poſitivement en quelles mains tombat cet or funeſte, mais que la commune opinion fut, qu'il étoit paſſé dans celles du Paſteur qui aſſiſtoit le mourant, & qui le poſſedat peut-être impunément après que la vengeance divine ſe fut ſatisfaite par la mort de ceux qui avoient precedé. Ce Medecin ajoûte que le mari, à qui ce bien devoit venir bien naturellement, mourut bien tôt après ſa femme.

Or que nous prouve cette hiſtoire, ſi ce n'eſt que l'air avoit charrié dans la maiſon de cette femme une ſi grande quanti-

té d'atomes mineraux, qu'elle, ſes domeſtiques & autres aſſiſtants en ayant humé un bon nombre par la reſpiration, & s'étant trouvé dans leurs corps une quãtité à-peu-près proportionnée des ſels predominants & exaltez de leur temperamment, ils en moururent tous en très-peu de tems, ſans qu'il ſoit vrai de dire, que la femme infectât les autres, parce qu'elle fut infectée la premiere, & ce qui prouve le contraire, auſſi bien que la verité de ce que je dis de l'abondance des atomes qui étoient tombées dans ſa maiſon, c'eſt la grande quantité, dont ſes ducats & ſa ceinture de cuir en furent chargez, laquelle, dès qu'ils eurent été maniez & comptez avec empreſſement par tous ceux qui en heriterent ſucceſſivement, les tua tous les uns après les autres, juſqu'à ce qu'étant parvenus entre les mains du Paſteur, où ces ducats, à force d'avoir été maniez, & comptez & jettez violemment ſur differentes tables par ces heritiers ſucceſſifs, pour ſçavoir s'ils avoient le ſon bon, avoient été déchargez de tous les atomes mineraux dont ils avoient été chargez au commencement: Où bien, s'il s'y en trouvât encore quelques uns que le Paſteur humat, le plaiſir qu'il eut de ſe voir arriver une ſi belle ſucceſſion, à laquelle il ne s'attendoit pas,

causât en lui un épanchement d'esprits qui fut suffisant pour lui faire détruire ce qui pouvoit y en être entré.

Et ce qui prouve évidemment, que c'étoit une grêle, pour ainsi dire, d'atomes, qui étoit tombée sur la maison de cette femme, qui la fit mourir avec ses domestiques & autres assistants, aussi bien que tous ceux entre les mains de qui sa ceinture dorée tomba, c'est que son mari qui n'eût pas le mal-heur de manier sa bourse, ni vraisemblablement celui de se tenir trop assidû auprès d'elle, (car s'il l'avoit été, il y a bien apparence qu'il n'auroit pas souffert qu'elle eut donné en sa presence sa bourse à un amant,) ne laissa pas de mourir des premiers bien-tôt après elle, parce qu'ayant humé sa part des atomes mineraux qui étoient tombez sur sa maison, & s'étant trouvé le sang depourvû d'esprits, ou par le chagrin de l'infidelité de sa femme, ou par celui d'avoir manqué sa bourse, ce qui est plus vraisemblable, ces atomes eurent bien-tôt lié commerce avec les sels predominans de son temperament, lesquels, faute desprits, y étoient exaltez & avoient le dessus, & avec qui ils eurent bien-tôt formé le corosif qui le fit mourir peu de tems après sa femme sans avoir cependant manié sa bourse.

Cette idée, qui me paroît très-simple & naturelle, m'en fournit un autre, qui servira considerablement à prouver encore mieux ce que j'ay avancé cy-devant, qu'il n'y a rien à craindre d'un pestiferé pendant qu'il est vivant & malade, & que si les atomes mineraux qui sont entrez dans son corps y sont vaincus & détruits par les esprits qui s'y trouvent en grande abondance, le sujet dans lequel se donne le combat ne s'apperçoit presque, ny du combat auquel il sert de champ de bataille, ny de la victoire.

Et en ce cas que pourroit-il y avoir à craindre des atomes ainsi vaincus ? dont les uns sont dissous, brisez & mis en piéces par les particules salines des esprits, & les autres induits de leurs parties sulfureuses, & qui également, les uns comme les autres, ont changé de proprieté en changeant de tissu & de configuration, & sont par là devenus incapables de nuire, ny dans le corps où ils ont été vaincus, ny dans un second, quand même ils y passeroient.

Que si au contraire ces corpuscules, faute d'avoir trouvé suffisamment d'esprits dans le sang, ont formé ce terrible corrosif par leur funeste societé avec les sels predominans du temperament, ils ne sortiront pas du corps où ils sont, trouvant à

s'y occuper, pour passer dans un autre dans lequel ils ne pourroient plus produire le même effet, parce qu'ils ne sont de même plus figurez comme ils doivent l'être pour le pouvoir produire, & que sans être ny dissous ny enduits comme dans le premier cas, leur pores sont si remplis des sels du corps qu'ils travaillent à détruire, qu'ils ne sont plus capables de se charger de ceux de celui où ils pourroient entrer.

Quelle vraisemblable que soit ma conjecture, il me semble de voir soûlever contre moi, à la premiere ouverture que j'en fais, toute l'antiquité accompagnée d'une infinité de Medecins modernes, & d'une troupe innombrable de gens qu'ils ont aveuglez, & qui tous également infatuez de l'opinion que la Peste est une maladie si contagieuse qu'on ne sçauroit toucher une personne qui en est infectée sans prendre le même mal qu'elle a, m'objecteront avec aigreur, que si les atomes mineraux vaincus & détruits, comme je viens de les supposer dans les sujets, où ils rencontreront une quantité abondante d'esprits, ne sont plus capables de produire aucun mauvais effet, en quelqu'autre corps qu'ils puissent passer ; Du moins ceux qui seront devenus corrosifs dans les sujets où les esprits auront manqué, pourront

s'exhaler & en sortir ou par l'expiration ou par les pores cutanez, & entrer ensuite dans un autre corps où ils feront seuls, & sans avoir besoin d'autres associez, le même ravage, parce qu'ils seront déja corrosifs en y entrant.

Je leur repondrai pour les adoucir & les satisfaire, que si dès le moment que ces atomes sont devenus corrosifs dans un sujet, en s'unissant avec les sels vicieux predominans de son temperament, ils en sortoient pour entrer dans un autre, il est constant que celui qu'ils abandonneroient, devroit se mieux porter au lieu de continuer à être malade, parce que non seulement il se trouveroit debarrassé de ces corpuscules dangereux qui avoient conspiré sa perte, mais encore des sels vicieux qui étoient de moitié avec eux, ce qui est contre l'experience journaliere, comme je l'ai dit plus haut.

Que si cette troupe acharnée contre mon nouveau systême, prétend que ces corpuscules ne sortent de ce corps malade, pour passer dans un autre auquel ils communiquent le même mal, qu'après qu'ils auront détruit le premier, qui leur a fourni les armes dont ils se sont servis pour le détruire, il est évident qu'ils n'en sortent pas pendant sa vie, mais seulement après

sa mort, qui est la même chose que sa destruction. Ainsi il faut convenir qu'un corps atteint de la Peste ne la sçauroit donner pendant sa vie à un autre.

L'illustre Monsieur De la Font rapporte dans son Traité de la Peste, une histoire arrivée en Hollande en l'année 1635. que je vais rapporter ici, parce qu'elle sert à confirmer ce que je viens d'avancer.

Il dit qu'une jeune fille d'une beauté exquise, ayant été infectée de la Peste dans une certaine Ville où le peu de bien qu'elle avoit l'obligoit de servir, fut portée & laissée seule dans un jardin hors de la Ville, dans lequel un amant, qui en étoit éperdument amoureux, l'ayant découverte, demeura auprès d'elle pour la servir, & ne se contenta pas de lui marquer sa passion par mille tendres embrassemens, mais passant outre il coucha plusieurs fois avec elle, & commença sans arbitres & sans témoins de consommer un mariage dont ils étoient convenus auparavant, & qu'ils acheverent dans toutes les formes après que la fille fut guerie, & son amant delivré du danger auquel sa passion l'avoit fait exposer.

Monsieur De la Font se sert de cette histoire pour prouver que la Peste ne peut pas se communiquer par le contact, puisqu'il

n'y en ſçauroit avoir de plus immediat que celui qu'il y eut en ce rencontre entre la maitreſſe infectée de la Peſte & ſon amant qui ſe portoit bien ; & moi je pretends de m'en ſervir à prouver qu'il y a moins d'apparence , que les corpuſcules mineraux, [qui , ſuivant ma penſée , ſont la ſemence de la Peſte ,] ſortent d'un corps qui en eſt infecté , qu'il n'y en a qu'ils entrent dans un autre par le contact , & que s'il en étoit ſorti quelques-uns du corps de cette fille, l'amant les auroit attirez en lui avec l'air par la reſpiration , s'il en avoit point pris par le contact.

Et comme j'écris uniquement pour découvrir la vérité , j'avoüe de bonne foi que cette hiſtoire peut également ſervir à prouver une choſe que j'ai déjà expliquée , qui eſt que , ſuppoſé que cet amant eût humé, en couchant avec ſa maîtreſſe , quelques corpuſcules mineraux qui vraiſemblablement purent bien ſe trouver ou ſur ſes linges ou ſur ſes habits , ou ſur quelques unes des choſes qui l'environnoient, & qu'elle avoit peut-être apportées de la Ville d'où on l'avoit fait ſortir , la joie qu'il eut de ſe voir poſſeſſeur d'un objet qu'il aimoit ſi tendrement , & qu'il avoit crû d'avoir perdu , jointe à l'eſperance de le voir bientôt gueri , produiſit un ſi grand épanche-

ment d'esprits dans son sang, qu'il ne leur fut pas fort difficile de détruire les corpuscules dangereux qui pouvoient y être entrez; de même que la joie reciproque qu'eût la maîtresse de se voir si tendrement aimée, & si soigneusement servie par un amant, de la fidelité duquel elle recevoit chaque jour tant de preuves, ne contribua pas peu à sa gueriſon, par un pareil épanchement d'esprits qu'elle causa dans son sang.

Ce que dit Monsieur Chicoyneau dans la lettre dont j'ai dejà parlé, qu'il a traité à Marseille avec plusieurs de ses Collegues un trés-grand nombre de pestiferez, lesquels ils ont touchez, maniez & examinez, comme si ç'avoit été un mal ordinaire sans aucune fâcheuse suite, prouve suffisamment qu'il est du sentiment de Monsieur De la Font sur le peu d'aparence qu'il y a que la Peste puisse se communiquer par le contact.

Que si quelqu'un est si fortement prevenu qu'on ne peut approcher, toucher & servir un pestiferé sans s'infecter, & que tous les atomes, corpuscules, ou miasmes qui sortent de son corps, soit par l'expiration, soit par les pores de l'insensible transpiration, soit par les autres issuës qui s'y trouvent, sont tous pestilentiels & capables de communiquer le même mal à tous ceux qui les approchent, ou qui les

touchent; que si, dis-je, il en est si fortement prevenu qu'il ne veuille faire aucune attention aux raisons également fortes & vraisemblables que je viens de rapporter pour l'en dissuader; je le prie de vouloir bien m'expliquer autrement, & mieux qu'on n'a fait jusqu'ici, en quoi consiste cette semence de Peste, où ce que les Medecins appellent *Contagium* ou bien *Seminium contagii*, & de me developper une difficulté qu'ils ont toûjours regardée comme la plus embroüillée qu'il y ait sur la matiere de la Peste.

Si cette personne prétend que je lui prouve demonstrativement que la Peste, que prennent quelquefois & même fort souvent des personnes en approchant, touchant, ou servant des pestiferez, se communique par le moyen des corpuscules mineraux qui ne sont point venimeux & corrosifs essentiellement, lesquels sont attachez aux linges, vêtemens ou autres meubles des malades, ou bien répandus en l'air de leur chambre ou de leur maison, comme je le suppose, plûtôt que par des corpuscules qui selon elle émanent de leurs corps veneneux & pestilentiels.

Je lui répondrai que c'est me demander une chose impossible, puisque la Medecine n'ayant point de demonstrations pour prouver

prouver la plûpart des choſes qu'elle traite, & ſur tout ce qui ſe paſſe, [& qui ne tombe pas ſous nos ſens,] dans les liqueurs qui arroſent le corps humain, on doit ſe contenter qu'elle le prouve par des conjectures, qui étant fondées ſur la raiſon & ſur l'experience, doivent être regardées comme des demonſtrations.

Je lui répondrai enſuite que l'experience, qui nous apprend que de ce grand nombre de perſonnes qui ſont attaquées de la Peſte, la plus grande partie n'a ny touché ny approché aucun peſtiferé : Et que beaucoup de celles qui touchent & qui ſervent les infectez, ne le deviennent pas, eſt une preuve preſque demonſtrative de mon ſyſtême, outre qu'étant beſoin de l'union des atomes mineraux avec les ſels predominans & exaltez du ſang pour produire la Peſte dans une perſonne, celle qui eſt malade n'étant maitreſſe ny des atomes, ny des ſels qui ſont dans le ſang de ceux qui l'approchent, ne ſçauroit leur donner la Peſte.

Et après lui avoir apporté toutes ces fortes raiſons, ſi elle ne s'en contente pas, je la prierai de m'en vouloir bien donner autant qui ſoient auſſi vraiſemblables que les miennes, qui prouvent que la Peſte ſe communique du corps du malade à

celui du ſain par le moyen des corpuſcules qui émanent de ſon corps, & non pas des corps inanimez qui l'environnent, & autant d'exemples qui prouvent évidemment que la choſe ſoit ainſi, que je viens de lui en rapporter, qui prouvent qu'on touche & qu'on manie un peſtiferé ſans prendre la Peſte.

Tellement que juſqu'à ce qu'elle ait détruit mes raiſons & ſatisfait à ma juſte priere, elle ne trouvera pas mauvais que je demeure dans un ſentiment que tant de circonſtances, tant d'autoritez, tant de raiſons & tant d'exemples rendent ſi vraiſemblable.

S'il n'y a rien à craindre d'un peſtiferé vivant, il y en a bien encore moins après ſa mort; car outre les aſſurances que le fameux Rondelet nous en donne, lorſqu'il nous apprend qu'il a diſloqué pluſieurs corps morts de la Peſte en preſence d'un grand nombre d'écoliers, ſans que lui, ny pas un d'eux, en ait reſſenti la moindre incommodité.

Il faut ſçavoir que les corpuſcules mineraux devenus corroſifs, comme je l'ai expliqué, par leur union avec les ſels predominans qu'ils trouvent dans un corps qu'ils infectent, s'y adouciſſent, & (pour parler le langage des Chymiſtes,) s'y

dulcifient, à meſure qu'ils détruiſent le ſujet ſur lequel ils travaillent, de quelque maniere qu'ils le détruiſent, ſoit qu'ils le faſſent en diſſolvant ſon ſang, ou en le coagulant.

S'ils le détruiſent en le diſſolvant, ils ſe dulcifient, parce qu'en arrachant une à une les fibres ſulfureuſes du ſang, (à peu près comme j'ai dit au commencement que des chardons à foulon arrachent les poils de la laine dont les étoffes ſont compoſées,) ces fibres s'arrêtent & s'accrochent entre leurs pointes, qui dès qu'elles en ſont garnies juſques à leurs extremitez, ſont incapables d'en arracher davantage, ce qui, de corroſifs qu'ils étoient, les fait devenir doux, tout de même que dès qu'une carde, qui eſt remplie des poils de la laine qu'elle a gardée, ne ſçauroit en carder davantage, à moins qu'on ne la netoye en enlevant toute la laine qui eſt engagée dans ſes pointes.

Si ces atomes corroſifs detruiſent ce ſujet en coagulant ſon ſang, ils s'y adouciſſent de même, quoique d'une maniere differente, puiſque c'eſt en ſe cachant dans les grumaux qu'ils ont formez & ſerrez en s'y introduiſant; De ſorte qu'ils ne ſçauroient ſortir de ce ſujet ſans entraîner avec eux ces grumaux dans leſquels ils ſont renfermez.

Ainſi quand même ces corpuſcules devenus en premier lieu corroſifs, & enſuite dulcifiez de l'une des deux manieres que je viens d'expliquer, ſortiroient du corps, où ils ont ſi ſouvent changé de figure, pour paſſer dans un autre par le moyen de l'air qui les y charrieroit; il n'eſt perſonne qui ne voit clairement qu'ils ne ſeroient plus capables d'y produire le même effet que dans le premier, parce qu'ils ont une figure toute differente de celle qu'ils avoient, ſoit en y entrant, ſoit en le détruiſant; c'eſt-à-dire, parce qu'ils ne ſont plus poreux, comme ils étoient, lorſqu'ils y ſont entrez; ny corroſifs comme quand ils l'ont détruit.

Mais quand même ces corpuſcules ſeroient encore corroſifs dans un corps mort, ce qui n'eſt pas, il faudroit que quelque mouvement les obligeât d'en ſortir; Or qui ne ſçait que le cœur qui eſt le premier vivant, eſt auſſi le dernier mourant, c'eſt-à-dire le dernier qui perd ſon mouvement, n'y en ayant donc plus dans ce corps, dès que celui du cœur y a ceſſé. Qui eſt-ce qui en pourroit faire ſortir tous ces corpuſcules, qui neceſſairement y ſont en un parfait repos & ſans le moindre mouvement, dès que celui du cœur, qui y eſt le dernier, y a pris fin?

Quelqu'un m'objectera sans doute l'histoire rapportée par le Capucin Charitable, d'une fille qui étant morte de la Peste à Marseille l'an 1649. dans sa propre maison, & ayant été fermée dans une armoire, [par sa mere, qui y étant tombée malade quelques jours après fut conduite à l'Hôpital où elle declara la cachette où elle avoit dépose le cadavre de sa fille,] fit mourir les Corbeaux qui s'en allerent retirer, par les vapeurs qui exhalerent à l'ouverture de cette armoire.

Je réponds que cette histoire ne conclud rien contre mon système, puisqu'il n'y a pas apparence que sa mere eût fermé dans cette armoire le corps de sa fille tout nud & sans aucun linge qui le couvrît, tellement qu'il faut croire que le mouvement que ces corbeaux exciterent, en enlevant ce cadavre, aux linges dont il étoit enveloppé, firent prendre l'essor à quantité de corpuscules pestilentiels qui y étoient attachez, & qui s'étant répandus en l'air, entrérent dans leurs corps avec celui qu'ils y respirerent, sans qu'il y ait lieu de dire qu'ils sortissent du corps qu'ils ne toucherent sans doute pas.

Il y a bien d'apparence aussi que la fille & la mere étant tombées malades peu de tems l'une après l'autre dans la même

chambre où étoit l'armoire, dans laquelle la mere enferma le cadavre de sa fille, cette chambre étoit remplie d'un grand nombre de corpuscules pestilentiels, qui purent bien avoir infecté ces corbeaux en y entrant, lesquels auroient été également infectés, quand même ils n'auroient pas ouvert l'armoire, ny par consequent touché le corps envelopé de la fille.

Peut-être aussi que l'infection, [qui sortit de l'armoire où le corps s'étoit pourri, & qui n'étoit qu'une exhalaison formée de quantité de particules salines & sulfureuses très-fines & très-exaltées, dont l'armoire étoit rempli & qui entrerent en très-grande quantité dans leur corps par la respiration,] leur causa la mort par la grande rarefaction que tant de particules si spiritueuses & si volatiles exciterent dans leur sang, & à peu-près de la même maniere qu'on meurt d'une grande joie impreveüe. Les trois autres histoires que rapporte le même Auteur.

De certains ornements d'Eglise que le Curé d'un village près de la Ville de Cret, ferma dans un tems de Peste en un coffre, qu'il cacha dans un lieu secret, & qui ayant été trouvé & ouvert vingt-six ans après par un de ses parens, le fit mourir avec sa femme & ses enfans.

D'une corde qui avoit servi à lier sur des charriots des corps morts de la Peste, & qui ayant été jettée par mégarde au fond d'une caisse & trouvée par occasion vingt-cinq ans après, donna la Peste à tous ceux qui la toucherent.

Et d'une femme qui ayant lavé des linges empestez en un lavoir dont l'eau ne couloit pas, d'autres femmes étant venuës aprés elle, pour y laver leurs linges, furent frappées de la Peste & en moururent.

Ces trois histoires, dis-je, ne prouvent pas, à mon avis, ce qu'il pretend de prouver, qui est, que si une personne actuellement malade de la Peste touche quelque chose, elle lui communique par son souffle & par son attouchement, un venin pestilentiel qui peut s'y conserver de longues années; puisqu'il suffit que cette chose ait été dans la maison & dans la chambre du malade, sans même en avoir été touchée, pour qu'elle puisse être empesté, c'est-à-dire chargé de quantité d'atomes pestilentiels que l'air a deposez immediatement dessus, où se trouvans presque inalterables, ils se conservent long-tems, & jusqu'à ce que quelque mouvement qu'on y causera, les oblige à s'élever en l'air avec lequel ils entreront par la respiration dans ceux qui la toucheront.

Tellement que par toutes ces raisons, me semble qu'il est très-inutile, comme je l'ai déja dit, de brûler les linges, les vétemens, & autres choses qui ont servi à un pestiferé mort ou gueri, preferablement à tout ce qui reste dans sa maison, puisqu'il se peut faire que tout ce qu'on brûle est moins infecté que ce qu'on y laisse dans les endroits les plus reculez, & qu'il y auroit bien plus de prudence à desinfecter en même-tems & la maison & generalement tout ce qui est dedans, que de brûler seulement ce qui a touché le pestiferé, à moins qu'on ne brûlât le tout avec la maison, ce qui seroit, pour bien de gens, un mal presque égal à la Peste.

Ce raisonnement qui est soutenû de l'autorité de tant de graves Auteurs, & de l'experience qu'en ont faite ces illustres Medecins de Montpellier, comme il en conste par la lettre que j'ai citée de Mr Chicoyneau, est bien propre à détruire la distinction que fait le Capucin Charitable des choses qu'il appelle empestées, & de celles qui ne lui semblent que suspectes, puisque les premieres qu'il ne croit telles, que parce qu'elles ont touché un pestiferé, le sont quelquefois moins que celles qui sont dans la chambre la plus reculée de la maison où l'air peut les avoir remplies de corpuscules

puſcules peſtilentiels, qui y reſteront attachez & en repos juſqu'à ce qu'en les remuant & maniant, on donne occaſion aux corpuſcules, dont elles ſont chargées, de s'élever en l'air, avec lequel ils entreront par la reſpiration dans les perſonnes qui les auront maniées, ou dans toutes les autres qui ſeront dans la maiſon.

Ce même raiſonnement n'eſt pas moins propre à raſſurer & encourager non ſeulement les Medecins & Chirurgiens timides, mais encore toutes les perſonnes que le devoir, l'amitié, la charité oula neceſſité engagent à ſervir des peſtiferez, car dès que tout le monde ſera convaincû de ce que je viens de prouver, qu'il n'y a qu'à ſe défier premierement de ſoy-même, & enſuite de l'air qu'on reſpire dans la maiſon & dans la chambre où ils ſont, [& lequel peut être autant & plus dangereux en mille endroits de la même ville,] & qu'il n'y a aucun autre danger à craindre, en les ſervant, touchant & panſant, pourveu qu'on ne commette aucun excez dans l'uſage de ſix choſes non-naturelles; on ſervira ces malades avec autant de zêle, autant de ſoin & autant d'aſſurance que s'ils n'avoient qu'un mal ordinaire, & avec cette charité exemplaire qu'ont fait paroître à Marſeille ces illuſtres Medecins & Chi-

rurgiens de Montpellier, qui, graces au Ciel, n'y ont pris aucun mal, en prenant cependant, comme ils ont fait sans doute, de sages & prudentes precautions contre l'air chargé de la cause primitive de la Peste, contre le dépôt qu'ils en pourroient faire sur leurs vetemens, & principalement contre l'amas interieur des sels vicieux & surabondants du temperament, qui en s'y joignant, pourroient former en eux le corrosif que je conjecture être l'auteur de la Peste, & sans lesquels cette cause primitive ne sçauroit jamais nuire d'elle même.

Ayant, ce me semble, assez bien prouvé, par le raisonnement, la vraisemblance de mon système, suivant lequel j'ai expliqué très-facilement les plus grandes difficultez qu'il y ait sur la Peste, il ne me reste, pour achever de remplir mes engagemens, qu'à examiner s'il pourra convenir avec les remedes dont les Medecins les plus experimentez se sont servis de tout tems, avec le plus de succez, pour la traiter, & à proposer une methode un peu moins vague & plus reguliere de les employer.

C'est-ce que je vais tâcher de faire dans la seconde Partie de ce Traité.

Fin de la premiere Partie.

TRAITÉ DE LA PESTE.

SECONDE PARTIE.

Où après avoir prouvé la vray-semblance de ce système par la nature des remedes, tant preservatifs que curatifs, dont les Medecins les plus experimentez se sont servis avec le plus de succès pour la combattre.

On ajoûte une methode de les employer plus regulierement, de combattre la cause commune de cette maladie, & d'en détruire les semences avant qu'elle les ait portées dans le corps humain: & où l'on désigne les remedes qui semblent le plus probablement devoir en être les specifiques.

J'Ay montré dans ma premiere Partie que la cauſe immediate de la Peſte eſt un défaut d'eſprits dans la maſſe du ſang, que la diſſolution & auſſi bien que la coagulation, quoique c'en ſoit deux états differents & oppoſez, peuvent cependant en être également les cauſes antecedentes.

Ayant fait voir comment ces deux cauſes, bien qu'oppoſées, ſont également capables de produire ce defaut d'eſprits dans le ſang, quoi qu'elles le faſſent d'une maniere differente.

Ayant prouvé tout ce que je viens de dire par le raiſonnement & par l'autorité des Auteurs les plus experimentez, dont les uns ont attribué la Peſte à l'une de ces deux cauſes, & les autres à l'autre.

N'ayant changé ny innové autre choſe dans leur ſyſtême ſur ces deux cauſes, ſauf qu'au lieu que chacun de ces illuſtres & ſçavants Medecins n'en ont voulu reconnoître qu'une, je les admets toutes deux à la fois.

Ayant prouvé qu'elles peuvent ſe rencontrer & agir l'une & l'autre dans un même tems, dans une même Peſte, dans un même âge, & dans un même ſexe, pourveu que ce ſoit dans des ſujets & dans des temperamens differens.

Ayant demontré de quelle nature doivent être les corps differens qui ſont capables de produire ces deux états differens du ſang.

Il reſte à examiner dans cette ſeconde partie de quelle nature ſont les remedes internes dont les plus experimentez Medecins ſe ſont ſervis de tout tems avec le plus de ſuccez pour traiter la Peſte, afin de voir s'ils pourront convenir avec les cauſes que j'ai attribuées à cette maladie après ces ſçavants hommes, parce que, ſi cela eſt, la preuve de mon ſyſtême eſt complete.

Ces remedes peuvent ſe reduire à quatre eſpeces differentes, ſçavoir à des acres & amers, à des acides, à des eſprits volatiles, & à des alkalis fixes.

Les acres & amers ne ſuppoſent-ils pas qu'ils ont à cõbattre un corps acide, ou acide ſalé, d'où procede la coagulation du ſang?

Les acides ſi vantez dans la cure de cette maladie, ne ſuppoſent-ils pas qu'ils ont à combattre un acre ou un acre-ſalé qui procure la diſſolution du ſang.

Et les eſprits ſulfureux volatiles ne ſuppoſent-ils pas auſſi bien que les alkalis fixes, qu'ils ont à combattre l'un & l'autre de ces corps differens, puiſqu'ils ſont également propres à adoucir & dulcifier le

ſel acre & le ſel acide corroſif qui produiſent ces deux états de la maſſe du ſang, d'où procede, quoique d'une maniere differente, comme je l'ai dit, le defaut d'eſprits que je conjecture être la cauſe immediate de la Peſte.

Ce que je viens de dire ſur le rapport qu'il y a entre ces remedes de natures oppoſées, & les deux cauſes differentes & antecedentes de la Peſte, eſt d'une notorieté ſi publique en Medecine, que j'aurois pû me diſpenſer de les faire ſervir de preuve à mon ſyſtême.

Mais puiſque la choſe eſt faite, paſſons plus avant, & voyons ſi ces Medecins ſi habiles & ſi experimentez n'ayant voulu admettre qu'une ſeule de ces deux cauſes dans leur ſyſtême, de peur de le déranger, ne les ont point admiſes toutes deux tacitement, & ſans y prendre garde, dans leur pratique, comme a fait Piens que j'ai cité dans ma premere Partie.

Silvius Deleboé qui ſans contredit a été un des Medecins qui s'eſt le plus diſtingué en traitant les peſtiferez & en écrivant ſur cette maladie, & qui a pris tant de ſoin pour prouver qu'elle dependoit d'un ſel très-acre corroſif, qui produiſoit une grande diſſolution de ſang, d'où il déduit & explique tous les differens ſimptomes qui

l'accompagnent très-souvent, après avoir recommandé dans presque toutes les occasions, l'usage des acides qui sont si propres à détruire le sel acre qu'il reconnoît pour le seul auteur de la Peste, ne laisse pas de recommander assez souvent l'usage du mitridat, de la thériaque, du diascordium, & de plusieurs plantes alexipharmaques dont la grande amertume denote clairement qu'elles abondent en sels acres bien plus propres à augmenter la cause du mal, qu'il avoit à combattre, qu'à le guerir, si dans les cas où il s'en sert, il n'avoit été produit par un acide salé corrosif qui avoit causé une coagulation du sang qu'il reconnoît, tacitement & sans y prendre garde, par l'usage de ces remedes, ne l'ayant pas voulu reconnoître ouvertement dans son système.

Monsieur de la Font a fait la même chose, & bien qu'il ait soutenû que la cause efficiente de la Peste consistoit en de particules arsenicales, acres & corrosives, il n'a pas laissé de conseiller l'usage des alexipharmaques acres & amers, tels que sont l'angelique, la zedoaire, le scordium, comme le premier, le plus assuré des sept moyens qu'il rapporte pour la guerir.

Le fameux Diemerbrock se sert de même quelquefois des acides [parmi le

grand nombre d'alexipharmaques amers dont il se sert le plus souvent,] comme quand il ordonne, pour remede de cette maladie, une dragme de sel commun & deux onces de bon vinaigre fait avec le vin.

Ce qui marque assez clairement que bien que ces sçavants hommes n'ayent pas voulu reconnoître dans leurs systêmes, que ces deux causes differentes puissent agir & produire la Peste dans un même tems, dans un même âge & dans un même sexe pourveu que ce fut dans des sujets & des temperamens differens, ils ont été obligez d'en convenir tacitement, ce qui est prouvé par leur pratique, & ce qui prouve évidemment mon systême.

Etant donc une chose comme assurée, que la Peste peut dépendre de ces deux causes differentes & opposées, lesquelles il est d'autant plus difficile de distinguer qu'elles se servent l'une & l'autre d'un même instrument pour causer la mort à tant de gens, sçavoir d'un defaut d'esprits dans le sang.

C'est principalement du discernement de celle de ces deux causes, qui produit le mal, que depend la gueriſon, ainsi il ne faut pas s'étonner si ces causes étant si difficiles à discerner, il est si aisé à s'y trom-

per ? & ſi par conſequent on en guerit ſi rarement, faute de diſtinguer à laquelle des deux on doit l'attribuer, & prenant ſi ſouvent l'un pour l'autre.

Or comme le diſcernement de ces deux cauſes depend de la connoiſſance des differens temperamens des malades, les Medecins ne pouvant que très-difficilement, & encore ſur des ſignes fort équivoques, juger du temperament de tant perſonnes qui ſont infectées en même tems de la Peſte, & qu'ils voyent pour la premiere fois, il faut que chaque perſonne, [du moins de celles qui ont quelques lumieres,] s'étudie avec ſoin à connoître ſon propre temperament, afin d'en pouvoir donner, en cas de maladie, du moins quelque notion imparfaite à un Medecin ou Chirurgien qui étant appellé pour la traiter ne l'aura peut-être jamais vûë ; pour qu'il lui ſoit plus aiſé de tirer du recit qu'elle lui fera de juſtes indications de ſon temperament.

Que les Charlatans viennent à preſent venter certains preſervatifs qu'ils ſe glorifient fauſſement d'avoir, & qu'ils vendent bien cher, par le moyen deſquels ils pretendent & promettent que tout le monde ſe garentira de la Peſte, ou s'en guerira, s'il en eſt atteint.

Que doit-on conclure de tout ce que je

viens de dire après tant de sçavans hommes ? sinon que, du moins, il faudroit avoir deux preservatifs differens, l'un qui empêche la dissolution du sang, & l'autre qui s'oppose à la coagulation ; & qu'il faudroit de méme avoir deux remedes curatifs differens & opposé, l'un, [si du moins il peut y en avoir,] qui puisse rassembler les fibres du sang des-unies les unes des autres, & reduites comme en charpie par un corps acre salé corrosif, & qui après les avoir rassemblées les réünisse d'une maniere à former, comme auparavant, une liqueur onctueuse, spiritueuse, & balsamique, ce qui me paroit impossible, comme je l'ai dit en ma premiere partie, & sur tout s'il y a une partie du sang considerable qui soit dissoute, à cause de la grande quantité d'esprits qui s'est dissipée : & l'autre qui relâche & dissolve les grumaux du sang formez & serrez par les pointes de l'acide-salé corrosif, ce qui ne me paroit pas tout-à-fait si impossible, à cause des esprits qui y sont concentrez, & qui font des efforts continuels pour en sortir.

Je ne doute point que mon systême qui répond si évidemment à tout ce que l'on voit arriver dans toutes les Pestes ; & que tout ce que je viens de dire sur la difficulté qu'il y a de discerner dès le premier mo-

ment les divers temperamens de tant de sortes de gens qu'on a à servir en même tems, & qu'on n'a jamais vû, n'ait jetté la frayeur dans les esprits de tous ceux qui l'auront lû ; mais si je les ay effrayez par ce que j'ai dit, je vais tâcher de les consoler par ce qui me reste à leur apprendre.

J'ai dit, après tous les Medecins, en definissant la Peste, qu'elle depend d'une cause commune, qui me paroit bien negligée aujourd'hui, sans que j'en découvre d'autre raison, sauf que les Medecins n'ayant pû convenir de ce que c'étoit, se sont imaginé que ce n'étoit qu'une pure fiction, qui n'avoit rien de réel que dans leur imagination.

J'ai dit ensuite que cette cause commune consistoit quelquefois dans l'air seul, comme lorsque la Peste est étrangere, & quelquefois dans l'air & dans la nourriture en même tems, lorsqu'elle est originaire du pais où elle regne, & comme j'ai dit, nationale.

Tellement que pour commencer à donner cette methode que j'ai promise dans l'intitulation de ce Traité, d'employer d'une maniere moins vague & moins incertaine les moyens dont on s'est servi de tout tems pour se preserver ou pour guerir de la Peste.

Il me ſemble qu'il faut commencer de la combattre pour s'oppoſer de toutes ſes forces à la principale cauſe qui concourt à ſa production, qui eſt cette cauſe commune, ſans laquelle il n'y auroit jamais de Peſte, ce qu'il eſt bien plus aiſé de faire lorſqu'elle eſt étrangere, & qu'on n'a que l'air ſeul à combattre, que lorſqu'elle eſt originaire du lieu, & que l'air & la nourriture concourent enſemble pour la produire.

Hypocrate, qu'on appelle à juſte titre le Prince de la Medecine, à cauſe de la grande étenduë de ſes lumieres, a été le premier qui ayant bien prevû que ſi on ne s'oppoſoit à cette cauſe commune dès les commencemens, on auroit peine d'arrêter le progrez de la Peſte, dont la Gréce commençoit à être attaquée, ordonna qu'on mît le feu aux forêts les plus voiſines de l'Ethyopie, d'où il reconnût que la ſemence de la Peſte étoit journellement apportée dans l'air par les grands vents qui venoient de ces côtez là.

Ce même Hypocrate & Aëron Agrigentin, ſe trouvant enſemble à Athenes dans le tems d'une autre Peſte, firent ordonner par le Magiſtrats, qu'on allumât dans toutes les ruës de grands feux avec des bois aromatiques, afin de purifier l'air par ce moyen.

Alexandre Benoît de Veronne rapporte dans le ſixiéme chapitre de ſon ſecond livre de la fiévre peſtilentielle, qu'un Marchand de Crete lui avoit aſſuré que s'étant élevé une grande Peſte en Turquie dans un tems où ſon negoce l'obligeoit d'y reſter, il y vit un Medecin Sarmate, qui pour la faire ceſſer, fit tuer tous les chiens de la Ville, qu'il fit diſperſer & laiſſer expoſez dans toutes les ruës & ſur les grands chemins, où s'étant pourris ils exalerent une odeur épouvantable dont l'air ayant été rempli, la Peſte ceſſa.

Ce même Auteur ajoûte que les Sarmates ſe ſervoient encore de ſon tems, du même remede pour faire ceſſer la Peſte, dès qu'elle étoit dans leur païs. La plûpart des anciens Medecins, n'ayant pas penetré le deſſein dans lequel Hypocrate & Aëron avoient fait allumer ces grands feux à Athenes, & ſçachant d'ailleurs que le feu eſt un deſtructeur géneral de tout ce qu'on lui preſente, dont le ſouverain Createur doit ſe ſervir à la fin du monde pour anéantir tous les ouvrages, ont crû que les feux, par le moyen deſquels ces grands hommes avoient fait ceſſer la Peſte d'Athenes; & Hypocrate ſeul, celle de la Gréce, avoient produit cet effet en brûlant & conſumant les ſemences de la Peſte.

Monsieur de la Font a eu la même pensée, lorsqu'il a dit que le feu poussant du centre à la circonference, & dilatant extremement l'air, il dissipe ou consume merveilleusement les miasmes de l'air empeste, & il ajoûte ensuite qu'il n'hésiteroit pas d'assurer qu'une personne qui en tems de Peste, demeureroit continuellement assise auprès d'un bon feu, n'en seroit jamais infectée. Si la chose étoit averée, personne ne voudroit quitter son foyer.

Il n'est pas vraisemblable qu'Hypocrate ait pensé comme eux, & ce qui me le persuade, c'est qu'après avoir fait mettre le feu aux forêts les plus voisines d'Éthyopie pour faire cesser la Peste en Gréce, il ordonna dans celle d'Athenes, après en avoir sans doute conferé avec Aëron Agrigentin, qu'on allumât en cette ville de grands feux avec des bois aromatiques pour la même fin.

D'où il est aisé, ce me semble, de conclure qu'il n'a pas crû, [non plus qu'Aëron,] de purifier l'air, en brûlant & consumant dans le feu les corpuscules infects qui pouvoient être répandus en l'air, [puisque, quelque bois qu'on eut brûlé auroit également fait le même effet,] mais seulement, par le moyen de la fumée, qui étoit chargée, dans les feux qu'on allu-

ma à Athenes, des esprits odorants qui exhaloient des bois aromatiques qu'ils y faisoient brûler.

Le Capucin Charitable, ayant voulu rencherir sur ces sçavants hommes, a inventé ses parfums chers & precieux, par la fumée desquels il pretend non seulement de desinfecter l'air, mais encore tous les differens corps qui peuvent être infectez de la Peste.

Or puisque la fumée, , qui sortit des feux differens qu'Hypocrate fit allumer en Gréce & à Athenes, y fit cesser la Peste, & que l'infection qui s'éleva en Turquie des corps pourris des chiens que le Medecin Sarmate fit disperser dans les ruës & sur les grands chemins, fit de même cesser celle qui regnoit en ce païs là; examinons comment deux remedes si differents en apparence, peuvent avoir produit un même effet si salutaire? & voyons s'ils ne pourroit point servir de preuve à mon systême, & être jugez capables d'être employez utilement pour faire cesser la Peste, ou du moins pour la diminuër considrablement dans les endroits où elle regne avec tant de violence.

Pour approfondir la chose, il faut connoître ce que c'est que la fumée qui s'éleve d'une matiere qui brûle, & ce que c'est

que l'infection d'un corps qui pourrit ?

Or la fumée n'étant autre choſe qu'une vapeur compoſée des plus fines & plus ſubtiles parties du corps qui blûle, & ces parties n'étant, de l'aveû de tous les Philoſophes modernes, que des eſprits volatiles, ſalins & ſulfureux confondus enſemble : & l'infection n'étant de même qu'une vapeur compoſée des plus fines & plus ſubtiles parties du corps qui pourrit, & ces parties n'étant de même que ces mêmes eſprits que j'ai fait remarquer dans la fumée : il n'eſt perſonne qui ne comprenne aiſément que la fumée & l'infection ſont à-peu-près la même choſe, avec cette difference que la fumée eſt quelquefois ſans aucune odeur, [du moins qui ſoit ſenſible,] & d'autres fois accompagnée d'odeur tantôt agreable & tantôt dèsagreable : & que l'infection eſt une vapeur qui eſt toûjours accompagnée d'une odeur plus ou moins deſagreable.

Cette difference ne dépend que du plus ou du moins de fineſſe ou de groſſiereté des ſels & des ſoulfres volatiles qui s'exhalent des corps qui produiſent ces vapeurs : les plus fins & les plus ſubtils cauſent l'odeur agreable, & les plus groſſiers la dès-agreable, mais, [lequel que ce ſoit des deux,] ces eſprits plus fins ou plus groſſiers ſont toûjours les parties les plus ſubtiles des

corps

corps d'où ils s'exhalent, & ne different que trés-peu en groſſeur les uns des autres.

Pour comprendre comment ces deux vapeurs differentes, [la fumée & l'infection,] peuvent avoir fait ceſſer la Peſte, la premiere en Gréce & à Athenes, & la ſeconde en Turquie, & comment je ſuis perſuadé qu'elles le peuvent faire encor aujourd'hui.

Il faut ſe reſſouvenir que j'ay ſuppoſé dans ma premiere Partie que les corpuſcules mineraux, que je conjecture être les ſauvageons ou les premiers auteurs de la Peſte, ſont des corps durs, ſolides, & extrêmement poreux; cela poſé, dès que l'air, par le moyen de la chaleur du Soleil ou de quelque vent dont il ſe trouve agité, les a élevez de deſſus la ſurface de la terre & qu'ils ſont mêlez avec lui, quel corps peut-être capable de leur faire quelque impreſſion, ſauf ceux qui, [tout comme eux,] étant élevez en vapeurs peuvent ſe mêler avec cet air dans lequel ils ſont répandus.

Il me ſemble donc qu'il eſt naturel de penſer que la fumée & les odeurs, (bonnes ou mauvaiſes,) n'étant également que des vapeurs élevées & mêlez avec l'air, y rencontrant ces corpuſcules diſperſez, les ſels, qui entrent dans la compoſition

de ces vapeurs, s'insinuent dans leurs pores dont ils écartent les côtez avec violence, tellement qu'ils les brisent & les mettent en pieces, pendant que les soulfres forment sur la surface des fragments, qui resultent de leur division, (aussi bien que sur celle des corpuscules qui ont échappé aux particules salines,) comme une glû ou une côle qui les enduit, tellement que par là ils deviennent également incapables de se charger des sels vicieux & surabondans dont ils se chargeroient dans les corps où ils entrent avec l'air, s'ils avoient conservé la même configuration qu'ils avoient en sortant des pores de la terre, & que les vapeurs leur ont fait perdre.

Ainsi il faut regarder la fumée & les odeurs, (quelles qu'elles soient,) comme le plus assuré moyen de purifier non-seulement l'air, mais tous les corps sur lesquels pourroient s'arrêter les atomes capables de produire la Peste, en detruisant leur configuration, comme je viens de l'expliquer.

Je dis que la fumée & les odeurs, (quelles qu'elles soient,) sont les antidotes de la Peste, fondé sur ce que la fumée toute simple & sans odeur, qui s'éleva du feu que fit allumer Hypocrate dans les forets qui étoient entre l'Éthyopie & la Gré-

ce, eut autant de vertu pour faire cesser la Peste qui commençoit d'affliger la Gréce, qu'en eut la fumée odorante des bois aromatiques qu'on fit brûler par ses ordres à Athenes pour faire cesser le même mal.

Le Capucin Charitable dit qu'on peut faire purifier au Soleil ou au vent du Septentrion les choses qui sont empestées; que le premier les purifie en échaufant de telle sorte le venin pestilentiel, qu'il le rarefie par sa chaleur, & l'attire par sa vertu attractive hors du sujet où il est : & que le second étant froid dessicatif, il refroidit la chaleur & dessèche l'humidité qui se rencontre dans ces choses, & qui sont les deux principes de corruption qui nourrissent & entretiennent le venin pestilentiel.

Mais supposé qu'il soit vrai, comme il dit, que le Soleil & la bize fassent cet effet, je dis, sauf tout le respect que je dois à la grande experience de ce Charitable Religieux, que ces deux manieres de purifier les choses empestées ne me paroissent pas trop sûres, parce que, bien que je ne croye pas impossible qu'elles en puissent être purifiées, les atomes pestilentiels n'en sont pour cela ny changez ny détruits, mais seulement deplacez & élevez par la chaleur du Soleil, ou enlevez par la violence du vent, des endroits où ils étoient

pour être portez en d'autres.

Car il faut remarquer que le Soleil fait en ce rencontre la même choſe que lorſque ces atomes étant ſortis des pores de la terre & repandus ſur ſa ſurface, il les en éleve par ſa chaleur, ſans leur cauſer cependant aucune alteration, pour les mêler avec l'air qui les porte deſſus ou dedans les differens corps qu'ils infectent: & que le vent du Septentrion fait la même choſe que font toutes ſortes de vents un peu forts qui enlevent ces atomes d'un endroit, où ils ſoufflent avec violence, pour les porter avec la même violence dans un autre, ce qui n'eſt qu'un déplacement.

Ainſi les choſes qui ayant été empeſtées, ont été purifiées de l'une de ces deux manieres, peuvent veritablement l'être par l'enlevement des atomes qui y étoient attachez, (ſuppoſé que cela ſoit,) mais comme elles le ſont ſans qu'il ſoit arrivé la moindre alteration aux atomes qui en ont été enlevez, le mal en general eſt toûjours le même, puiſque ces atomes qui ne ſont peut-être plus attachez aux choſes où ils l'étoient, n'ont fait ſimplement que paſſer en d'autres, ſans avoir rien changé à leur configuration qui les rendra toûjours également capables de nuire pendant qu'ils la conſerveront.

D'où il faut convenir que la fumée avec odeur ou sans odeur étant le moyen le plus assuré de purifier tous les corps inanimez qui sont infectez, en changeant la configuration & le tissu des atomes pestilentiels dont ils sont chargez, & par consequent en les détruisant, est beaucoup preferable aux deux autres proposez par ce Reverend Pere.

Il est aisé à conclure de tout ce que je viens de dire, que la fumée des parfums dont parle ce Reverend Pere, ne purifie pas les choses pestiferées de la maniere qu'il suppose, c'est-à-dire, (en penetrant, comme il dit, au plus intime des choses où le venin pestilentiel pourroit s'être insinué, en y dessechant les humiditez, & y consumant les semences de ce venin, de même que le feu consume en peu de tems des goutes d'huile qu'on y jette,) mais qu'elle les purifie en rempliſſant ou en enduisant avec ses differentes parties, les pores de ces atomes, & changeant par ce moyen leur nature, & pour m'expliquer plus clairement, les rendant, de poreux qu'ils étoient, des corpuscules massifs & sans pores.

Ayant, ce me semble, assez bien prouvé que la fumée, tant simple & sans odeur, que celle des bois aromatiques & des parfums,

eſt un moyen aſſuré & infaillible de changer la configuration des atomes peſtilentiels & d'empêcher par conſequent leur action, en les rendant inhabiles à l'exercer.

Il me ſemble que la meilleure précaution qu'on puiſſe prendre dans le tems qu'on commence à s'appercevoir que la Peſte eſt dans un païs, ſeroit celle d'imiter le grand Hypocrate, (ſans en rougir & ſans craindre la raillerie,) non pas en faiſant brûler comme lui des forêts entieres, (car il n'y en a pas par tout,) mais en excitant premierement au dedans & tout autour du premier endroit qui paroîtroit infecté, une fumée très-épaiſſe que l'on continueroit pendant tout le tems qu'y dureroit la Peſte, afin que s'élevant en l'air & y rencontrant les atomes peſtilentiels qui pourroient être portez de là, par quelque vent, dans tout le reſte du païs, elle les détruiſit de la maniere que j'ai expliquée.

Et comme la Peſte commence toûjours à ſe manifeſter dans un endroit par une prémiére perſonne qui en eſt infectée, ou qui en meurt, au lieu de murer & de condamner la maiſon où la choſe arrive, comme on a le plus ſouvent de coûtume de faire dans la penſée d'y renfermer, en la murant, toutes les ſemences de Peſte que cette per-

ſonne convaincuë d'en être infectée, eſt accuſée d'y avoir apportée, en entrant, ou ſur ſes linges & vêtemens, ou ſur quelques autres effets, il me ſemble qu'il faut s'y prendre tout autrement.

Car ou il eſt vray que cette perſonne a apporté ſur ſoy, en entrant dans le lieu, toutes les ſemences de Peſte qui y ſont, & qu'elle les a toutes exactement laiſſées dans la maiſon dans laquelle ſon mal s'eſt découvert; ou dès le prémier pas qu'elle a fait depuis la prémiére entrée du lieu juſques à la maiſon où elle eſt tombée malade, pluſieurs de ces ſemences ſe ſont détachées de deſſus ſes vêtemens, & répanduës en l'air qui les a portées en pluſieurs autres maiſons: ou enfin quelque vent venant d'un lieu infecté aura apporté avec ſoy dans celui cy, non-ſeulement les prémiéres ſemences que cette prémiére perſonne attaquée ſe ſera trouvée la plus à portée d'y recevoir par la reſpiration dès ſa prémiére entrée, mais encore une infinité d'autres qu'il aura répanduës & diſperſées dans tout l'air de cet endroit-là, ce qui y cauſera une Peſte que la prémiére perſonne infectée ſera fauſſement accuſée d'y avoir portée, & dont elle ſera peut-être la prémiére victime.

Or lequel que ce ſoit des trois, c'eſt-à-

dire, soit que la premiére personne infectée ait apporté dans le lieu, & laissé exactement dans la maison où elle se sera retirée & où elle sera peut-être morte, toutes les semences de Peste qu'elle portoit sur elle; soit qu'il s'en soit detaché plusieurs en chemin depuis la premiére entrée du lieu jusques à la maison où elle s'est retirée; soit enfin que l'air, qu'on ne songe point d'accuser, ait été le seul voiturier qui a porté & dispersé dans tout ce lieu là les semences de la Peste qui a commencé de s'y manifester par ce prémier malade, il me semble que murer la maison, qui luy a servi de gîte, n'est pas une precaution suffisante pour garentir de la Peste le lieu où elle est située.

Car supposé que ce fut le prémier des trois, qui est le plus favorable, au lieu de murer cette maison, il faut songer incessamment à y étoufer, & détruire les semences qu'on y croit renfermées, en y excitant generalement par tout une fumée trés-épaisse; car il ne faut pas penser qu'en murant une maison, on le puisse faire si exactement qu'on n'y laisse aucune fente ny ouverture par où l'air exterieur puisse communiquer avec l'interieur, & enlever à celuy-cy plusieurs des atomes dont il est chargé; mais quand cela seroit, ce qui

est

eſt preſque impoſſible, pourroit-il y avoir de la prudence à renfermer dans une maiſon, qui ſouvent peut être au milieu d'une Ville, un ennemi auſſi dangereux que le ſont les ſemences de la Peſte, leſquelles ſont d'autant plus capables de cauſer tôt ou tard bien de ravages, qu'on les y renferme telles qu'elles ſont, & ſans leur avoir cauſé aucune alteration. Si on ſe propoſe de les détruire tout-à-coup quelque temps après, & dès qu'on croira la Peſte ceſſée, ce qu'on ne peut eſperer qu'en bien parfumant cette maiſon dès qu'elle ſera ouverte, pourquoy ne pas le faire d'abord.

Car pour lors il eſt de deux choſes l'une, ou toutes ces ſemences, ſoit atomes peſtilentiels, ont reſté veritablement renfermées dans cette ſeule maiſon ſuivant ce qu'on a prétendû, ou y ayant trouvé quelque iſſuë, qui n'avoit pas été bien fermée, elles ſe ſont répanduës dans l'air exterieur qui les a diſperſées dans tout l'endroit qu'elles ont infecté : ſi c'eſt le prémier, qui pourra répondre que le prémier coup de marteau qu'on donnera pour renverſer la muraille dont on aura fermé cette maiſon, ne ſecoüera point & ne mettra point en mouvement tous ces atomes, des uns aux autres, qui ſortiront en foule par le prémier trou qu'ils trouveront pour reproduire la Peſte

dans cet endroit là, en terrassant peut-être le prémier ouvrier qui leur aura procuré la liberté en ouvrant la porte qu'on avoit murée.

Si c'est le second, la peine qu'on a prise de murer cette maison a été inutile, puisque les atomes, qu'on avoit prétendu d'y renfermer, n'ont pas laissé d'en sortir & de faire autant de mal que si elle n'avoit pas été murée.

Mais soit que la premiére personne infectée ait laissée échapper en chemin plusieurs des atomes dangereux dont elle estoit chargée, soit que l'air ait été le seul qui ait apporté dans l'endroit non seulement ceux que le malade a humés le prémier, mais encore tous ceux qui se communiquent ensuite à tant d'autres, il faut, pour agir prudemment, que chacun, dans le juste doute où il doit être, si sa demeure ne sera point du nombre des infectées, prenne d'abord un grand soin de la bien purifier en la nettoyant, & parfumant tout de même, & avec les mêmes précautions que s'il étoit assuré qu'elle le fût.

Il faut aussi en même temps que Messieurs les Magistrats ordonnent qu'on fasse dans le lieu, ce que firent faire Hypocrate & Acëron Agrigentin à Athenes & dans toutes les autres Villes infectées de la Gréce, c'est-

à-dire, qu'on allume des feux fumans dans toutes les ruës, & pour agir encore plus sûrement, dans tous les carrefours, dans toutes les places publiques, sur toutes les avenuës & dans tous les environs, afin de combattre, & détruire également par tout en même temps tous les atomes pestilentiels qui sont disperſés en l'air, & qui sans cette précaution ne manqueroient pas de tomber journellement avec les vapeurs, & les autres exhalaisons, parmi lesquelles ils sont entremeslés, un jour dans un quartier, & l'autre jour dans un autre, à moins que quelque vent impetueux ne les portât ailleurs.

Si quelqu'un refuse de réconnoître les vents pour les voituriers les plus ordinaires de la Peste, & qu'il veüille croire obstinément que dès qu'elle paroit en quelqu'endroit, quelque personne y en a infailliblement porté les semences ou sur ses vêtemens ou dans quelques marchandises ou effets venant d'un pays infecté, je le prie de m'apprendre comment Hypocrate fit cesser la peste de la Grece en faisant mettre le feu aux forêts qui étoient entr'elle, & l'Ethyopie, d'où il remarqua trés-judicieusement que les vents qui en venoient, en apportoient journellement les semences.

S'il me donne la moindre preuve que ce

grand Homme ſe ſervit de ce feu pour faire brûler quelques marchandiſes ou autres effets venant d'Ethyopie où étoit la Peſte, j'abandonnerai mon ſentiment pour embraſſer le ſien ; mais juſques-là il me permettra de demeurer perſuadé que les ſemences de la Peſte peuvent veritablement être apportées ſur des hardes, des vetemens ou des marchandiſes venant d'un lieu infecté, mais que bien ſouvent on les en accuſe injuſtement, & qu'on les fait bruler avec ſoin [& avec raiſon pour plus grande precaution] pendant qu'on laiſſe ſouffler impunément, & en toute liberté quelque vent qui en eſt le ſeul coupable.

Dès que les habitans de quelque lieu voiſin d'un endroit qui ſera infecté, voudront faire leur poſſible pour ſe garentir de la Peſte qui eſt dans leur voiſinage, il me ſemble qu'outre le ſoin qu'ils doivent ſe donner pour empécher par une garde éxacte l'entrée de toute ſorte de perſonnes, marchandiſes ou effets venant du lieu infecté, ils ne doivent pas prendre de moindres précautions contre les vents ; c'eſt pourquoy ils doivent toûjours tenir prêts pluſieurs tas de bois verts, ou [dans les pays ou le bois eſt rare] quantité d'autres matiéres capables d'exciter une fumée bien épaiſſe, afin que dès le prémier moment

qu'ils s'appercevront du moindre vent qui viendra de ce côté là, ils y mettent incessamment le feu, & excitent par ce moyen une fumée qui y produise le même effet que produisit celle qui s'éleva du feu qu'Hypocrate fit mettre aux forêts qui étoient entre l'Ethyopie, & la Grece.

Si tous les environs d'une ville infectée, & tous ceux de la province, dans laquelle elle seroit située, prenoient la même précaution, il me semble que la Peste ne s'étendroit pas si facilement de la Ville infectée dans toute la Province, & de celle-cy dans les voisines, & quelquefois dans des autres qui en sont trés-éloignées, parce que chaque lieu, à commencer par le plus voisin de celuy qui est le prémier infecté, ayant ses provisions de bois verd ou d'autres matiéres propres à exciter bien de la fumée, & y mettant le feu au prémier vent qui viendroit du côté de ce lieu là, la premiére fumée excitée dans ce lieu le plus voisin serviroit de signal au second pour en faire autant, celle de celuy-cy au troisiéme, & ainsi des autres, & par ce moyen on imiteroit de bien prés la methode que nous a enseignée le grand Hypocrate, & laquelle me paroit fort negligée, & on pourroit vraisemblablement réussir, comme luy, à arréter les progrès de la

Peſte, en détruiſant ſes ſemences en l'air avant qu'il ait le loiſir de les charrier dans les corps de tant de gens où il les porte avec ſoy par la reſpiration, parce que le grand nombre de ces feux fumans ainſi allumés de diſtance en diſtance dans tous les environs du lieu infecté, & même de la Province dans laquelle il ſeroit ſitué, y feroit à peu prés le même effet que font pluſieurs corps de garde poſés bien avant hors d'un camp, & comme, ſi les ennemis, qui veulent attaquer ce camp, en évitent ou forcent les plus avancez, ils tombent ſouvent dans ceux qui en ſont les plus près où ils ſont ſurpris, & defaits : tout de même les ſemences de la Peſte que le vent pouſſeroit auſſi loin que ſa force pourroit s'étendre, ſi elles ne rencontroient point d'obſtacle, trouvant tant de differentes fumées ſur leur route, celles d'entr'elles qui échapperoient à la prémiére, ſeroient défaites dans quelqu'une des ſuivantes, tellement qu'au pis aller le mal ne ſeroit jamais auſſi grand qu'on a le chagrin de le voir.

Tout le monde comprend aſſez que s'il eſt de la derniére importance d'allumer des feux fumants du côté où eſt la Peſte, & d'où le vent peut l'apporter, il ſeroit de même très-inutile d'en allumer du côté

opposé, aussi bien que d'en allumer lorsque le vent qui souffleroit, pousseroit du côté du lieu infecté, parce que les prémiers n'estant pas entre ce lieu là, & celuy qui chercheroit à se garentir, ne serviroit qu'à garentir ceux qui en seroient plus éloignez, & parce que le vent qui pousseroit du côté du mal, suffiroit pour y repousser les semences qu'en pourroit apporter un vent contraire.

Bien que l'endroit le plus voisin ou quelqu'autre plus éloigné eût le mal-heur d'être infecté malgré la précaution qu'il auroit prise d'allumer des feux fumans de la maniére que je viens de proposer, il me semble que les habitans ne devroient point pour cela perdre courage ny cesser d'en allumer du côté d'où ils auroient lieu de croire que la Peste leur seroit venuë, parce qu'ils ne pourroient vraisemblablement attribuer leur malheur qu'à quelques atomes qui ayant échappés à la fumée des premiers, se seroient allés deposer chez eux; il me semble au contraire qu'ils devroient redoubler ces feux au moindre vent qui viendroit du même côté, pour empécher par ce moyen une nouvelle irruption d'atomes qu'il pourroit bien en apporter, & qui augmenteroient le mal, pendant qu'en même temps ils en allumeroient quantité

dans toutes leurs ruës auſſi bien que dans toutes leur maiſons pour y détruire ceux qui y ſeroient arrivés les prémiers.

Et comme l'air pourroit avoir fait differens entrepos de ces atomes pernicieux en divers endroits du païs, d'où quelque vent pourroit les tranſporter dans tous les autres, comme on le voit arriver dans preſque toutes les Peſtes, il me ſemble que, pour joüer à coup sûr, chaque Ville de ce Païs là, chaque bourg, chaque village, chaque hameau, & chaque maiſon écartée dans la Campagne, devroient prendre la même precaution, dans l'incertitude des endroits où l'air peut avoir fait ſes magazins.

Ce fut ainſi qu'en uſa Hypocrate, lorſqu'après avoir fait ceſſer la Peſte dans la Ville d'Athénes par le moyen de la fumée qui s'éleva des feux qu'il y fit allumer, il envoya ſes diſciples dans les autres Villes infectées pour y faire faire la même choſe.

Où il faut tourner en ridicules Hypocrate, Aëron Agrigentin, Diemerbrock, le Capucin Charitable, & tous ceux qui ſe ſont ſervis de la fumée pour arrêter les progrès de la Peſte; & démentir les ſuccès preſque miraculeux qu'ils nous diſent avoir obtenûs par ſon moyen, ſans que neanmoins ils ayent expliqué les raiſons phy-

ſiques de tels évenemens ; où il faut les imiter, ſans en rougir, [ce qu'il me ſemble qu'on fait aujourd'huy]& ſans craindre d'être raillés de ſuivre l'exemple de tant de grands Hommes.

Comme, ſuivant mon hypotheſe, l'air peut avoir fait ſes entrepos en raſe campagne, tout comme dans des lieux habitez [parce que la ſemence de la Peſte, étant une pouſſiere très-fine, & très-ſubtile, peut aiſément s'arréter ſur toutes ſortes de corps, & s'y attacher plus ou moins fortement, ſelon leur tiſſu different] & comme les perſonnes qui cultivent la terre, peuvent facilement humer de ces corpuſcules avec l'air qu'ils reſpirent dans les champs, où ils ſont obligés de travailler, ou bien en emporter avec eux, & ſur leur vêtemens dans leurs maiſons; il me ſemble qu'il ſeroit très-à-propos d'allumer des feux fumans de diſtance en diſtance dans toutes les campagnes, & que les Laboureurs, Vignerons, & autres ouvriers employez à l'agriculture allumaſſent de pareils feux en divers endroits de la piéce de terre, à laquelle chacun travaille journellement : Qu'en s'en retournant chez eux, chacun portât en main ou une poignée, ou une corde de foin ſaupoudrée avec du ſoulfre ou de l'encens, & allumée par un bout, afin de ſe preſer-

ver de l'entrée de ces corpuſcules pendant le chemin, par le moyen de la fumée continuelle qui s'éleveroit dans l'air qu'ils reſpireroient.

Il ſeroit encore expedient qu'avant que d'entrer dans leurs maiſons, ils ſe parfumaſſent en ſe tenant pendant quelque temps les jambes élargies dans un lieu un peu élevé, ſous lequel il y auroit du foin où quelque bois verd allumé qu'on ſe donneroit ſoin de faire bien fumer, & dont ils recevroient la fumée dans tous les replis de leurs habits auſſi exactement qu'ils pourroient, afin que s'il y avoit quelqu'un de ces atomes pernicieux qui s'y fût attaché, il fût detruit par le moyen de cette fumée.

Ils ne doivent ſortir le matin pour aller au travail, qu'une heure ou deux après le lever du ſoleil [ny quelle perſonne que ce ſoit, pour quelle affaire que ce puiſſe être] afin qu'il ait ou le temps d'élever par ſa chaleur [avec les differentes vapeurs, & exhalaiſons qu'il éleve chaque jour] les atomes peſtilentiels que l'air à mon avis avoit depoſés avec elles ſur la terre dès le ſoir precedent avec le ſerain, & à l'aube du jour avec la roſée, lorſqu'il en paroit; ou lorſqu'il n'en paroit pas avec quelques autres vapeurs inſenſibles.

Il faut de même qu'en temps de Peſte

tout le monde se retire quelque temps avant le coucher du soleil, de peur d'attirer avec l'air de la respiration (si on se retire plus tard) quelques uns de ces atomes pernicieux que la fraicheur approchante de la nuit commence à rassembler, & à condenser avec les differentes particules des exhalaisons dont est composé le serain qui tombe à peu près environ cette heure là.

Outre la vray-semblance qu'il y a que la chose se passe ainsi, l'histoire rapportée par Monsieur Ranchin, & inserée par Monsieur Manget dans ses Remarques sur le Capucin Charitable le confirme évidemment. Monsieur Ranchin dit que Daubigné rapporte que quelques jours après la prise de Tors, le Marquis, Seigneur du lieu, regalant celuy qui l'avoit remis en sa maison, luy promit de luy faire voir après le soupé un spectacle qu'il ne croyoit pas avoir jamais été remarqué, & sçavoir la Peste, & comment elle descendoit par l'air. L'ayant donc conduit dans un jardin (un peu avant le soleil couché) ils virent descendre sur le bourg de Beauvais, sur Mata, une nuée ronde de couleur obscure, & sombre qui sembloit un chapeau, & qui contenoit dans son milieu un ovale dont les couleurs étoient comme celles d'une

gorge de coq-d'inde, ce chapeau avec ſa funeſte enſeigne entra auprès du clocher & ne ceſſa point de deſcendre, ſoir & matin, (de la ſorte qu'ils virent eux-mêmes pendant deux jours,) l'eſpace de dix-huit mois qui fut le tems que dura cette Peſte.

Une perſonne de conſideration & qui a beaucoup de litterature, m'a aſſuré d'avoir lû, ſans ſe reſſouvenir dans quel Auteur, qu'une certaine Peſte fut apportée dans une nuë de Conſtantinople en France.

Pluſieurs perſonnes dignes de foi de ce païs, m'ont aſſuré d'avoir oüi dire à leurs peres qui vivoient en l'année 1630. en laquelle la peſte regna en Savoye, qu'on y avoit vû en differens endroits pluſieurs colomnes de nuë, qui leur ſembloient bien être de mauvais augure, ſans qu'ils en ſçûſſent la raiſon.

Or une nuë n'étant ſuivant les Phyſiciens modernes, qu'un corps rare & ſpongieux, compoſé de vapeurs & d'exhalaiſons, & celles-cy n'étant que des particules plus ou moins ſubtiles qui s'élevent de divers corps terreſtres : pourquoi les ſemences de la Peſte, [qui ne ſont, à mon avis, que des particules très-ſubtiles qui s'exhalent de quelque mineral diſſous dans les entrailles de la terre,] pourquoi, dis-je, n'auront-

elles pas la même proprieté, qu'ont toutes les autres exhalaisons, de former une nuë par leur assemblage : & pourquoi cette nuë en étant ainsi formée ou en tout ou en partie, & se trouvant poussée tantôt plus près, & tantôt plus loin par la force de quelque vent, ne se resoudra-t'elle pas, comme toutes les autres, à mesure que cette force cessera, & pourquoi enfin ne laissera-t-elle pas tomber sur la terre, en se fondant ces fatales exhalaisons qui ne sont autre chose que les semences de la Peste qui avoient concourû à sa composition, tout de même que les autres nuës y laissent tomber la pluye, la nége ou la grêle lorsqu'elles en sont composées : & cela étant arrivé ainsi une premiere fois aux semences de la Peste dans le premier endroit de leur origine, d'où elles auront été portées en quelqu'autre lieu plus ou moins éloigné pour y produire, en s'y répandant & disperſant, une Peste étrangere, qui est-ce qui les empêchera, dès qu'elles s'y rassembleront, de former dans ce second endroit une seconde ou même plusieurs autres nuës, qui étant de même poussez par quelque vent, iront se resoudre & verser les fatales semences, dont elles seront composées, dans les lieux où le vent les poussera, & dans les-

quels ſa force ſe terminera.

Et ſi de deux nuës formées ainſi de telles exhalaiſons, ou qui en renferment beaucoup dans leur entre-deux avec de l'air & des vapeurs, la ſuperieure s'affaiſſe ſur l'inferieure, & oblige par cet affaiſſement ces exhalaiſons avec l'air & les vapeurs qui y ſont mêlez, à en ſortir par l'inferieure qui eſt la moins condenſées ou la moins reſſerrée, & qu'elle les en exprime d'une force qui les ſerre aſſez étroitement pour en rendre l'aſſemblage ſenſible à nos yeux, ne le fait-elle pas ſuivant les mêmes Phyſiciens, ſous la forme de colomne de nuë que nos Peres prenoient à ſi mauvais augure dans la Peſte de 1630. ſuivant la tradition qui nous en reſte.

Ce que je viens de dire explique, ce me ſemble, aſſez naturellement la maniere dont la Peſte ſe communique d'un païs à un autre, tantôt voiſin, & tantôt très-éloigné, en paſſant par deſſus pluſieurs qui ſont entre-deux, & auſquels elle ne touche point; bien qu'on ait le plus ſouvent accoûtumé de l'attribüer à quelques effets ou marchandiſes qu'on a fait ſortir furtivement d'un lieu infecté pour les introduire de même dans un autre qui étoit ſain, & qui devient infecté par leur entrée; ce qu'on ne doit cependant jamais croire que

lorſqu'on en a des preuves autentiques; car bien que la Peſte ſe communique aſſez ſouvent de cette maniere, comme je l'ai dit, il me ſemble cependant qu'il faut toûjours être plus porté à en accuſer un air rempli de nuées épaiſſes & obſcures, ou agité par quelque vent impetueux, venant du côté d'un païs infecté, & ſur tout lorſqu'on n'a pas de preuves certaines qu'on ait introduit aucun effet empeſté, & lorſqu'un très-grand nombre de malades qui tombe tout d'un coup, donne lieu de conjecturer qu'il y a une très-grande quantité de ſemences de Peſte verſées dans l'endroit; car pour lors il y a bien apparence que les vents ou les nuées en ont fait la voiture, à moins qu'on ne pût decouvrir qu'on eût introduit une quantité d'effets très-conſiderables, & qui pût donner lieu de conjecturer qu'elle peut bien avoir procuré ce grand nombre de malades, auquel cas il faut brûler inceſſamment ces effets avant que de donner le loiſir au reſte des ſemences de Peſte dont ils peuvent être chargez de s'étendre & de ſe diſperſer davantage.

Mais en les brûlant, il me ſemble qu'il y a certaines manieres à obſerver; car il ne faut pas s'imaginer qu'on doive brûler des choſes empeſtées, ou [ce qui eſt la même choſe des choſes chargées ou remplies

d'atomes mineraux capables de devenir peſtilentiel,] comme l'on brûle toute autre choſe & ſans garder aucune meſure ny prendre aucune précaution, & en dreſſant, comme l'on a de coûtume, un tas de bois ſur lequel on met ce qu'on a deſſein de brûler, & en allumant enſuite le feu au deſſous, ou à de la paille qu'on y a miſe à ce deſſein, ou à quelqu'autre choſe auſſi aiſée à enflammer; car en y procedant de cette ſorte, il n'eſt perſonne qui ne comprenne aiſément qu'il doit arriver aux atomes mineraux la même choſe qui leur arrive dans les entrailles de la terre, où la moindre chaleur qu'ils ſentent au deſſous ou autour d'eux, les fait élever juſques à la ſurface d'où elles ſont enlevées & mêlées en l'air qui les porte où il plaît au vent qui le pouſſe: c'eſt-à-dire, que ces mêmes parties, qui à mon avis, ſont les ſemences de la Peſte depoſées dedans ou deſſus les effets qu'on veut brûler, ſentant au deſſous d'elles la moindre petite chaleur du feu qu'on y allume, s'élevent en l'air dans lequel étant diſperſées, elles ſont portées avec lui du côté où le vent les pouſſe.

Et c'eſt à mon avis, s'il en faut croire les nouvelles publiques que j'ai veuës il y a quelque tems, pour avoir manqué d'en uſer ainſi, qu'ayant voulu brûler dans le

Gevaudan

Gevaudan certaines marchandiſes venant d'un païs infecté, la Peſte fut d'abord portée en certain endroit où le vent pouſſoit & qui juſqu'alors avoit été preſervé.

Ainſi il me ſemble que pour ne rien riſquer, dès qu'on a reſolu de brûler quelque choſe qu'on croit infectée, il faut faire en terre un creux proportionné au volume de cette choſe, & plûtôt plus grand que plus petit, au bord duquel il faut allumer un grand feu qui produiſe un grand braſier qui ſoit tout prêt à l'arrivée de ce qu'on veut brûler, qu'il faut faire jetter dans le creux le plus doucement qu'il ſera poſſible par des Corbeaux, ou autres perſonnes deſtinées à pareil uſage, qui ayent les narines & la bouche munies ou d'une éponge ou d'un linge imbibé de vinaigre, pour ſe preſerver des atomes mineraux qui pourroient ſe preſenter pour entrer dans leur corps par la reſpiration, nonobſtant quoi il faut qu'ils ayent la précaution de prendre toûjours le deſſus du vent.

Les effets condamnez étant jettez dans le creux de la maniere que j'ai dite, il faut inceſſamment en remplir tout ce qui s'y trouvera de vuide, ſoit au deſſus, ſoit par les côtez des braiſes ardentes que j'ai dit qu'il falloit avoir toutes prêtes, après quoi il faut allumer deſſus un grand feu qu'il faut

y entretenir jusqu'à ce qu'on soit assuré que tout est parfaitement consumé.

C'est là, ce me semble, le veritable moyen d'étoufer, & de détruire les atomes mineraux qui pouvoient être attachez aux effets qu'on a brûlez.

Il faut bien se garder de faire de telles executions au milieu des villes, des bourgs & des lieux habitez, comme on a accoûtumé quelquefois de faire pour l'exemple; car ce seroit exposer l'endroit où on les feroit à prendre la Peste, ou à l'y voir étendre si elle y étoit déja; c'est pourquoi si c'est quelqu'endroit habité où l'on ait découvert les effets qui ont été introduis furtivement, il faut incessamment tremper dans du vinaigre plusieurs enveloppes qu'il faut jetter dessus, & dont il les faut couvrir exactement, [l'experience aussi bien que le raisonnement ayant fait connoître que le vinaigre est le plus assuré destructif des atomes mineraux, pendant qu'ils sont deposez ou dedans ou dessus quelque sujet inanimé,] après ces précautions, il faut faire porter ces effets par la voiture la plus douce & la moins capable de les ébranler au lieu destiné pour leur embrasement, qui doit être un lieu écarté & le moins frequenté qu'il est possible, ou étant il faut les brûler de la maniere que j'ai dite.

Il faut que l'execution s'en faſſe ſans ceremonie & ſans convoy, & que les Corbeaux deſtinez à couvrir ces effets des enveloppes trempez dans le vinaigre, & à faire toutes les autres choſes que j'ai marqué devoir preceder ou accompagner leur embraſement, ſoient les ſeuls qui y aſſiſtent avec un officier de probité propoſé pour le faire faire en ſa preſence, & empêcher que les Corbeaux ne retiennent la moindre choſe des effets condamnez, par un eſprit d'interêt & d'avarice.

Si ces effets pouvoient être trempez exactement par tout, dans le vinaigre ſans être gâtez, il me ſemble qu'on peut en toute ſûreté ſe diſpenſer de les brûler, en les y trempant & les en imbibant parfaitement & avec ſoin, en telle ſorte qu'il n'y en ait pas la moindre partie qui n'en ſoit penetrée.

C'eſt l'affaire de Meſſieurs les Magiſtrats de Santé de les confiſquer pour l'exemple, & de faire ſubir à ceux qui les avoient introduits, les peines portées par les Ordonnances, leſquelles ne peuvent jamais être trop rigoureuſes, par rapport au danger que telle introduction porte avec ſoi.

Bien que la fumée ſoit auſſi bonne que le vinaigre pour deſinfecter toutes choſes, & pour détruire les atomes mineraux pen-

dant qu'ils ſont depoſez ſur des effets inanimez, & principalement lorſqu'ils ſont diſperſez en l'air où le vinaigre ne ſçauroit les atteindre, à moins qu'il ne ſoit reduit en vapeurs par le moyen du feu, il me ſemble qu'il eſt ſi difficile de parfumer, auſſi exactement qu'il ſeroit neceſſaire, des effets qui ont un volume tant ſoit peu conſiderable, qu'il vaut mieux les brûler avec les précautions que j'ai marquées, (ſi on ne peut pas les inonder de vinaigre,) que de s'expoſer au danger qu'il y auroit de les ſouffrir dans le païs étant mal parfumez.

Quelqu'un trouvera ſans doute mauvais qu'un Medecin qui n'a jamais vû Peſte, & qui écrit dans ſon cabinet tout ce qui lui vient en penſée, ſans en avoir jamais fait aucune épreuve, propoſe ſi hardiment des choſes ſi nouvelles : Mais comme je n'écris rien, ce me ſemble, qui ne ſoit conforme à la raiſon & au bon ſens, je crois qu'il m'eſt permis de propoſer mes conjectures, toutes nouvelles qu'elles ſont, en les ſoûmettant au jugement des Sçavans, & en priant Meſſieurs les Medecins qui ſont actuellement employez dans les endroits où regne la Peſte, de vouloir bien les éprouver.

Bien que les vapeurs & les exhalaiſons

avec lesquelles les corpuscules pestilentiels se condensnt le soir & le matin, & tombent ensuite avec le serain & la rosée, ne soient pas ordinairement sensibles à nos yeux, comme le fut la nuée de Daubigné, il faut néanmoins penser que la chose arrive de même, & que la semence de la Peste, (que je crois être les atomes mineraux,) tombe toûjours à peu-près aux même heures sur la terre, d'où le Soleil la releve tous les jours, avec les vapeurs & les exhalaisons, sauf celle qui est entrée avec l'air ou dans les hommes, ou dans les maisons, & dans tous les autres lieux qui sont à couvert, ou dans tous les endroits qui étant exposez à recevoir le serain & la rosé, le sont rarement aux rayons du Soleil, & qui sont ceux qu'il faut éviter avec le plus de soin.

Et comme le broüillard n'est qu'un composé de vapeurs & d'exhalaisons très-grossieres condensées par la froideur de la nuit, avec lesquelles il est presque impossible que la plûpart des atomes pestilentiels, qui sont répandus en l'air, ne soient rassemblez & condensez, tout le monde comprend aisément le danger qu'il y a de sortir dans un tems de broüillard, & sur tout de marcher & voyager, comme on fait quelquefois, par un broüillard très-épais

& abaiſſée, ce qu'il me ſemble qu'on ne ſçauroit faire ſans s'infecter infailliblement en humant neceſſairement une grande quantité de ces atomes diſperſez & confondus dans le broüillard qu'on reſpire.

C'eſt principalement dans ces jours de broüillard, dont je viens de parler, qu'il ne faut épargner ny la fumée ſimple ny celle des parfums, (ſi on veut s'en ſervir,) parce que l'air, qu'on reſpire alors avec le broüillard, étant vrai-ſemblablement chargé d'une infinité d'atomes peſtilentiels, il faut leur oppoſer une infinité de particules ſpiritueuſes propres à les détruire.

En ces jours-là il ne faut jamais ouvrir ſes fenêtres, ny donner la moindre ouverture par où l'air exterieur puiſſe entrer dans les maiſons, juſqu'à ce que le broüillard ſoit entierement diſſipé ou du moins fort élevé : & les gens de boutique, qui le plus ſouvent n'y ont d'autre jour que celui qui leur vient par l'ouverture de la grande porte, feront très-ſagement de ne la point ouvrir plûtôt & de travailler à la chandelle, en ſe bien précautionnant par le moyen du parfum.

C'eſt pour la même raiſon qu'il faut bien ſe garder de ramaſſer les fruits & les herbages qu'on veut manger en ces jours où le broüillard eſt épais, ny auſſi en des

jours ſerains avant que le Soleil ait élevé par ſa chaleur toutes les vapeurs & exhalaiſons, & avec elles, tous les atomes peſtilentiels dont ces fruits & ces herbages peuvent être chargez.

On m'objectera ſans doute ſur cet article qu'on ne peut pas vivre ſans manger, & qu'étant indiſpenſablement neceſſaire d'avoir ces fruits & ces herbages pour manger ce jour là, il faut de neceſſité les cüeillir, quel temps qu'il faſſe, & que au pis-aller, on en ſera quitte en les parfumant où en les lavant avant que de s'en ſervir.

Je réponds que je conviendrois aſſez facilement, de ce qu'ils diſent qu'on en ſera quitte en les parfumant, mais outre la difficulté (pour ne pas dire l'impoſſibilité) de parfumer bien exactement tant de petits grins de menuës herbes, n'y auroit-il point de danger pour les perſonnes qui cüeilliroient ces fruits, & ces herbages? & le pourroient-elles faire ſans y cauſer quelqu'agitation qui occaſionnera tous les atomes peſtilentiels, qui y ſeront parſemez, à s'en detacher, à prendre l'eſſor, & à ſe mêler avec l'air qu'elles reſpireront.

Mais je ne ſeray pas tout-à-fait ſi complaiſant ſur ce qu'ils diſent qu'on en ſera quitte en les bien lavant, car, quand même il ſeroit vray, comme le dit le

Capucin Charitable, qu'on peut desinfecter des choses pestiferées en les lavant simplement avec de l'eau nette, ou en les y faisant boüillir l'espace d'un quart d'heure; il faut convenir que l'eau nette, & l'eau boüillante n'étant ny l'une ny l'autre, capables de remplir, & boucher les pores des atomes pestilentiels (comme font les particules sulfureuses de la fumée) ou de les briser, & mettre en pieces, (comme font ses parties salines) elles ne sçauroient par consequent changer leur nature qui consiste à être des corps durs, solides & poreux, & qu'ainsi, soit qu'on les lave simplement dans de l'eau nette, ou qu'on les y fasse boüillir, ils ne peuvent tout au plus que se détacher du corps où ils sont, pour rester dans l'eau ou nette ou boüillante, tellement que dès qu'on aura jetté cette eau après s'en être servy, elle sera peu de temps après élevée en vapeurs par le soleil, & avec elle, ces atomes pernicieux qui y seront mêlez, & qui se remélant avec l'air, seront en état, comme auparavant d'infecter les premiers corps où ils trouveront occasion d'entrer, & peut-être les autres fruits, & herbages du même verger ou jardin où l'on avoit ramassé ceux dont on les avoit enlevés, en les lavant où en les faisant boüillir.

Et

Et ainſi, bien que l'on ait évité pour le coup le danger de s'empeſter avec ces fruits, & ces herbages en les lavant, (ſuppoſé que la perſonne qui les a cueillis ne ſe ſoit point empeſtée elle-même ſans le ſçavoir, en inſpirant ou emportant ſur ſes vêtements quelques-uns de ces atomes, qui étant agitez par le mouvement qu'elle fera en entrant dans la maiſon, empeſteront peut-être quelqu'un de ceux qui y ſeront, ou ſe cacheront en quelque trou de muraille d'où ils ne ſortiront peut-être que long-temps après,) il faut toûjours convenir que le malheur public n'en eſt pas moindre, puiſque ces atomes ſont toûjours les mêmes, & qu'ils n'ont fait que changer de place.

Ce que le Capucin Charitable prouve luy-même par l'hiſtoire qu'il rapporte, & que j'ay déja citée, d'une femme qui ayant lavé des linges empeſtées en un lavoir dont l'eau étoit croupiſſante, d'autres femmes étant venuës après elle, pour y laver leurs linges, furent empeſtées, & en moururent.

Ainſi n'y ayant que les parties les plus ſpiritueuſes de la fumée ou des odeurs qui meritent d'être reconnuës pour les meurtriéres des atomes mineraux, en quoy je crois que conſiſte ce venin peſtilentiel dont

on recherche la nature presque dès le commencement du monde, c'est à elles seules à qui il faut recourir pour les détruire, & les aneantir en changeant leur figure, en quoy consiste non pas leur malignité, (car ils n'en ont point par eux mêmes,) mais seulement la proprieté qu'ils ont d'en contracter en s'unissant avec quelque autre corps, & sans laquelle ils sont incapables de produire aucun mauvais effet.

Je suis très-surpris que le Capucin Charitable, à qui il faut rendre la justice, & la gloire d'avoüer que ç'a été un des plus éclairez, & des plus experimentez hommes du monde en fait de Peste, ayant reconnû que la fumée odoriferante ou sans odeur étoit également le plus assûré remede pour détruire, & aneantir la semence de la Peste, (qu'il appelle Venin pestilentiel) n'ait pas fait ferme là dessus, & ne s'y soit pas attaché uniquement, au lieu de rechercher, comme il a fait, d'autres remedes pour desinfecter les choses qu'il appelle empestées, sans sçavoir si elles le sont, & qui, à mon avis, ne le sont qu'au cas qu'il y ait ou en elles ou sur elles quelques atomes pestilentiels qui s'y soient déposés.

Mais pour mieux comprendre commen

quelque corps inanimé peut être infecté, & ensuite desinfecté.

Il faut concevoir la semence de la Peste, (soit les atomes mineraux, en quoy je crois qu'elle consiste,) comme une poussiere très-subtile qui (tout comme la poussiere commune & ordinaire, avec laquelle elle se méle presque toûjours) se repose, & s'arrête facilement sur toutes sortes de corps, & s'insinuë bien avant en ceux qui ont le tissû lâche, ou des pores ou des poils propres à la cacher, à la couvrir, & à la retenir par consequent plus long-temps.

Il faut encore s'imaginer que cette poussiere est un composé de très-petits corps, que je nomme des atomes, qui sont durs, solides, & extrêmement poreux.

Cela étant ainsi entendû, il n'est personne, à mon avis, qui ne comprenne aisément que ces petits corps peuvent facilement être enlevez de dessus un sujet uni, lisse & poli, parce qu'ils ne font simplement que se reposer sur sa surface; & en ce cas on les en enlevera aussi facilement qu'on en enleve la poussiere ordinaire avec qui ils sont bien souvent confondus, c'est à dire, en bien époussetant ou vergettant ce sujet (quel qu'il soit) sur lequel ils se seront reposez: au lieu que si ce corps & inegal, velu ou cotoné, cette poussiere, au lieu de se

repoſer ſimplement ſur ſa ſurface, comme elle fait ſur un corps égal & uni, elle s'inſinuë dans ſes pores ou dans les entre-deux des poils dont ce corps eſt garni; & c'eſt ce qui a été cauſe qu'on a regardé de tout temps tous les corps poreux, velus ou cotonez, comme beaucoup plus diſpoſez que les autres, à ſe charger des atomes peſtilentiels.

Cependant il me ſemble qu'on a tort de dire qu'ils ſont plus propres que les corps unis à recevoir cette pouſſiere, puiſqu'elle s'arréte indifferemment ſur toute ſorte de corps, mais il faut ſeulement penſer qu'ils ſont plus propres à en cacher une plus grande quantité, & à la retenir plus long temps ou cachée dans leurs pores ou embarraſſée au milieu de leurs poils.

L'on peut aiſément remarquer cette difference dans ce qui ſe paſſe à l'égard des habits qui ſont faits d'étoffes raſes & liſſes, & de ceux qui ſont faits d'étoffes friſées, & veloutées; tout le monde ſçait qu'on enleve facilement la pouſſiere de deſſus les premiers, parce qu'elle eſt ſimplement couchée, & repoſée ſur leur ſurface ſur laquelle il ne s'en arrête même que bien peu; au lieu que la vergette ne fait pas grand choſe ſur les derniers, elle ne fait ſimplement qu'enlever la pouſſiere qui eſt ſur la

ſuperficie, mais il faut les ſecoüer, & les battre fortement avec une baguette pour en faire ſortir celle qui eſt cachée entre les poils, & ſouvent plus on bat, plus il en ſort, & on a toutes les peines du monde à bié nettoyer les habits faits de telles étoffes.

Il ne faut point regarder la pouſſiere que les atomes peſtilentiels forment par leur aſſemblage, autrement que la pouſſiere ordinaire dont je viens de parler, & qui s'attache indifferemment ſur toute ſorte de corps, à cauſe de ſa grande fineſſe : & la ſeule difference qu'il en faut faire, eſt dans la maniere d'enlever l'une & l'autre ; car lorſqu'on vergette ou qu'on épouſſete quelque choſe, ou qu'on balaye une chambre pour en enlever avec la pouſſiere ordinaire, quelques atomes peſtilentiels qui pourroient y être mêlez, il me ſemble qu'il faut toûjours avoir la precaution de remplir quelque temps auparavant de fumée la chambre qu'on voudra balayer, ou dont on voudra épouſſeter les meubles, afin que les eſprits de la fumée qui voltigeront dans l'air de la chambre où ils ſeront comme en embuſcade, rencontrant ces atomes qui y voltigeront de même, dès qu'on les aura obligez avec l'épouſſéte de quitter l'endroit où ils étoient, les combattent, & les detruiſent. Imitant à peu près en ce rencon-

tre un chasseur, qui ayant vû de loin un oiseau qui s'est allé reposer sur un arbre fort touffu, & ne pouvant, dès qu'il s'en est approché, démêler au travers de la grande quantité de feüilles, la branche sur laquelle il repose, tire une pierre au hazard sur cet arbre pour en faire partir l'oiseau, qu'il tuë ensuite à la volée.

Il faut pourtant que comme les atomes mineraux détachez de dessus les corps, qu'on les force de quitter pour voltiger en l'air, pourroient bien voler dans la bouche ou les narines de la personne qui leur fait cette violence, & de là passer dans son sang; il faut, dis je, que cette personne ait la precaution de se couvrir la bouche & les narines [qui sont les seuls endroits par où les atomes peuvent entrer dans son corps par le moyen de la respiration, avec une éponge ou un linge trempé dans du vinaigre, qui ferme exactement ces deux issuës pendant le temps qu'elle employera à cet exercice.

Quelqu'un m'objectera sans doute que toutes les precautions que je propose seroient bien embarrassantes.

J'en conviens, mais que ne fait-on point pour éviter la mort? & faut-il épargner quelque peine pour se preserver d'une maladie dont toutes les circonstances sont presque

plus horribles que la mort même.

Mais ce n'eſt pas encore là le tout : Si on veut ſe garentir de ce fleau, il me ſemble qu'il faut bien encore ſe donner d'autres ſoins.

Dès qu'on a lieu de douter que la Peſte eſt dans un endroit, il me paroit qu'il y faut faire d'abord, & avant qu'il y ait un grand nombre de malades, ce qu'on n'a accoutumé de faire qu'après que la Peſte y a ceſſé ou par la mort de tous les habitants, ou parce qu'il n'y a plus d'atomes mineraux pour entrer dans les corps de ceux qui reſtent ; en quoy il me ſemble qu'on invite certaines perſonnes qui font faire des portes neuves & de bonnes ſerrures à leur maiſon, & qui les ferment éxactement, après qu'elles ont été volées, ce qu'elles auroient évité, ſi elles avoient pris auparavant les mêmes précautions.

Dès que la Peſte a ravagé toute une Ville, & fait mourir la plus grande partie de ſes habitants, on prend un grand ſoin de la deſinfecter, d'en purifier toutes les maiſons, toutes les chambres, tous les meubles, & tous les effets par le moyen de la fumée des parfums. Quel embarras ? Quel deſordre n'y a-t-il point en travaillant à cette deſinfection ? Que de vols ne s'y commettent-ils point ? que de familles

n'en ſont-elles pas ruinées ſans reſſource ?

Or, ou la fumée des parfums eſt utile, & peut veritablement deſinfecter toutes les choſes qui ſont chargées d'atomes peſtilentiels, ou elle eſt inutile ; ſi elle eſt inutile, pourquoy ſe donner la peine, & faire la depenſe de deſinfecter une Ville dès que la Peſte y a ceſſé, & où il n'y a peut-être plus d'atomes peſtilentiels à d'étruire, ce n'eſt qu'un leurre inventé par des ames mercenaires pour gagner injuſtement de l'argent : Si elle eſt utile, comme on l'a prouvé de tout temps, pourquoy ne pas recevoir à un remede ſi ſalutaire, lorſque le mal ne fait que commencer, au lieu d'attendre que tout ſoit preſque perdu ? Ne vaut-il pas bien mieux ne perdre que cent perſonnes que d'en perdre mille ? n'eſt-il pas plus à propos de prendre ſoy-même le ſoin, & la peine de purifier ou de faire purifier en ſa preſence par des domeſtiques tout ce qu'on a, que d'en laiſſer la peine après ſa mort, & celle de toute ſa famille, quelquefois à des voleurs qui prennent tout ce qu'il y a de plus beau, & de meilleur ?

Il faut donc convenir, comme je l'ay déja dit, & ce me ſemble prouvé, que la fumée ſimple, odorante ou ſans odeur, a autant de vertu que la fumée des par-

fums, pour détruire les atomes peſtilentiels, & que ſi le parfumeur, qui avoit entrepris en l'année 1649. de deſinfecter la Ville d'Aubagne en Provence, n'y reüſſit point du tout, ce ne fut pas par la faute ou la mauvaiſe qualité de ſon parfum, comme le dit dans un endroit le Capucin Charitable, mais ſeulement pour n'avoir fermé ny porte ny fenêtre des maiſons qu'il parfuma, & pour n'avoir pas donné le temps à la fumée du parfum de penetrer par tout où il y avoit des atomes répandus, comme ce Religieux le reconnoit enſuite; & ce qui me perſuade que la fumée ſimple, & ſans odeur a, comme j'ay dit, autant de vertu pour détruire les atomes mineraux, ou, ce qui eſt la même choſe, les ſemences de la Peſte qu'en a la fumée des parfums, c'eſt la difference que fait ce Charitable Capucin du parfum qu'il propoſe pour les pauvres, à celuy qu'il propoſe aux riches, & aux gros Seigneurs, comme ſi les corps des uns, & des autres étoient compoſés differemment, & que la Peſte, qui les attaque, fût differente.

D'où je conclus, que puiſque luy-même qui avoit, comme il dit, les pauvres en ſinguliere recommandation, a crû que le ſimple parfum qu'il a inventé pour eux, &

qui eſt compoſé avec quelques herbes odoriferantes qui ſe trouvent communement à la campagne, pouvoit ſuffire pour les preſerver de la Peſte, il n'eſt pas neceſſaire d'en inventer d'autres plus chers, & plus precieux pour les riches, à moins que de convenir, que celui des pauvres ne valut rien.

Etant donc perſuadé que la fumée, quelle quelle ſoit, eſt propre d'elle-même à deſinfecter toute ſorte de corps, de la maniere que je l'ai dit; je crois qu'il n'y a qu'à ſuivre en partie la methode de ce Capucin ſi experimenté; pour exciter de la fumée, qui eſt, de prende du foin bien ſec, de le fouler & preſſer un peu, afin qu'il fume davantage ſans ſe conſumer ſi-tôt, d'y mêler pour la même fin quelques petites branches de bois verd en preferant à tous autres ceux qui abondent en ſoulfres, tels que ſont, comme je l'ai déja dit, les bois de pin, de peſſo, de genevre, & de chêne, & dans certains païs, le laurier, le thym, le rômarin, & autres de cette nature, d'y mettre le feu & de faire brûler le tout à petit feu & ſans flamber, pour exciter par ce moyen une fumée plus épaiſſe, & de l'arroſer, pour le même deſſein, de tems en tems de quelque peu de vin ou de vinaigre.

Ceux qui auroient les moyens feroient très-bien d'y repandre par couches d'encens, du soulfre, de la poix noire ou de la poix-resine fine, & les riches devroient en fournir à leurs censiers, dont la plûpart ayant à peine ce qui leur est necessaire pour leur entretien & celui de leur famille, ne sont pas en état d'en acheter. Les Magistrats de santé en devroient faire distribuer dans tout le païs, & ce seroit là, à mon avis, les remedes dont il faudroit faire les plus grosses provisions.

J'écris pour tout le monde, puisque tout le monde peut être également attaqué de la Peste; mais je m'étudie sur tout à écrire pour le tiers état, & pour les gens de la campagne, & à conformer à leurs facultez les remedes convenables à la Peste & les moyens de s'en preserver, en détruisant la cause commune & exterieure sans laquelle il n'y en auroit jamais.

Ayant proposé la maniere dont il me semble qu'on peut desinfecter l'air exterieur des campagnes, des villes & des maisons, [ce qui est le principal,] comme étant les principaux magazins des atomes pestilentiels, il faut voir comment on pourroit purifier le dedans.

Chacun chez soy pourroit fermer dans celle de ses chambres qu'il jugeroit la plus

commode pour cela, tous les meubles & effets dont il pourroit se passer, après les avoir bien parfumez. Il me semble qu'il faudroit y mettre tous les tapis, tapisseries & meubles tapissez, & laisser les chambres les plus nuës & les plus vuides que l'on pourroit, n'y laissant uniquement que le necessaire, & mépriſant en ce rencontre tous les riches ameublemens dont les Grands ont accoûtumé d'orner leurs maisons, & qui peuvent être pourlors de riches magazins de semence de Peste.

La chambre étant ainsi remplie de tous les effets dont on pourroit se passer, il en faudroit éxactement fermer toutes les fenêtres & ouvertures par où l'air exterieur pourroit y entrer, y exciter ensuite une fumée bien épaisse qui en rempliſſe exactement tout le vuide, & qu'elle en seroit bien remplie, en retirer le feu dont on se seroit servi pour faire fumer, & en fermer la porte pour ne la réouvrir que dès qu'on pourroit s'assurer que la Peste auroit cessé, ou lorsque quelque necessité demanderoit qu'on en sortit quelqu'un des effets renfermez.

Pourlors il faudroit, quelque temps avant que de réouvrir cette chambre, exciter dans la voisine qui aboutiroit à la porte de celle-là, une fumée pour puri-

fier l'air qui pourroit y entrer dès qu'on l'ouvriroit.

Cet article ne regarde que les Riches & les grands Seigneurs, qui ont de grandes maisons garnies de quantité de meubles magnifiques, dont la plûpart ne servent presque que d'ornement, & dont par conséquent on peut aisément se passer.

N'y ayant plus dans chaque chambre que les effets qui sont absolument necessaires pour les besoins de la vie, il est bien plus aisé d'y conserver la propreté, qui est une des causes pourquoi la Peste ne fait ordinairement que de mediocres ravages en Turquie.

Il est aussi bien plus aisé à la fumée de s'introduire dans tous les coins & recoins des chambres, aussi-bien que dans tous les trous & fentes qui se trouvent souvent aux murailles, & de détruire par tout les atomes pestilentiels que l'air pourroit y avoir déposez.

Cette premiere précaution prise, il me semble qu'il faut faire la même chose que j'ai déja dite, en parlant des jours où il fait du broüillard, c'est-à-dire, qu'il ne faut donner aucune entrée dans les maisons à l'air exterieur qu'une heure où deux après le lever du Soleil, & qu'il ne faut ouvrir auparavant ny porte ny fenêtre par

où il en puisse entrer. Il faut pour le même sujet boucher exactement les tuyaux de toutes les cheminées par le haut, excepté de celles où l'on fait necessairement du feu, ausquelles il en faut faire jour & nuit, avec cette difference qu'on le fera flamber le jour pour s'en servir, & qu'on n'entretiendra qu'un feu fumant pendant la nuit, afin de détruire, par le moyen de la fumée, tous les atomes pestilentiels qui pourroient se presenter pour y entrer.

Il faut user de la même précaution chaque soir une heure avant le coucher du Soleil, en fermant exactement portes & fenêtres pour ne les réouvrir que le lendemain à l'heure que j'ay dite, tellement que s'il restoit encore quelque commerce dans une ville soupçonnée de la Peste, il faut qu'il cesse à cette heure là, & que toutes les maisons & boutiques soient fermées, pour ne les réouvrir que le lendemain le plus tard que l'on pourra.

Mais comme les atomes pestilentiels sont si deliez & si subtils qu'ils pourroient bien malgré toutes ces précautions, ou peut-être parce qu'on ne les auroit pas bien observées en être entrez quelques-uns par quelque fente qu'on n'auroit pas remarquée, ou qu'on auroit negligé de boucher; il faut chaque matin exciter dans la

chambre la plus commode pendant une demi-heure une fumée qui rempliſſe toutes les autres, ſi elles communiquent enſemble, ou en exciter dans chacune de celle qui n'y communiquent pas, en telle ſorte qu'il n'y en ait aucune, ny même quel bouge ou cabinet que ce ſoit, qui ne s'en rempliſſe, afin que s'il y avoit quelqu'un de ces atomes dangereux, qui s'y fut introduit, cette fumée pût le détruire.

Il ſeroit à propos dans les heures qu'on parfumeroit les chambres, d'ouvrir tous les buffets, garderobes, armoires, coffres & autres meubles où ſeroient fermez, la vaiſſelle, les habits, les linges & autres choſes qui ſervent dans une famille, afin que tout fut également purifié par la fumée.

Mais comme elle eſt incommode & ſi nuiſible aux yeux, que pluſieurs perſonnes ne la peuvent ſouffrir, on pourroit, au lieu d'une fumée ſimple en exciter une odoriferante & agreable dans celle des chambres où l'on ſeroit obligé de demeurer, pendant que la fumée ſimple & épaiſſe rempliroit toutes les autres dans leſquelles on n'entreroit qu'après qu'elle auroit été diſſipée à l'ouverture des fenêtres.

Et cette fumée pourroit s'exciter à bon marché avec pluſieurs choſes très-commu-

nes, comme avec les petits parfums ordinaires proposez par le Capucin Charitable, entre lesquels je suis persuadé que celui qu'il propose pour les pauvres est pour le moins aussi bon que tous ceux qu'il propose pour les riches.

Comme tous ceux entre les mains de qui ce petit Traité pourra tomber n'auront peut-être pas le bon-heur d'avoir celui de ce Religieux, je vais inserer icy de mot à mot les parfums qu'il appelle petits parfums ordinaires, & qui, pour en dire naturellement ce que j'en pense, me paroissent preferables à son parfum mediocre & à son parfum violent.

Poudre pour les Parfums.

Prenez encens une livre, mastich demi livre, storax quatre onces, bayes de genevre deux livres, benjoin une once, faites une poudre de toute cette matiere pour jetter sur les charbons dans les chambres.

Poudre commune pour le pauvres.

Prenez bayes de genevre deux livres, encens une livre, pulverisez le tout ensemble.

La

La poudre à canon ſuffira, & le vinaigre jetté ſur des pêles ardentes.

Pour les Riches.

Après que les parfums acres & violents de la chaulx, de la poudre à canon, des fuſées, du genevre, du romarin, & autres bois odorans auront chaſſé l'air infect, [dit-il,] des maiſons, les Riches ſe pourront ſervir de la caſſollette ſuivante.

Prenez eau de Naphe, ou de fleurs d'orange, eau roſe de chacune une livre, vinaigre roſat quatre onces, cloux de girofle un demi carteron, ſtorax trois onces, benjoin une once, mêlez tout cela enſemble, puis faites-en le département par les chambres en faiſant boüillir chaque portion dans un petit pot ou dans une vaiſſelle ſur un rechaud au milieu des chambres.

L'Eolipile que propoſe Monſieur de la Font me paroît le meilleur de tous les moyens poar entretenir jour & nuit un parfum qui tienne continuellement l'air d'une chambre purifié de tous les atomes mineraux qui pourroient s'y jetter, & où par conſequent on peut demeurer en toute ſeureté. Tous ceux qui ſont un peu cõmodes, & qui voudroient s'aſſurer de n'être point

attaquez de la Peſte, en ne ſortant point de leur chambre, pourroient s'en ſervir.

C'eſt un vaiſſeau rond, de quelle matiere qu'on voudra, ayant un trou & un col un peu long qui va toûjours en étréciſſant, [appellé par les Chymiſtes un Matra,] que cet Auteur veut que l'on rempliſſe de l'eau diſtillée de quelques plantes odorantes, qu'on le mette enſuite ſur un petit fourneau portatif où l'on prendra ſoin d'entretenir un feu continuel ſur lequel cette eau échauffée s'éleve peu-à-peu en vapeurs, leſquelles devenant toûjours plus abondantes & s'empreſſant de ſortir par le col du matras, forment un vent ſenſible dont cet Auteur eſpere de tirer un grand profit, par la comparaiſon qu'il en fait avec les vents naturels qui ont, dit-il, beaucoup de force pour purifier l'air.

Il faut pourtant convenir que cet Eolipile ne ſert du tout point par cette raiſon, car ſi les vents naturels ont quelque vertu de purifier un air empeſté, ce n'eſt, comme je l'ay déja expliqué, qu'en enlevant les atomes peſtilentiels avec l'air d'un endroit, pour les porter dans un autre ſans leur cauſer aucune alteration. Ainſi il faut croire que cet Eolipile ne purifie pas l'air d'une chambre, de cette maniere, puiſque [outre qu'il n'eſt pas aſſez violent,

il faut, pour qu'il agisse efficacement, que toutes les portes & fenêtres soient fermées: mais seulement qu'il le purifie par le moyen des particules spiritueuses qui en sortent en forme de vapeurs & de fumée, & qui détruisent les atomes pestilentiels que l'air pourroit avoir apportez dans cette chambre.

Si j'avois quelque Potentat qui m'eût fait l'honneur de me confier le soin de sa personne dans un tems de Peste, je ne croirois pas de la pouvoir mieux assurer que par le moyen de plusieurs Eolipiles de cette nature, que je tiendrois jour & nuit sur le feu dans toutes les chambres de son Palais, en les remplissant, non pas d'eaux distilées, [car on en doit pas faire grand cas, tout ce que les plantes contiennent de plus spiritueux s'étant dissipé dans la distilation,] mais de ces mêmes plantes, avec une suffisante quantité d'eau, après les avoir hachées assez menu pour qu'elles puissent sortir facilement par le col de l'Eolipile, dès que la plus grande partie de l'eau chargée des parties spiritueuses & volatiles des plantes se seroit évaporée; ou bien de bon vinaigre qui me paroît encore meilleur.

Pour ce qui est du parfum mediocre, & du violent, proposez dans le même Traité

du Reverend Pere, il me paroit très-inutile d'en faire la dépense; car (outre que, parmi la grande quantité de drogues qui y entrent, il y en a beaucoup dont il seroit très-dangereux de recevoir la fumée,) il ne faut pas se persuader avec ce bon Religieux, que les plus fortes & les plus violentes ayent plus de vertu que les autres pour consumer, comme il dit, le venin pestilentiel, en quel degré de malignité qu'il puisse être; la fumée de quel corps fort & violent qu'elle sorte, n'étant pas capable de consumer les atomes mineraux, qui sont ce prétendu venin pestilentiel dont il veut parler, d'autant qu'il n'y a que le feu seul, (qui détruit & consume toutes choses,) qui puisse les consumer, au cas qu'il fut possible de les rassembler & de les jetter au milieu d'un grand brasier, ce qui étant une chose impossible, il faut croire que la fumée est comme un substitué du feu qui détruit ces atomes, sans les consumer, en changeant leur configuration & par consequent leur nature, de la maniere dont je l'ai expliqué.

L'experience a fait connoître au grand Hypocrate, & à tous ceux qui sont venus après de lui, que la fumée que rendent les corps qui abondent en soulfres est prefera-

ble à celle que jettent ceux qui en ont moins ; & mon syſtême s'accorde avec l'experience, car on ne peut pas douter que les corps qui abondent en ſoulfres n'abondent en eſprits ; ainſi plus la fumée eſt chargée de parties ſulfureuſes, plus elle contient d'eſprits, qui à mon avis ſont les ſeuls deſtructeurs des atomes peſtilentiels.

Et c'eſt de là que vient l'excellence de la fumée des eaux chaudes, & ſulfureuſes de la Ville d'Aix, en Savoye, qui a toûjours été preſervée de la Peſte par leur moyen, parce que les particules ſpirituеuſes de cette fumée rempliſſant continuellement tout l'air circonvoiſin, ont toûjours rendu, de la maniere dont je l'ai expliqué, les atomes peſtilentiels incapables d'y faire le même effet qu'ils ont produit dans tout le reſte du païs, toutes les fois que la Peſte y a été.

C'eſt ce qui obligea le Senat de Savoye de s'y retirer l'an 1564. pour y trouver, comme il fit, un aſile aſſeuré contre cette terrible maladie.

Je prie très-inſtamment Meſſieurs les Medecins de tous les endroits où il y a des eaux thermales, (ce qui veut dire des eaux minerales qui ſont chaudes,) de vouloir bien conſulter les annales de ces

lieux-là, ou la tradition que les habitans peuvent en avoir reçeué de main en main de leurs Anceſtres, pour ſçavoir ſi la fumée, qui s'y éleve de ces eaux, y a produit, dans un tems où leur voiſinage étoit affligé de la Peſte, le même effet dont les habitans d'Aix en Savoye ſe glorifient, parce qu'en ce cas ce ſeroit la retraite la plus aſſurée pour les perſonnes ſacrées des Souverains, auſſi bien que pour toutes celles qu'un état auroit quelque raiſon de conſerver.

Lorſque je dis que je regarde la fumée qui s'éleve des eaux thermales comme un preſervatif naturel & admirable contre la Peſte, je ne veux pas dire qu'elle en ſoit de même un curatif, car je ſuis très-perſuadé, que s'il y alloit quelqu'un portant en ſoy une Peſte incurable, c'eſt-à-dire, une grande quantité d'atomes mineraux avec une égale quantité des ſels exaltez de ſon temperament, ou déja devenus corroſifs par leur union, ou tout prêts à s'unir, ce qui produit une Peſte incurable répondant à la premiere claſſe des malades diſtinguée dans la relation de la Peſte de Marſeille; je ſuis, dis-je, très-perſuadé qu'il mouroit là tout comme ailleurs; mais, je penſe que la fumée des eaux thermales étant continuelle, ſes particules ſont répan-

duës & dispersées dans toute la basse region de l'air de ces endroits-là, où elles ne sçauroient manquer de détruire les semences de la Peste, soit les atomes mineraux qui pourroient être entremêlez parmi les vapeurs & les autres exhalaisons dont il est chargé.

Je crois encore que la fumée continuelle de ces eaux répanduë dans tout l'endroit, y tient lieu d'un parfum general qui se fait distinguer à l'odorat, & lequel détruit tous les atomes mineraux qui pourroient être sur les linges, & vêtemens de cette personne, qui y étant entrée infectée, y seroit morte de la Peste, & qu'ainsi ces semences de la Peste en étant détruites ne peuvent plus nuire à personne, ce qui empêche la maladie de cette personne d'être contagieuse, & de pouvoir se communiquer, parce que tout ce qui environne cette maladie a été desinfecté par ce parfum general, même mieux que s'il l'avoit été par un des parfums particuliers qu'on vente le plus.

Nous ne manquons pas en Savoye de ces bois sulfureux qui peuvent nous fournir une fumée si salutaire, la plûpart de nos montagnes sont chargées de pins & de pesses, nos campagnes de quantité de chênes, & beaucoup de nos collines de quantité de genevriers.

Ainſi dès qu'on ſera menacé de la Peſte, chacun pourra faire proviſion de ces bois ſelon ſes facultez ; les villes pourront en faire des magazins pour des feux publics, qu'il ne faudra pas faire flamber, ſi on en veut retirer l'avantage qu'on ſe propoſe, mais ſeulement brûler d'une maniere à durer long tems au feu, & à jetter une fumée bien épaiſſe, en quoi conſiſte toute la vertu en cette occaſion, & pour ce ſujet ces bois étant verts & recemment coupez ſont preferables aux ſecs, qu'il faut arroſer avec un peu de vin ou de vinaigre pour en empêcher la trop grande flamme & la trop prompte conſomption, & procurer par ce moyen plus de fumée dont on peut eſperer plus de profit.

J'ay propoſé la maniere dont on peut purifier l'air de tout un païs, j'ay fait voir comment les Grands Seigneurs & les perſonnes riches qui ont des Palais ou de grandes maiſons doivent les purifier pour ſe garentir des atomes peſtilentiels qui ſont cette funeſte ſemence de Peſte. Il eſt bien juſte d'apprendre aux particuliers, artiſans, payſans, manœuvres & autres pauvres gens, dont les uns n'ont le plus ſouvent pour tout apartement qu'une ſeule chambre, les autres qu'une boutique, & la plûpart qu'une chaumiere ou une cabane,

comment ils doivent les purifier.

Les uns & les autres doivent s'étudier à tenir leur demeure, quelle qu'elle soit, bien balayée & bien propre, ny soufrir d'inutile, ny laisser rien traîner par terre, ranger & suspendre sur des cordes tenduës ou sur des perches de bois, le peu de linges, vêtemens & autres effets que la Providence leur a donnez, se consolant du peu qu'ils ont, par la pensée qu'ils n'auront qu'un petit compte à rendre au Souverain Dispensateur de tous les biens.

Il faut que chaque jour aux heures à peu près que j'ay marquées cy-devant, [& que je crois être celles où l'air depose sur la terre les atomes pestilentiels dont il est chargé,] chacun excite dans sa petite demeure, après en avoir fermé toutes les ouvertures aussi exactement qu'il sera possible, une fumée, telle qu'il pourra, odoriferante ou non, qui la rempliſſe exactement ; il faut alors qu'il releve avec une baguette tous les effets qu'il aura suspendus sur des cordes ou sur des perches, afin que la fumée s'insinuë plus facilement dans tous les replis, & entre deux ou les atomes pestilentiels pourroient s'être gliſſez, il faut bien battre l'un après l'autre, & vergetter ses vêtemens après avoir pris la précaution que j'ay dit-cy-devant de se

tenir les narines, & la bouche couvertes d'un linge trempé dans le vinaigre, il faut un peu ſecoüer les draps & les couvertures du lit qu'il faut laiſſer découvert pendant tout le temps que dure la fumée en tournant de temps en temps de côté à autre le matelas ou le lit de plume, s'il y en a, ou la paillaſſe, s'il n'y a pas autre choſe, afin que s'il y avoit quelqu'un de ces atomes dangereux qui s'y fut introduit, & caché, il s'en détachât par le moyen de ce ſecoüement, & ſe mélât avec l'air, où les particules ſpirituëuſes de la fumée pourroient le détruire.

Il faut que tous ceux qui auront quelqu'armoire, coffre ou autre meuble fermant à clef, les ouvrent de temps en temps, & qu'ils ne le faſſent que dès que le logis ſera plein de fumée, afin qu'il s'y introduiſe quantité de ſes particules qui détruiſent les atomes mineraux qui pourroient y être entrez par quelque petite fente, & il faut les refermer avant que d'ouvrir les portes du logis.

Quelqu'un raillera ſans doute de ce que j'entre dans ce détail; mais dès qu'il ſera convaincu d'un fait qui eſt conſtant, qui eſt, qu'une toile d'araignée qu'on aura negligé d'enlever du coin d'une chambre dans un temps de Peſte, peut l'y ramener

long-temps après qu'elle y aura ceſſé, par le moyen des atomes peſtilentiels qui s'y ſeront attachez, il ceſſera la raillerie, & ſe perſuadera qu'en fait de Peſte on ne peut negliger aucun des petits ſoins que je propoſe ſans s'expoſer au danger, & au repentir.

Il faut que les pauvres, comme les riches, ne ſortent de leur logis que quelque temps après le lever du Soleil, pour s'y retirer quelque temps avant qu'il ſe couche, & ſi on eſt obligé d'en ſortir plûtôt ou de s'y retirer plus tard, il faut avoir la précaution de n'en ſortir que la pipe à la bouche, ou du foin cordé à la main ſaupoudré de ſoulfre, & allumé par un bout, comme j'ay dit en parlant des Laboureurs & il faut faire la même choſe dès que le ſerain commence à tomber, auſſi bien que dans tous les momens du jour, lorſqu'il fait du broüillard, & ne rentrer chez ſoy qu'après être exactement parfumé de la maniére que j'ay dite en parlant des mêmes Laboureurs.

Si on fait ſortir quelque domeſtique pour quelque beſoin, il faut qu'il ſe parfume de même avant que de rentrer dans la maiſon, c'eſt-à-dire, à la porte de la ruë, & ſur tout, ſi c'eſt avant le lever ou après le coucher du ſoleil.

N'y a-t-il pas dans tout ce que je viens de dire un grand ſujet de frayeur & de conſolation en même-temps pour tout le monde ? un ſujet de frayeur, de ne pouvoir pas s'aſsûrer qu'en mettant un pied à terre „ [& ſur tout aux heures ſuſpectes que j'ay marquées,] on ne ſoûleve contre ſoy-même, par ce mouvement, le premier principe de ſa ruine, en faiſant élever en l'air, avec la pouſſiére qui eſt ſous ſes pieds, pluſieurs atomes peſtilentiels qui ſont confondus avec elle : & en même-temps un ſujet de conſolation, de ſçavoir qu'on peut ſe preſerver de cet ennemi également publie, & domeſtique, par le moyen de la fumée qui eſt capable de le détruire.

Ainſi, puiſque, quelle peine qu'il faille ſe donner pour tâcher de détruire ces atomes, pendant qu'ils ſont diſperſez en l'air, ou repoſer ſur quelque corps inanimé, il eſt beaucoup plus sûr, & plus aiſé d'en venir à bout, que dès qu'ils ſont dans le corps de l'homme, cet homme, quel qu'il ſoit „ Souverain ou ſujet, grand ou petit, riche ou pauvre, vieil ou jeune, ne doit rien épargner pour étoufer, pour ainſi dire, dans ſon berceau ce premier principe de ſa ruine, avant qu'il entre en ſon corps par la reſpiration, & qu'il s'y joigne à ces gref-

ſes dangereuſes qu'il ne manquera peut-être pas d'y rencontrer, & par l'union deſquelles il s'y formera cette ante funeſte, ou ce fatal corroſif qui ſera preſque infailliblement la cauſe de ſa perte.

Ne doit-on pas conclûre de tout ce que je viens de dire, & d'expliquer ſi clairement, qu'il eſt d'une neceſſité indiſpenſable dans un temps de Peſte, d'allumer indifferemment par tout, dans les villes, & dans les campagnes, dans les places publiques, & dans les maiſons particulieres, dans chaque chambre, & preſque à chaque pas, s'il ſe pouvoit, des feux, non pas flamboyans, mais fumans, afin de détruire, par le moyen de la fumée, les atomes mineraux, qui ſont le premier principe de la Peſte, & ſans leſquels il n'y en auroit jamais.

Et quand même on ne ſeroit pas auſſi heureux qu'Hypocrate & Aëron Agrigentin le furent, & qu'on ne feroit pas, comme eux, ceſſer entierement la Peſte par le moyen de la fumée, j'oſe du moins aſsûrer qu'elle ne feroit pas de ſi grands ravages, & qu'au lieu de mille perſonnes il n'y en auroit peut-être pas cent d'infectées, parce que la cauſe exterieure étant beaucoup diminuée, le nombre des malades ſeroit moindre à proportion, & des cent infectez

que je viens de ſuppoſer, il n'en mourroit que très peu, tant à cauſe des grands ſoins qu'on ne craindroit point de ſe rendre mutuellement en prenant les précautions que je viens de dire, que, parce qu'en faiſant bien fumer, ou ce qui eſt la même choſe, en parfumant continuellement la chambre des malades, on y detruiroit ce qui pourroit y reſter d'atomes cachez, & entrer avec l'air dans leur corps pour y récruter les premiers qui les auroient rendûs malades, & qui, ſe trouvans ſans aucun renfort, pourroient plus facilement être vaincus, & détruis tant par les eſprits du ſang que par ceux des remedes qu'on leur oppoſeroit.

L'odeur des fumiers faits avec les excremens des animaux, bien loin d'être auſſi dangereuſe qu'on le veut perſuader, me paroit au contraire d'une très-grande utilité, en temps de Peſte, par la grande quantité d'eſprits ſulfureux qui s'en élevent, & qui n'ont pas moins de vertu que ceux de la fumée.

Ainſi il me ſemble qu'il ſeroit à propos d'en faire des amas dans les ruës, dans les baſſecours, dans les jardins qui ſont joints aux maiſons, de les arroſer chaque jour avec quelque vin que ce fut, de les bien trepiguer afin qu'ils s'échauffaſſent mieux,

& ensuite de les remuer aux heures du jour que j'ay marquées être les plus suspectes, ou même un peu plûtôt afin de remplir l'air des esprits odorans qui en exhalent & de détruire par ce moyen les atomes pestilentiels qui tomberoient avec la rosée, & le serain.

Car il faudroit bien se garder de comparer ces fumiers avec le reste des ordures, & des immodices qui proviennent des balieures, & de differens rebuts qui ne sont propres qu'à servir de grenier aux atomes pestilentiels, & dont il faut prendre un grand soin de faire bruler ce qui s'y trouvera de combustible, & enterrer le reste; car soit que ces sortes d'ordures soyent dans le coin d'une ruë ou en un monceau hors de la ville, c'est-à-peu près la même chose, & il y a toûjours le même danger qu'il s'y fasse un magazin secret des atomes qu'on se propose de détruire.

Je n'hesiterois point dans le temps d'une Peste averée de conseiller, & d'ordonner, si j'en avois le pouvoir, qu'on se servît dans tout le païs menacé ou attaqué, mais principalement dans la campagne, du remede avec lequel j'ay dit plus haut qu'un Medecin Sarmate avoit fait cesser la Peste qui regnoit cruellement dans une ville de Turquie; on seroit trop heureux si on en

étoit quitte pour le desagrément que causeroit l'infection qui s'éleveroit des chiens tuez, exposez, & pourris dans les differens carrefours, & sur les avenuës d'une ville, je ne voudrois pas même qu'on s'en tinsse aux chiens, je conseillerois d'étendre le remede aux chats, aux vieux, & mauvais chevaux, & à toutes les bêtes inutiles, & qu'on passât à celles de service, si on avoit éprouvé dans un endroit que ce remede fût aussi bon qu'on le dit.

J'ay prouvé que ce remede agissoit tout comme la fumée, & comme l'odeur des fumiers, & la difference que j'y trouve, est que le remede est plus aisé à faire, & dure plus long temps, parce qu'il ne discontinuë point de s'exhaler jour & nuit quantité d'esprits volatils sulfureux pendant tout le temps que les chiens employent à se pourrir, sans qu'on ait la peine de fournir chaque jour de nouvelle matiére, comme l'on est obligé de faire à la fumée.

Les personnes delicates, & toutes celles à qui l'infection feroit quelque peine, pourroient se delivrer du desagrément qu'elle leur causeroit, en faisant brûler dans leurs maisons quelque parfum agreable, qui pourlors serviroit à deux usages ; ou bien en tenant au né quelques corps odoriferans qui les dédommagent par son odeur agrea-

ble de la mauvaiſe dont l'air ſeroit rempli.

D'ailleurs, quand même il n'y auroit pas ces remedes à l'infection, l'utilité publique doit l'emporter ſur le plaiſir, & la delicateſſe de quelques perſonnes. Il ne manquoit pas ſans doute de perſonnes delicates dans cette ville de Turquie où le Medecin Sarmate fit ceſſer la Peſte par ce remede, on ne laiſſa pas pour elles de s'en ſervir.

Ainſi, au lieu de tuer prématurément, & d'enterrer tous les chiens par précaution, comme l'on fait en pluſieurs endroits ſans reflexion, avant que la Peſte y ſoit, de peur, dit-on, que la ſemence de la Peſte ne ſe cache abondamment entre leurs poils, il vaut mieux les conſerver pour s'en ſervir dans la neceſſité à guerir le mal au moment qu'on le reconnoit, ou pour le prevenir s'il eſt aſſez près pour qu'on eût lieu de craindre que l'air n'eût déja fait quelques entrepos de ces atomes perilleux. Or les frontieres du païs, & la raiſon, pour laquelle on tuë, & on enterre ces pauvres animaux ſi à bonne heure, eſt trop legere, puiſque ce ne ſont pas là les ſeuls magazins où l'air peut faire ſes depôts.

Si quelqu'un deſapprouve les moyens que je propoſe pour préſerver un païs de la Peſte, pendant que ſa premiere cauſe eſt

encore en l'air qui la depose soir & matin sur la terre d'où le soleil l'éleve avec ses vapeurs, & ses exhalaisons pour l'y laisser retomber le soir suivant, qu'il condamne premierement le grand Hypocrate qui a reconnû, & prouvé le premier, l'utilité de la fumée pour l'opposer au progrez de la Peste qui commençoit en Grece, & qui faisoit déja de si grands ravages à Athenes, & qu'il blame ensuite tant de grands hommes qui l'ont suivi & imité.

L'on me dira sans doute qu'on a fait bruler quantité de parfums dans toutes les villes de Provence où la Peste a fait tant de ravages, sans qu'elle y soit cessée pour cela.

Je répondrai qu'on ne s'est pas avisé, du moins que j'aye appris, d'allumer tous les jours des feux fumans dans toutes les ruës, & dans une infinité d'endroits de ces villes là, comme firent faire Hypocrate, & Aëron à Athénes, & dans toutes les autres villes de la Gréce où regnoit la Peste, qu'on s'est contenté sans doute de faire bruler quelque parfum dans certaines maisons particulieres de temps en temps, & sans l'avoir fait tous les jours ni dans toutes les maisons, la plûpart des habitants n'ayant pas eû dequoy acheter ces parfums que l'on vante tant, & qui, à mon avis, ne sont

pas meilleurs ni plus estimez que la fumée simple, quelle qu'elle soit, pourveu qu'on s'en serve à propos, & je crois que tout cela ne suffit pas, parce que le parfum d'un jour peut bien détruire les atomes qui se trouvent déposez ce jour là dans les maisons, mais il ne fait rien à ceux qui sont dispersez dans tout l'air du païs, & qu'il y reversera le lendemain avec la rosée, le serain, & les autres exhalaisons dont il est chargé.

Ainsi puisque, suivant le rapport de Daubigné, on vid pendant dix-huit mois que dura la Peste, descendre soir & matin sur Bauvais, la nuée ronde dont j'ay parlé dans ma premiere Partie, n'y a-t-il pas lieu de conjecturer de là, que dès que la Peste est en quelqu'endroit, l'air en répand chaque jour les semences sur la terre, (quoyque d'une maniere moins sensible,) d'où il releve de même chaque jour par sa chaleur toutes celles qui se trouvent placées sur des corps qui sont exposez à ses rayons; ce qui continuë d'arriver ainsi successivement, jusqu'à ce que tous les atomes qui doivent produire la Peste soyent détruits, ou en l'air pendant qu'ils y sont dispersez, ou sur quelque corps terrestre, pendant qu'ils y réposent, ou dans les corps des hommes dès qu'ils y sont entrez, soit

que leur destruction previenne en ces derniers de leur défaite ou de leur victoire.

Tellement que pour les détruire pendant qu'ils sont en l'air, il faut les combattre tous les jours par le moyen de la fumée, & sur tout avant le lever & le coucher du Soleil, aux heures que la rosée & le serain ont accoûtumé de tomber : il faut les combattre par tout, c'est-à-dire dans les villes & à la campagne, dans les ruës & dans les maisons, & enfin dans tous les endroits où l'air se communique, & il ne faut pas discontinuer de le faire, jusqu'à ce qu'on soit assuré que la Peste a cessé, ou par la destruction de ces semences, ou par le transport que quelque coup de vent en aura fait en quelqu'autre lieu, ou enfin par quelques entrepos secrets que l'air en aura faits sur quelques corps écartez, qui faute de mouvement, & pour n'être exposez ny aux rayons du Soleil, ny à l'agitation des vents, les garderont très long-tems cachez & jusqu'à ce que quelque mouvement imprevû leur fasse prendre l'essor, se remêler en l'air & renouveller la Peste.

Il y a bien d'apparence que si le feu que fit mettre Hypocrate aux forêts qui étoient entre l'Ethyopie & la Gréce, pour défaire en chemin les semences de la Peste que les vents portoient journellement de

celle là en celle-cy, auſſi bien que ceux qu'il fit allumer à Athénes & dans toutes les autres Villes infectées une autre fois de la Peſte, pour y détruire ſes ſemences qui y étoient déja répanduës & diſperſées; il y a bien d'apparence, dis-je, que ſi ces feux n'avoient duré qu'un jour, le premier n'ayant défait que celles qui ſeroient arrivées ce jour là, n'auroit pû faire ceſſer la Peſte qui y auroit été cauſée le lendemain par les ſemences nouvelles, qui auroient été apportées ce même jour; & que les ſeconds qu'on allumât dans les villes, n'ayant de même détruit que celles de ces ſemences, que l'air y avoit déja verſées & répanduës juſqu'à ce jour là, n'y auroient pas détruit celles qu'il y auroit reverſées le lendemain; mais comme il eſt évident qu'un feu allumé à des forêts ne les conſume pas dans un ſeul jour, & qu'il y dure très-long tems auſſi bien que la fumée qui s'en éleve, & qui ſubſiſte encore long-tems après que la flamme eſt éteinte, il y a beaucoup de lieu, ce me ſemble, de conjecturer que ce grand Homme & Aëron en ordonnant qu'on allumât, pour faire ceſſer un autre Peſte des feux avec des bois aromatiques à Athénes & dans les autres villes infectées, ordonnérent en même tems qu'on les y entretiendroit juſqu'à ce

que la Peſte eut ceſſé, & c'eſt ce qui me paroît qu'on devroit imiter dans tous les lieux où elle regne, & ce qu'on ne fait pas.

Il eſt cependant aiſé à concevoir que ſi l'exhalaiſon, qui a produit en premier lieu la Peſte, a par exemple, laiſſé échapper mille atomes mineraux, ou ce qui eſt la même choſe, mille ſemences de Peſte, ou bien que l'air agité par quelque vent en ait apporté la même quantité dans le lieu où eſt la Peſte, & qu'il s'y en détruiſe le premier jour cent, tant par le moyen de la fumée, pendant qu'ils voltigent en l'air, ou par le moyen du vinaigre dans lequel on trempe les corps inanimez & ſolides ſur leſquels il y en peut avoir d'attachez, que dans les corps des hommes où ils ſont également détruits, ſoit qu'ils leur cauſent la mort, ſoit qu'ils y ſoient vaincus & défaits dans tous ceux qui en gueriſſent, ou par les eſprits abondans du ſang, ou par ceux des remedes convenables qu'on employe pour leur gueriſon: S'ils s'y en détruit cent autres le lendemain de la même maniere, & les autres huit jours ſuivans autant chaque jour; il eſt, dis-je, aiſé à concevoir que la Peſte n'y peut durer que dix jours, au bout deſquels il faut neceſſairement qu'elle finiſſe

d'elle même, parce que toutes les semences sont détruites, ou en l'air ou sur des corps inanimez, ou dans le corps humain.

Que si mal-heureusement au contraire l'on ne prend aucun soin de détruire ces mille semences qui sont répanduës en ce lieu, pendant qu'elles y sont disperſées en l'air, ou attachées sur des corps inanimez, & qu'on leur laisse le tems & la liberté d'entrer toutes dans les corps des hommes avec l'air qu'ils respirent, & qui en étant chargé ne peut du moins que de les y porter avec lui, la Peste durera plus ou moins selon la differente quantité de gens dans lesquels ces semences trouveront moyen de s'insinuer plûtôt ou plus tard en plus grande ou en moindre quantité.

Ainsi plus de fumée on excitera, plus de gens s'y employeront, en plus d'endroits on le fera, & plus on détruira de ces funestes semences en l'air, & plûtôt la Peste cessera. Que cette même personne après avoir blâmé le grand Hypocrate, & tous ceux qui l'ont imité, censurent le Medecin Sarmate qui a reconnu & éprouvé l'utilité de l'infection qui provient des chiens tuez, exposez & pourris pour faire cesser la Peste qui regnoit dans une ville de Turquie.

Et qu'il ne s'emprenne à moi que de la

maniere dont j'ay expliqué que ces deux vapeurs differentes avoient produit & pouvoient encore, à mon avis, produire le même effet aujourd'hui : Et de ce que j'y ay ajoûté la vapeur qui s'éleve des fumiers qui ſont faits avec les excremens des animaux, à cauſe de la grande analogie qui m'a parû être entre elle & les deux autres.

Et comme il feroit ſans doute ſcrupule de condamner, ſans de fortes raiſons, l'opinion de tant de grands hommes, dont la même n'eſt qu'une ſuite, je le prieray de vouloir bien m'apprendre celles qui l'y auront engagé, afin que je m'y rende, ſi elles ſont meilleures que les miennes, & que j'exhorte tout le monde à les embraſſer.

Tous ceux qui demandent avec tant d'empreſſement des preſervatifs contre la Peſte, comprendront aiſément par tout ce que je viens de dire, qu'y ayant deux cauſes qui concourent à la produire, l'une externe & l'autre interne, on ne ſçauroit s'en preſerver ſûrement ſans combattre l'une & l'autre.

Mais il me ſemble que c'eſt aſſez avoir fait la guerre à la premiére, qui n'eſt autre que ces atomes mineraux diſperſez en l'air ou depoſez ſur la terre, finiſſons la pour la recommencer avec eux dans le

corps

corps de l'homme dès qu'ils y ſont entrez, & pour en commencer une nouvelle avec la ſeconde de ces cauſes, qui n'eſt autre choſe que les ſels prédominans du temperament qui s'y trouvent éxaltez, & ſans l'union deſquels ces atomes reſteroient éternellement de ſimples atomes mineraux ſans devenir jamais venimeux & peſtilentiels.

S'il étoit auſſi aiſé de les détruire dès qu'ils ſe ſont emparez du corps humain, que pendant qu'ils l'aſſiegent, nous ne ſerions pas ſi embarraſſez à trouver des remedes pour les combattre ; cependant quelle difficulté qu'il y ait euë de tout tems à en trouver d'efficaces, il ne nous faut pas perdre courage, & du moins il faut examiner ceux qui ont été le plus eſtimez par tout ce qu'il y a eu de Medecins les plus experimentez & les plus heureux dans la cure de la Peſte, quand ce ne ſeroit que pour voir s'ils pourront convenir avec mon ſyſtême, & remplir par là la promeſſe que j'ai faite dans le Titre de ce petit Ouvrage.

J'ay déja expliqué dans ma premiere Partie ce qui ſe paſſe dans un ſujet dès qu'il y eſt entré quelqu'un de ces funeſtes atomes.

J'ay dit que, s'il s'y trouve ſuffiſamment

d'eſprits, ils les attaquent inceſſamment & ne manquent jamais de les vaincre & de les détruire, ou en s'inſinuans dans leur pores dont ils écartent les côtez avec violence, (ce qui les briſe & les détruit,) ou en enduiſans leur ſurfaces par leur parties ſulfureuſes, (ce qui bouche leur pores & change leur nature qui conſiſte à en avoir quantité.) Mais, helas, que ſi par mal-heur, (& c'eſt ce qui arrive le plus ſouvent,) le ſang de ce ſujet ſe trouve groſſier, aqueux, viſqueux & dépourvû d'eſprits, par quelle cauſe que ce ſoit, le ſel de l'eſpece predominante dans ſon temperament y étant exalté, faute d'eſprits qui le repriment & l'adouciſſent, il ne manque pas de s'aſſocier avec ces atomes étrangers de l'une des deux manieres que j'ay dites, & de former, par leur union, cette ante fatale, ou ce terrible corroſif ou acre ou acide-ſaliniforme, qui devient preſque toûjours un parricide, en faiſant mourir le ſujet qui lui a donné l'être.

Or il me ſemble qu'après avoir pris toutes les précautions que j'ay dites pour détruire en raſe campagne ces atomes & pour nous preſerver d'en laiſſer entrer dans nos corps, il faut preſentement apporter toute nôtre attention à détruire, ou empêcher

l'exaltation des sels predominans que nous y portons, afin que quand même nous ne serions pas assez heureux pour en defendre l'entrée à quelques-uns de ces sauvageons, (ce qui est presque impossible à cause que nous ne sçaurions nous passer de la cause commune qui les porte avec elle,) ils n'y puissent produire aucun mauvais effet, faute d'y trouver des greffes avec qui s'unir, pour former ensemble cette ante pernicieuse qui coûte presque toûjours la vie à son maître.

Pour y réüssir & empêcher en nous la production ou l'exaltation de ces sels surabondans, Hypocrate nous a appris tout ce que nous avons à faire, lorsqu'après avoir supposé nôtre ame dans une assiette contente, tranquille, & exempte de passions, il nous dit:

Labor, cibus, potus, Venus, omnia sint mediocriter.

Or ce conseil convient parfaitement bien avec mon système, car pour l'expliquer en François, afin que tout le monde l'entende, puisqu'il nous conseille de travailler, de manger, de boire, & d'user des plaisirs de Venus avec moderation: il n'est personne qui ne comprenne très-aisément qu'un travail immoderé, procurant un épuisement d'esprits, laisse prendre le

dessus à l'espece de sel qui predomine dans le sang, lequel devient par là très-propre à presenter aux atomes mineraux quantité des sels vicieux, dont j'ai déja tant parlé.

Au lieu qu'un travail moderé, tel que le conseille ce grand Homme, (bien loin de causer une grande dissipation d'esprits, comme fait le travail excessif,) est au contraire la cause qu'il s'en produit une plus grande quantité, en faisant circuler le sang avec plus de viteſſe, & repasser par consequent plus souvent par le cœur & par les altêres, où ces esprits se forment, & demeurent, jusqu'à ce qu'ils se filtrent dans les glandes qui sont destinées à leur servir de couloirs: & par ce moyen le sang se trouvant muni de quantité d'esprits, ceux-cy entretiennent dans toute sa masse un ordre qui empêche qu'aucun sel ne s'y exalte, & ne s'unisse avec les atomes mineraux qui pourroient y entrer.

Il en faut penser de même du boire & du manger, dès que l'un & l'autre sont moderez, les ferments destinez à en faire la coction s'en acquitent parfaitement bien, & il ne reste rien à digerer, d'un répas à l'autre, qui peut en se corrompant, procurer aucune des deux cruditez que j'ay distinguées plus haut, & fournir par là, aux atomes des sels acides ou acres exaltez

avec qui ils puſſent s'unir & former ce corroſif formidable que nous devons éviter avec tant de ſoins.

C'eſt là la raiſon pour laquelle tous les Medecins les plus experimentez ont de tout tems propoſé la temperance, comme un des plus aſſurez preſervatifs de la Peſte.

Ce fut par ſon moyen que Socrate crût de s'être preſervé de celle qui cauſa de ſi grands ravages à Athénes auſſi bien que dans tout le Penoponeſe, c'eſt auſſi par là que l'illuſtre Mr Chicoyneau prétend, comme je l'ay déja dit, s'être preſervé de celle de Marſeille parmi ce grand nombre de malades qu'il a traitez.

Ce n'eſt pas que je vüeille dire que tout le monde doive ſuivre ſon exemple au pied de la lettre, en ne faiſant, comme lui, qu'un ſeul repas par jour; car pluſieurs perſonnes ne ſçauroient ſoûtenir ce regime ſans s'en trouver incommodées, & peut-être plus diſpoſées à prendre la Peſte, à cauſe du defaut d'eſprits qu'une ſi longue diéte procureroit dans leur ſang, qui demande d'être rafraichi, recruté d'eſprits un peu plus ſouvent, par le moyen d'une nourriture réiterée.

Mais j'entends ſeulement avec Hypocrate, que perſonne ne doit contenter entiérement ſon appetit, & ſur tout au ſoupé

qui doit être fort leger & pris à bonne heure, afin que la digestion en soit faite avant qu'on se couche ; en un mot je veux dire, qu'il ne faut pas imiter bien de gens qui renonceroient à la vie, si les plaisirs de la table en étoient bannis, & si on pouvoit vivre sans manger ; mais qu'il faut faire tout le contraire de ce qu'ils font, & ne manger simplement que pour vivre, au lieu qu'ils ne vivent uniquement que pour manger.

La moderation dans les plaisirs de Venus, ne convient pas moins avec mon système. J'ai fait voir dans mon Traité des Fiévres, que la debilité qui survient ordinairement à ceux qui s'addonnent immoderément aux femmes, ne dépend pas de la grande quantité de semences qu'ils perdent, mais qu'elle doit être attribuée à la grande quantité d'esprits qui se filtrent & sortent avec elle, aussi bien qu'à la grande dissipation qui s'en fait dans les differens mouvemens qui accompagnent ces exercices.

Cela étant ainsi, qui ne voit clairement que le sang ayant perdu tant d'esprits, dont ces plaisirs pris avec excez, causent la dissipation, les sels de l'espece predominante dans le temperament s'y exaltent & s'unissent d'abord aux premiers atomes mine-

faux qui s'y presentent, avec lesquels ils produisent le corrosif, qui devient l'auteur de la Peste.

Ainsi il me semble que le sçavant Cornare a eû tort de prétendre que la trop grande abstinence de ces plaisirs étoit dangereuse en tems de Peste, & de dire pour le prouver, que dans un grand nombre de maisons d'une ville infectée de cette maladie, les femmes mariées, les veuves & les jeunes filles en furent toutes sans exception saisies & empestées, parce que la plus grande partie des hommes avoient pris la fuite & les avoient abandonnées, sans qu'il peut, dit-il, attribuer leur mort à aucune autre cause qu'à une abstinence forcée de ces plaisirs.

Car si c'en avoit été là la veritable raison, pourquoi la même chose ne seroit-elle pas arrivée à toutes les femmes mariées, les veuves & les jeunes filles du reste de la ville; d'où leur seroit venu le privilege de n'être pas infectées & mortes comme celles de ce grand nombre de maisons dont il parle? puis qu'elles furent également, les unes comme les autres, obligées à cette abstinence forcée. Il me paroît donc plus naturel de penser, que si la chose est arrivée precisément, comme cet Auteur la raconte, la semence de la Peste, [ou ce qui est la

même choſe, les atomes mineraux & peſtilentiels étoient tombez en abondance ſur ce grand nombre de maiſons, ſans qu'il en fut tombé ſur celles du reſte de la ville, par la même raiſon par laquelle j'ay dit plus haut que la grêle tombe abondamment ſur une piece de vigne qui eſt au milieu d'un vignoble, ſans preſque toucher à celles qui l'environnent.

Ainſi ce ne fut pas l'abſtinence forcée de ces plaiſirs, comme le dit Cornare, pour prouver ſa penſée, qui fut la cauſe de tant de morts dans le quartier de cette ville qui fut infecté; mais la grêle, pour ainſi dire, d'atomes peſtilentiels qui y tomba, jointe au chagrin qu'eurent les femmes mariées de ſe voir abandonnées de leurs époux dans une ſi triſte conjoncture, & les veuves & les jeunes filles de ſe voir privées par l'éloignement de leurs amans, (car il faut croire que chacune avoit le ſien,) de l'agreable eſperance dont elles s'étoient flattées de ſe marier avec eux, lequel chagrin ayant concentré les eſprits, qui étoient dans leur ſang, fut cauſe que les ſels de l'eſpece predominante de leurs temperamens s'y exalterent & produiſirent bien-tôt, par leur union avec ces atomes pernicieux, qui étoient entrez dans leur maiſons & de là dans leurs corps en

ſi

si grande abondance, le corrosif qui les fit mourir.

Après avoir pris ces précautions generales qui conviennent à toute sorte de personnes & de temperamens, & toûjours accompagnées, suivant le conseil de ce grand Homme, d'une grande tranquillité d'esprits, & d'autant d'assurance & de joye qu'il est possible, il en reste certaines à prendre qui regardent chaque temperament en particulier.

S'il y a quelques preservatifs de la Peste, ce doit être vraisemblablement ceux dont se sont servis pour s'en garentir, les Medecins qui ont été les plus employez à servir des Pestiferez, & par consequent les plus exposez à être infectez, non pas par contagion, comme on l'a pensé jusqu'icy, & comme presque tout le monde le pense encore, ny par aucun danger qu'il y eût que les malades leur communicassent leur maladie par aucun miasme venimeux qui eut pû sortir de leur corps, & entrer dans le leur, mais seulement par le risque qu'ils ont courû d'introduire en eux avec l'air de la respiration quelqu'un de ces atomes, dont il étoit à presumer que les maisons, les chambres, les linges, les vêtemens & les couvertures de tant de malades qu'ils servoient, étoient garnis.

Or parmi ceux là j'en trouve trois des plus fameux, des plus experimentez & des plus heureux à traiter cette maladie.

Le premier eſt l'illuſtre Sylvius Deleboé, qui dit avoir ſervi un très grand nombre de Peſtiferez pendant huit mois, ſans avoir uſé d'aucun autre preſervatif pour s'en garantir que d'une mie de pain trempée dans une cueillerée de vinaigre fait avec le vin, qu'il prenoit le matin à jeun, avant que de ſortir pour aller voir ſes malades.

Le ſecond eſt le celebre Diemerbrock, qui dans la deſcription qu'il nous a laiſſée de la maniere dont il vivoit chaque jour pendant la Peſte de Nimegue, attribuë principalement au vin d'abſinte & à la fumée du tabac, le bon-heur qu'il eut de s'en preſerver parmi cette grande quantité de Peſtiferez qu'il eût à ſervir.

Le troiſiéme eſt Henry Sayer Medecin Anglois très-ſçavant, très-hardy, & très-heureux à ſervir les Peſtiferez, lequel, au rapport de Vuillis, ſervoit également les pauvres, & les riches, leur donnoit chaque jour des remedes aux uns, & aux autres, panſoit de ſes propres mains leurs bubons, & les ulceres virulents de ceux qui en avoient, & qui par ſes ſoins également charitables, & perilleux, en ſauva un très-grand nombre dans la ville de Londres,

sans s'être servy d'autre preservatif que d'un grand verre de bon vin avant que de commencer ses visites, & d'un second dès qu'elles étoient finies.

Il nous faut examiner comment ces trois choses differentes peuvent avoir preservé ces trois grands Hommes du même mal, afin que chaque particulier puisse discerner, pour peu qu'il se connoisse, lequel des trois luy conviendroit le mieux.

Sylvius étoit un bilieux, dont le sang abondoit en sels acres, qui ayant sagement prevû que leur quantité pourroit luy devenir funeste, prit soin de la contre-balancer par les acides du vinaigre qu'il prit chaque matin pour deux raisons.

Premiérement, parce que sçachant qu'on ne peut pas mêler des acides avec des acres sans qu'il s'excite entre eux un combat dans lequel ils se détruisent l'un & l'autre, & forment par leur destruction une troisiéme espece de sel, [que les Chymistes appellent neutre,] qui est insipide, & qui ne retient la nature ny de l'un ny de l'autre des deux dont il est formé, supposé qu'ils ayent été mêlez en égale quantité; il se persuade que du mêlange des acides du vinaigre, qu'il prenoit, avec les sels acres predominants de son temperament, au cas qu'il y en eût quelqu'un d'exalté, &

de debandé de la masse, il resulteroit un sel neutre bien plus propre à luy servir qu'à lui nuire.

Et en second lieu, parce qu'en ne prenant comme il faisoit, qu'une cueillerée de vinaigre, cette petite quantité de pointes acides [au cas qu'elle ne trouvât chez luy aucun sel acre debandé avec qui fermenter, & se détruire mutuellement] n'étant pas suffisante pour pouvoir coaguler la masse de son sang, elle ne faisoit simplement qu'en resserrer un peu les fibres, que les sels acres de son temperament tenoient trop lâches, lesquelles, en se resserrant, renfermoient dans leur entre-deux ces sels predominants ; tellement que [quand même ce Medecin auroit humé quelques atomes pestilentiels avec l'air de la respiration, ce qui ne pouvoit se faire autrement parmi un si grand nombre de Pestiferez qu'il servoit, & dans les maisons de qui il est à presumer que l'air en avoit charrié, & deposé une bien plus grande quantité, que celle qui étoit entrée dans leur corps) ces atomes ne trouvant aucun de ces sels debandez, & écartez, & ne trouvant au contraire qu'un corps uni, & serré, ils ne pouvoient s'y faire jour, ce qui donnoit lieu aux esprits qui s'y trouvoient (& qui de leur nature ne font que se promener, aller, & venir.

entrer, & sortir) de les fermenter, & de les détruire des deux maniéres que j'ay expliquées.

Diemerbrock au contraire étoit un melancolique, qui se défiant des acides predominans de son temperament, se servoit du vin d'absinte, & de la fumée du tabac à deux usages.

Premiérement, pour détruire par le moyen du sel acre, qui est abondant dans ces deux plantes les acides qui predominoient chez luy; & en second lieu, pour combattre, & détruire les atomes pestilentiels, qu'il pouvoit humer avec l'air de la respiration auprès de tant de malades, par le moyen des esprits volatils, moileux qui étoient très-degagez dans la fumée qu'il attiroit avec l'air dans ses poûmons, d'où ils passoient dans son sang.

Quand le Prophéte Royal ne nous auroit pas appris que le vin réjoüit le cœur de l'homme, en nous disant en termes exprez dans son Spalme soixante-sixiéme, *Vinum lætificat cor hominis*, l'experience nous le feroit connoître.

On n'en sçauroit donner une cueillerée à un agonisant, qu'il ne donne bien-tôt quelque legere marque du bon effet, quoyqu'inutile, qu'il y produit, celuy qu'on donne à propos à un malade qui en deman-

de avec empreſſement, & ſur tout dans les fiévres venimeuſes, malignes, & même dans les peſtilentielles, ne nous permet pas de douter de ſa grande utilité, qui ne dépend dans les uns, & dans les autres que des eſprits abondans qu'il fournit dès ſon entrée à la maſſe du ſang.

On ne trouvera peut-être pas mauvais que je rapporte icy un fait de pratique qui m'eſt arrivé, & qui fait très bien à mon ſujet.

Il y a environ vingt-ſept ans qu'un bourgeois de cette ville ayant joüé avec quelques Officiers des troupes qui y étoient en quartier d'hyver, & ayant perdu au jeu, non-ſeulemẽt tout l'argent comptant qu'il avoit, mais encore une ſomme aſſez conſiderable ſur ſa parole, tomba du chagrin qu'il eût de ſa perte, dans une fiévre maligne : comme c'étoit un chef d'une famille nombreuſe, & que les ſimptomes, dont ſa maladie fût d'abord accompagnée, m'en firent prevoir le danger, je priay ſa femme de faire venir quelqu'autre Medecin avec qui je puiſſe concerter les moyens de luy conſerver ſon époux, de peur qu'elle ne fût blâmée, en cas de mal-heur, de s'être confiée à un jeune Medecin, tel que je j'étois pourlors. Après bien de compliments qu'elle me fit ſur la parfaite confiance

qu'elle avoit en moy, elle acquiesça enfin à ma priere, & envoya prendre un vieil Medecin très-sçavant, & tres-experimenté, avec lequel je pris toutes les mesures possibles pour guerir le malade, lequel malgré tous nos soins empirant chaque jour, nous demandoit à tout moment avec instance un verre de vin. J'eus beau representer à mon Doyen (dès qu'il eût convenû avec moy que le malade étoit desesperé) que la maladie n'ayant été causée que par un chagrin, qui avoit non seulement concentré les esprits du sang, mais qui avoit encore empêché qu'il ne s'y en fût produit de nouveaux, nous ne risquions rien de mauvais en luy donnant le verre de vin qu'il demandoit si instamment; il me répondit, que nous ne ferions par là qu'avancer sa mort; comme je le trouvay d'une fermeté à n'en rien démordre, & que la cause de cette maladie me donnoit un fort pressentiment qu'un verre de vin pourroit sauver le malade, je pris, sur moy seul, tout ce qui en pourroit arriver, & je luy donnay un verre d'excellent vin en presence de mon ancien, qui après s'être lavé les mains devant tous les assistans, de la mort que j'avançois au malade, sortit de la maison & se retira chez le Curé du lieu, en attendant que le malade eût expiré,) parce qu'il

étoit agonisant dans le temps que je luy donnay le vin,) pour avoir lieu de me bien blâmer de ma temerité, dès que son prognostic auroit été verifié; mais le Ciel en ordonna autrement; car le malade, après un delire qui luy survint, & que j'arrêtay par le moyen d'un grain de laudanum, que je luy fis prendre avec un peu de confection de hyacinte, tomba en dormant, dans une sueur qui dura vingt-quatre heures, aussi bien que son sommeil, à la fin duquel il se trouva sans fiévre, & mon Doyen si confus qu'il se retira chez luy sans prendre congé.

Les esprits que fournissoit à Sayer le premier verre de vin qu'il beuvoit, avant que de commencer ses visites, faisoient dans son sang comme une espéce d'avant-garde, & ceux que fournissoit le second qu'il prenoit, en se retirant, comme une arriere-garde, qui mettant, pour ainsi dire, entre deux feux les atomes pestilentiels qu'il pouvoit humer dans ses visites avec l'air de la respiration, n'en manquoient pas un, & les detruisoient tous.

Mais il faut convenir qu'outre ces préservatifs particuliers, specifiques, & propres au temperament de chacun de ces trois Medecins, tous les trois en avoient encore un qui leur étoit commun, sçavoir l'assû-

rance, qui produisant dans leur sang, & faisant couler, dans toutes leurs parties solides, une abondance reglée, & suffisante d'esprits, empêchoit en celuy-là l'exaltation du sel prédominant de leurs temperamens, & maintenoit dans celles-cy le ressort, & la tension qui sont si necessaires pour entretenir dans leur justesse les mouvemens de toutes les liqueurs qui circulent dans le corps humain.

Chacun en temps de Peste pourra se servir de tout ce que je viens de dire, pour apprendre à distinguer lequel de ces trois preservatifs, ou de quantité d'autres que plusieurs Medecins ont proposez, sans s'en être servis pour eux-mêmes, sera le plus convenable à son temperament; ce qui est d'autant plus important à étudier, que Sylvius qui asûre de ne s'être servy d'aucun autre preservatif que du vinaigre, comme conforme à son temperament, déclare que tous les melancoliques qui ont voulu suivre son exemple, n'ont pû le supporter.

Mais, duquel qu'il juge à propos de se servir, après avoir bien consulté son temperament, & un Medecin éclairé à qui il aura fait un rapport éxact de toutes les circonstances qui peuvent luy en donner la connoissance la plus vraisemblable.

Qu'il fasse tous ses efforts pour accom-

pagner celuy qu'il choisira, du preservatif commun de ces trois fameux Medecins que j'ay citez, qui est l'asseurance, sans quoy, quel convenable que soit à son temperament celuy qu'il aura choisi, il deviendra fort suspect, & très-incertain, parce que la crainte détruira tout le bien qu'il luy pourroit faire, qu'il y joigne encore autant de joye qu'il pourra; & comme ces deux passions ne dépendent pas entierement de nôtre volonté, qu'il se serve du moins de la sobrieté dont chacun peut être le maître, & avec l'aide de laquelle ou seule, ou soutenuë par le moindre preservatif convenable au temperament, tout le monde peut s'asseurer de se garentir de la Peste, en observant cependant un regime de vie qui soit de même conforme au temperament; car si quelqu'un s'imaginoit qu'en ne prenant que des alimens propres à augmenter le sel predominant dans son sang plûtôt qu'à le combattre, il puisse en vivant sobrement, & en usant de quelque preservatif convenable, se preserver de la Peste, il se tromperoit fort; il faut la combattre en toute maniere, & par toute sa conduite.

Cet article ne regarde que les riches, & les grands Seigneurs, qui ont tout à souhait; car helas pour les pauvres païsans,

artisans, & manœuvres, dont la plûpart s'estiment heureux lorsqu'ils ont un œuf, ou un morceau de beurre ou de fromage, ou un crépe de farine, ou quelques fruits pour accompagner un morceau de gros pain, & qui pour toute boisson n'ont que de l'eau, & qui même est quelquefois fort mauvaise, cet avis leur est fort inutile; & la sobrieté, [qui consiste chez eux à ne jamais se rassasier entierement, de laquelle de ces especes d'alimens qu'ils ayent à leur disposition,] jointe à une tranquillité d'esprit qui ne peut dépendre que d'une parfaite, & respectueuse resignation aux ordres du Seigneur, qui ne les veut pas plus riches, peut être les seuls preservatifs qu'ils ayent contre la Peste, en évitant de tout leur pouvoir la tristesse, & la crainte.

Après avoir ainsi montré que les preservatifs, dont trois des plus experimentez, & des plus heureux Medecins dans la cure de la Peste, se sont servis pour s'en garantir, conviennent parfaitement avec mon systême, s'il m'est permis d'étendre un peu plus loin mes conjectures, après les avoir soûmises au jugement des Sçavans que je prie de vouloir bien les examiner.

Je diray que lorsque Diemerbrock a asseûré qu'il ne connoissoit point de meilleur preservatif de la Peste que la fumée du

tabac, il a sans doute voulu parler pour luy, & pour tous ceux de son même temperament, dont le sang abondoit en acides, chez qui cette fumée l'est à deux usages, comme je l'ay expliqué.

J'ajoûteray que je suis persuadé qu'elle ne luy a pas seulement servy comme fumée des feüilles d'une plante qu'on appelle nicotiane ou tabac, mais encore comme une simple vapeur composée des plus fines, & des plus subtiles particules d'un mixte, lesquelles ont détruit les atomes mineraux, à mesure qu'ils entroient chez luy ou dans le moment qu'ils ne faisoient que d'y entrer, & avant qu'ils eussent eû le temps d'y devenir venimeux, & corrosifs par leur union avec les sels exaltez de l'espece prédominante de son temperament, tout comme j'ay fait voir, qu'elles les détruisent en l'air pendant qu'ils y sont encore dispersez.

Cette pensée me porte à croire que la fumée de quelque corps que ce soit, pourveu qu'elle soit convenable au temperament de la personne qui fume, est un aussi bon preservatif de la Peste que la fumée du tabac l'a été pour Diemerbrock, & qu'elle l'est encore pour toutes les personnes de son temperament : & qu'ainsi la fumée des feüilles de nicotiane étant notoirement contraint aux bilieux, & à tous ceux qui

abondent en ſels acres,& qui ne ſçauroient en uſer ſans en reſſentir leur poitrine très-incommodée ; la fumée de quelque plante pectorale [telle que ſont le tuſſilage , la ſcabieuſe , la pulmonaire , les capillaires , la bourrache , les feüilles , & la fleur de nenuphar, la manne, & la guimaune] ſera pour eux un preſervatif auſſi utile , & auſſi efficace , que l'eſt la fumée du tabac pour tous ceux qui abondent en acides.

Et comme parmi ceux-cy il s'en rencontre encore un grand nombre qui n'en peuvent ſupporter l'odeur , [& entre autres la plûpart des femmes,] il me ſemble qu'il ſeroit bon que toutes ces perſonnes , auſſi bien que ceux d'entre les jeunes gens à qui le tabac ne convient pas , fumaſſent des feüilles d'angelique,d'imperatoire, d'ulmaria , de veronique, du ſcordium , & autres alexipharmaques qui leur ſerviront à deux uſages, tout comme les feüilles du tabac font à ceux à qui elles conviennent.

Bien que je n'aye attribué que deux uſages à la fumée du tabac, ou de quelle plante convenable que l'on fume , il me ſemble qu'elle en peut avoir un troiſiéme, qui eſt de détruire de la maniere que j'ay expliquée , les atomes mineraux qui ſont dans l'air qui environnent la perſonne qui fume, outre pluſieurs autres encore de ceux qui

ſont diſperſez dans la chambre où elle fume, tellement que ſuppoſé que cette perſonne en attire quelques-uns avec l'air qu'elle reſpire, ce ne peut être qu'une très-petite quantité que les eſprits de la fumée qui ſe mêlent parmi eux, ne manquent point de combattre, & de détruire en chemin tout le long de la trachée-artere, & des poûmons, avant qu'ils ſe jettent dans le ſang.

Si quelque critique vouloit railler de ce que j'ay dit ſur l'importance du choix qu'il me ſemble qu'on doit faire des feüilles que chaque perſonne doit fumer, à cauſe ou de la grande utilité qu'elle retire de la fumée de celles qui conviennent à ſon temperament, ou du grand dommage que luy peut cauſer celle des feüilles qui luy ſont contraires, je ferois ſoûlever contre luy les bilieux, & les ptyſiques, qui ont voulu quelquefois eſſayer de fumer du tabac, & qui ont appris à leur dépend combien la fumée de cette plante leur a été nuiſible.

Il n'y a preſque point d'Auteur, tant parmi les anciens que parmi les modernes, qui n'ait recommandé la fumée des parfums en temps de Peſte, tant dans les maiſons qui en étoient déja infectées, que dans celles qui ne l'étoient pas encore; mais il n'en eſt

point, [du moins que je ſçache,] qui ait encore expliqué phyſiquement la maniere dont elle agit pour être ſi utile, & ſi recommandable dans les unes, & dans les autres.

Le fameux Diemerbrock, ſi loüé par tant de Medecins, & ſi digne de l'être par tous ceux des ſiécles à venir, nous apprend l'importance de cet admirable antidote, dont il a reconnu la vertu par ſa propre experience, lorſqu'il rapporte que dès qu'il ſe ſentoit tant ſoit peu incommodé de la puanteur des malades ou des maiſons infectées, il quittoit toutes ſes affaires, de quelle importance qu'elles fuſſent, pour fumer deux ou trois pipes de tabac; & entre autres qu'ayant reconnu une fois par des vertiges, des nauſées, & un ſerrement de cœur, dont il fut attaqué chez un Notaire atteint de Peſte, qu'il l'étoit auſſi luy-même, il fuma cinq à ſix pipes d'excellent tabac dont il fut guery, & lequel il avoüe luy avoir été d'un très grand ſecours toutes les fois qu'il s'eſt trouvé dans quelque entrée d'atteinte de venin peſtilentiel; ce qui veut dire, ſuivant mon ſyſtême, toutes les fois qu'il étoit entré chez luy avec l'air de la reſpiration quelques atomes mineraux qui n'avoient pas encore eû le temps ou d'être vaincus par les eſprits de ſon ſang ou

de s'unir avec les ſels exaltez de l'eſpece predominante de ſon temperament, pour former avec eux le corrotif auteur de la Peſte.

Tellement qu'il me ſemble qu'il faut conclurre que la fumée n'eſt pas un preſervatif de la Peſte par aucune vertu qu'elle ait de combattre, & de détruire les atomes mineraux, dès qu'ils ſont devenus venimeux, corroſifs, & veritablement peſtilentiels; mais ſeulement par la proprieté ſpecifique qu'elle a de les combattre & détruire, pendant qu'ils ne ſont ſimplement qu'atomes mineraux ſans venin, ou diſperſez en l'air, ou depoſez ſur quelque corps, ou tout nouvellement entrez dans le corps d'une perſonne, ainſi qu'il arriva en Diemerbrock.

Peut-être qu'on ne fera pas plus de cas de la fumée, après tout ce que je viens d'en dire, qu'auparavant, dans la penſée qu'une choſe ſi ſimple & ſi commune ne ſçauroit être un preſervatif d'un mal auſſi violent & auſſi extraordinaire que la Peſte: mais lorſque j'ai entrepris de faire un Traité contre cette terrible maladie, je n'ay ny pretendu, ny promis qu'il pût ſervir contre la prevention, & chacun peut reſter dans ſes anciennes idées, juſqu'à ce qu'il appreme peut-être, mais trop tard & à ſes dépends,

dépends, si elle se glissoit dans son païs, que ses idées sont fausses & trompeuses.

Cependant après les loüanges que tant de sçavans Hommes ont données à la fumée, sensible, ou insensible, odorante, ou non, & l'explication simple, & naturelle que je viens de donner de la maniére dont elle agit, il me semble qu'on ne peut pas, sans luy faire tort, & sans s'en faire encore un plus grand à soy-même, ne la pas regarder comme le plus assuré, le plus excellent, & peut-être l'unique preservatif de la Peste, tant pour l'exterieur, que peut-être pour l'interieur dans les premiers momens que les atomes mineraux sont entrez dans une personne, suivant le témoignage du fameux Diemerbrock, & l'experience qu'il rapporte en avoir faite plusieurs fois sur luy-même.

Mais c'est assez parler des preservatifs de la Peste, dont je ne me fais point de peine de repeter, que les plus assûrez sont la sobrieté, l'assurance & la joye. Passons aux curatifs, sur lesquels les Medecins ne se sont pas mieux accordez que sur sa nature & ses causes.

Plusieurs ont crû que la saignée étoit d'une necessité indispensable pour guerir la Peste, pourveu qu'elle fut faite dans les commencemens & en quantité suffisante;

qui, ſelon eux, veut dire très-abondante.

Un très-grand nombre d'autres a ſoûtenu, qu'il n'y avoit rien de ſi pernicieux, ſoit qu'on la fit pour guerir cette terrible maladie, ou ſeulement pour s'en preſerver.

J'eſpere que mon ſyſtême les mettra d'accord, en denoüant cette importante difficulté.

Car ſi les eſprits de la fumée, ſenſible ou inſenſible, odorante ou ſans odeur, ſont, comme je l'ay expliqué, les uniques deſtructeurs des atomes mineraux, pendant qu'ils ſont diſperſez en l'air, où dépoſez ſur quelque corps inanimé, il faut convenir que les eſprits du ſang ſont auſſi leur uniques deſtructeurs dès leur premiere entrée dans le corps de l'homme, ou dès qu'ils y ſont devenus corroſifs, venimeux, & peſtilentiels, de la maniere que j'ai dite.

Cela ſuppoſé, il n'eſt pas neceſſaire d'être Medecin, il ſuffit d'avoir le ſens commun, pour comprendre que tout ce qui peut diminuer la quantité des eſprits dans la maſſe du ſang, eſt très-nuiſible dans la cure de la Peſte, & que la ſaignée qui la diminuë très-conſiderablement, comme tout le monde en convient, y ſera d'autant plus nuiſible qu'elle ſera plus abondante; & qu'il n'importe, pour qu'elle doive nuire, en quel tems qu'on la faſſe;

car comme l'abondance des esprits dans le sang est également necessaire pour y détruire les atomes mineraux dès leur premiere entrée, & avant qu'ils soient corrosifs, & dès qu'ils le sont devenus, il est toûjours également pernicieux d'en dépoüiller le sang par la saignée.

Il faut pourtant convenir, que s'il y a un tems où elle puisse être permise, ce ne peut être que dans les premieres atteintes de la Peste, & pourvû que ce soit dans une jeune personne d'un temperament sanguin & extrêmement vif, ou qui ait trop de sang, ou en qui certaines évacuations accoûtumées soient supprimées ; car en ces cas, il me semble que le danger qui accompagne les simptomes qui peuvent dépendre de cette qualité ou de cette quantité de sang, n'est guére moindre que celui que cause la Peste, & qu'ainsi on peut risquer une ou plusieurs saignées, suivant les indications qui pourront y determiner un Medecin, qui en ce rencontre a besoin d'une grande penetration.

Si ce que le fameux Sydenham rapporte d'une certaine maladie, [qu'il appelle une Peste,] qui survint au Camp de Dunstar, est vray, je n'aurois qu'à changer de systême, aussi bien que tous les Medecins, qui fondez sur la raison & sur l'experience

décrient si fort la saignée dans la cure de la Peste ; mais avant que de nous rendre si aisément, examinons la chose un peu de plus près.

Cet Auteur rapporte qu'un certain Chirurgien qui avoit beaucoup voyagé dans des païs étrangers, avoit guery dans ce Camp, dès qu'il y fut arrivé, tous les soldats, [sans en avoir perdu un seul & sans aucun autre remede,] dès qu'il les avoit saignez très abondamment, & jusqu'à ce qu'ils chancelassent sur leurs pieds.

Il ne faut pas croire que cette maladie fut une Peste, mais seulement une fiévre épidemique, inflammation qui ne peut se guerir que par la saignée réiterée, ainsi qu'on en voit souvent, non-seulement dans des Camps, mais en plusieurs autres endroits.

Et pour preuve de ce que j'avance, il faut prendre cet Auteur celebre par ses propres paroles que je vais citer :

Cùm inter cæteras belli civilis calamitates, quæ hanc patriam nostram miserrimè afflixerunt, Pestis etiam multis in locis grassaretur, ac fortè in castrum Dunstar, quod in Provincia Sommertonensi situm est, aliundè invecta aliquot præsidianis cùm maculatum efflorescentiâ exinanimatis complures etiam alios corripuisset Chirurgus quidam &c.

Or il faut remarquer qu'au lieu de ces mots, *aliquot exinanimatis*, qui veulent dire, quelques-uns étant morts, il auroit falu, pour établir qu'ils fussent morts de la Peste, qu'il eut dit, *quàm plurimis*; ce qui signifie, la plus grande partie, parce qu'une maladie qui attaque plusieurs personnes à la fois, & qui n'en fait mourir que quelques-unes signifiées par le mot, [*aliquot*,] n'est pas une Peste, mais seulement une maladie épidemique & dangereuse.

Il faut pour qu'une maladie soit la Peste, que la plus grande partie des habitans d'un endroit en soient atteints en même tems & qu'il en meure le plus grand nombre, comme tous les Auteurs en conviennent, & comme je l'ay montré dans la définition que j'en ay donnée, suivant laquelle on ne sçauroit s'y méprendre.

Mais pourquoi dire tant de choses pour prouver que la maladie rapportée par cet Auteur, n'est pas une Peste, puisque lui-même en doute, & qu'il ne s'obstine pas à le soûtenir, comme il paroit évidemment par tout ce qu'il dit ensuite.

Car après avoir fait la distinction des jeunes gens d'un temperament chaud, & avoir rapporté l'histoire d'une femme de qualité âgée de vingt-un an, d'un temperament sanguin, qui mourût le quatorzié-

me jour de sa maladie, il doute si elle meritoit le nom de Peste ; ou si ce n'étoit point plûtôt une inflammation cachée des parties spiritueuses, qui sans avoir les simptomes pathognomoniques de la pleûresie ou de la peripneumonie, vouloit cependant être traitée comme une pleûresie ordinaire, ce qu'il dit avoir fait dans la suite avec beaucoup de succès.

Tellement qu'après bien de reflexions differentes & d'irresolutions, cet Auteur convient qu'il vaut mieux procuret la dissipation du ferment pestilentiel par la sueur, que de l'évacuer par la saignée, parce que, dit-il, par l'usage des sudorifiques, le Medecin ne risque pas d'abattre les forces du malade, ny de s'attirer du blâme, comme il fait par la saignée.

Ainsi il faut convenir que la saignée est essentiellement contraire à la Peste, suivant la notion qu'en donne mon système, & selon le sentiment des Medecins les plus experimentez & les plus heureux à la traiter, & qu'il ne s'en faut servir que lorsqu'elle est accompagnée, comme je l'ay déja dit, de certains simptomes aussi dangereux & aussi pressans qu'elle même, tels que sont la phrenesie, la peripneumonie & autres de cette nature.

Ayant ainsi expliqué quel doit être l'u-

sage de la saignée dans la cure de la Peste, & combien elle y est préjudiciable hors des cas que j'ai exceptez, il me reste à parcourir les vomitifs, les purgatifs & les sudorifiques qui sont les remedes dont on s'est servy de tout tems pour la traiter.

Puisqu'il resulte de la notion que j'ay donnée de la Peste & de la cause immediate que j'en ay assignée, que tout ce qui diminuë les esprits du sang, lui est contraire, il paroit d'abord que les vomitifs & les purgatifs n'y conviennent guéres mieux que la saignée; car il est sûr que le vomissement & la diarrhée dissipent beaucoup d'esprits & diminuent quelquefois considerablement les forces. Cependant comme la saignée souffre quelque exception, il faut examiner si ceux-cy n'en souffriront point?

A ne considerer précisément que la nature de la Peste, & comment elle agit pour détruire le sujet qu'elle attaque, il est très-assuré que les vomitifs y sont presque aussi contraires que la saignée.

Mais si on fait attention qu'il y a si peu de personnes qui ne soient cacochymes, ou qui n'ayent l'estomach farcy de quantité de matiéres cruës & indigestes, dont la fonte, & l'irruption, qui s'en pourroit faire dans le sang, y causeroit un nouveau dan-

ger presque égal à celui de la Peste, en occupant une si grande quantité d'esprits à les digerer qu'il n'en resteroit point pour combattre les atomes mineraux, [ce qui seul seroit capable de causer la mort sans que ces atomes s'en mêlassent, ainsi qu'il arrive dans les fiévres malignes qui ne sont mortelles en plusieurs personnes que par cette seule raison,] il me semble qu'il est indispensablement necessaire de recourir aux vomitifs dans les premieres atteintes de la Peste.

Et comme de toutes les personnes qui sont attaquées de la Peste, il n'en est point qui ne se soit laissée aller à quelqu'intemperance, ou à la tristesse, ou à la crainte, & une seule de ces trois choses suffisant pour causer bien des indigestions dans un estomach, il me semble, que pour plus grande précaution, il est expedient de donner sur le champ un vomitifs, parce que le retardement en est très-dangereux, s'il n'est pas mortel, tel qu'il l'est infailliblement chez tous ceux qui ayant l'estomach farcy d'impuretez n'ont pas été vuidez dans les commencemens de la Peste, par un vomitifs qui auroient empêché, en les évacuant, qu'elles ne se fussent jettées dans la masse du sang.

Car si elles y passent, pour peu consi-

derable

derable qu'en ſoit la quantité, & le nombre des atomes mineraux qui y ſeront déjà entrez, le malade ne ſçauroit guerir ſans miracle, parce que le ſang ayant beſoin de tous ſes eſprits, (qui le plus ſouvent ne ſuffiſent pas,) pour combattre & ſurmonter les atomes mineraux, ſe trouvant accablé par cette nouvelle troupe, pour ainſi dire, d'ennemis qui fondent tout-à-coup ſur lui, ſes eſprits ſont obligez de ceder au nombre & de ſuccomber.

Au lieu que n'ayant à faire qu'aux ſeuls atomes mineraux, dès qu'on a évacué par un vomitif toute cette quantité de matiéres indigeſtes qui ſe rencontrent toûjours dans l'eſtomach de tous ceux qui ſont attaquez de la Peſte, par l'une des trois raiſons que j'en ay apportées, il leur eſt bien plus aiſé de les ſurmonter, pour peu qu'on les ſecoure par quelque favorable renfort.

Ce ſentiment fondé ſur la raiſon preſſante que je viens d'en donner, ayant été ſuivy par un grand nombre d'Auteurs très-celebres & très-heureux dans la cure de la Peſte, bien qu'il ne ſoit pas du goût de tout le monde, ny même de celui de quelques graves Auteurs, me paroit cependant d'une ſi grande importance que j'oſe

bien avancer hardiment que quels remedes que l'on puiſſe donner à un Peſtiferé, de qui l'eſtomach ſe trouvera farcy de matiéres impures, il perira infailliblement, ſi on a negligé de lui donner ce remede dans les premiers momens, & que ſi par un grand bon-heur il lui arrive d'en échaper.

C'eſt un pur effet du hazard ou de l'excellence de ſon temperament, qui a été cauſe qu'il s'eſt trouvé dans ſon ſang aſſez d'eſprits pour cuire & digerer les matiéres impures qui s'y ſont jettées de l'eſtomach, & détruire en même tems les atomes peſtilentiels que l'air de la reſpiration, ou les alimens y avoient portez.

Les Medecins qui ſont les plus oppoſez à l'uſage des vomitifs dans la Peſte, ne fondent leur repugnance que ſur la penſée qu'ils ont qu'elle eſt de la nature des venins, & que dès qu'une perſonne en a pris, & ſur tout de ceux qui entrent immediatement dans le ſang, on ne s'aviſe pas de recourir aux ſaignées, aux vomitifs, & aux purgatifs, mais qu'on employe quelque choſe de plus efficace, qui eſt contre le venin de la vipere, ſon propre ſel volatil; contre celui du ſcorpion, ſon propre corps écraſé ſur la playe qu'il a faite; la muſique & des danſes contre le venin de la tarentule, & enfin contre preſque tous

les autres qui agiſſent immediatement ſur le ſang, des ſudorifiques, auſquels ſeuls ils croyent qu'il faut recourir pour la cure du venin peſtilentiel.

Mais ayant fait voir que les atomes mineraux, qui ſont la ſemence de la Peſte, & ce pretendu venin peſtilentiel, bien loin d'en être un, ne ſont au contraire que des corpuſcules très-indifferens de leur nature, & qui ne produiroient jamais aucun mauvais effet s'ils ne trouvoient dans le corps de l'homme en y entrant, ces funeſtes ſels éxaltez avec qui ils s'uniſſent & produiſent ce terrible corroſif, qui devient l'auteur de la Peſte, tout leur ſyſtême eſt renverſé, & tous leurs raiſonnemens, ſur les remedes qu'ils jugent convenables ou contraires pour la guerir, entiérement détruis.

Car ſi les vomitifs ne conviennent pas dans la Peſte par rapport à ſa ſemence, comme j'en ay convenu, il faut convenir auſſi qu'ils y conviennent parfaitement par rapport à la maniere d'impuretez qui eſt dans l'eſtomach, d'où il les font ſortir & les empêchent de ſe jetter dans le ſang, où elles augmenteroient conſiderablement le danger, qui eſt attaché à la maladie & qui, ſans cela, eſt déja extrême.

Mais de peur de paſſer pour un parti-

ſan outré & imprudent de vomitifs, je declare qu'outre que je crois d'avoir aſſez bien prouvé la neceſſité indiſpenſable qu'il y a de s'en ſervir dans les premieres atteintes de la Peſte, je ne fais que ſuivre en cela le ſentiment & la pratique de pluſieurs Medecins très-experimentez & très-heureux dans la cure de la Peſte, tels que ſont, Sylvius de Leboé, dont la grande experience à traiter des Peſtiferez, eſt ſi generalement reconnuë, Vuillis, Sayer dont j'ay parlé, duquel Vuillis raconte qu'il fut ſi heureux à ſervir des Peſtiferez, qu'il paſſoit pour un ſecond Eſculape; Un certain Medecin très-heureux dont parle Riviére ſans le nommer dans la nonante-neuviéme Obſervation de ſa quatriéme Centurie, & dont il raconte qu'ayant eu à traiter, pour ſa part, la troiſiéme partie d'une ville infectée de la Peſte, à peine perdit-il dix à douze perſonnes, pendant que les autres Medecins, dont la pratique fut differente de la ſienne, ſauverent bien peu de ceux qui furent commis à leurs ſoins, qui tous, auſſi bien que le fameux Monſieur De la Bruellie Medecin de Chambery très-heureux dans la Peſte de 1630. & une infinité d'autres que je ne cite pas, ſe ſont ſervis avec beaucoup de ſuccès des vomitifs dès les premieres atteintes du mal.

Sylvius & Vuillis ont preferé les vomitifs antimoniaux, pourveu qu'ils fussent bien preparez, à tous les autres.

Sayer se servoit quelquefois de l'infusion du foye d'antimoine, & d'autres fois du vitriol blanc ou romain.

Le Medecin heureux dont parle Riviere, donnoit deux dragmes, de quel vitriol que ce fut, mêlées avec deux onces de miel, & six onces d'eau commune; Monsieur De la Bruellie se servoit d'une demi-dragme de vitriol romain pulverisé, qu'il faisoit prendre au malade dans une écuellée d'eau tiéde, laquelle quantité d'eau tiede il réiteroit encore deux fois dès qu'on avoit vomy la premiere.

Ce Medecin assure qu'il ne faut rien craindre de l'acrimonie du vitriol, parce qu'il ne croupit guére dans l'estomach, & qu'il excite incontinent le vomissement. Il dit que bien loin de pouvoir nuire à l'estomach, il le fortifie au contraire par sa vertu astringente, & il asśûre qu'il l'a donné avec beaucoup de succès à un très-grand nombre de Pestiferez.

Bovius Medecin de Verone assure d'en avoir donné plus de dix livres à des Pestiferez, sans qu'il fut mort aucun de ceux qui en avoient pris pour se guerir, & sans qu'aucun de ceux à qui il en avoit donné

pour preſervatifs en euſſent été incommodez.

Monſieur Heldius celebre Medecin de Sileſie, conſeille, au rapport de Monſieur Manget, de ſe ſervir de la racine d'ypecacuanha pour faire vomir dès la premiere entrée du mal, ſi les nauſéées, le dégoût, l'anxieté de cœur, la cardialgie, l'amertume de bouche, donnoient lieu de ſoupçonner qu'il y eût un grand amas d'humeurs dans les premieres voyes : Il dit en même tems qu'il s'abſtiendroit de tout ce qui eſt trop violent, ſçavoir des vomitifs antimoniaux, parce que leur action, outre qu'elle eſt trop vehemente, jette facilement dans les diarrhées qui ſont toûjours funeſtes dans la Peſte.

Il ajoûte qu'il s'abſtiendroit encore des émetiques tirez du vitriol, qui en remuant les matieres contenuës dans l'eſtomach cauſent beaucoup de nauſées & vuident peu ou point.

Puiſque je me trouve en quelque façon obligé de dire icy ma penſée ſur les differens vomitifs, dont les Medecins, que je viens de citer, ſe ſont ſervis pour traiter la Peſte, j'avoüe de bonne foy qu'ayant fait toute ma vie beaucoup de cas de l'experience que j'ay toûjours regardée comme la maitreſſe de toutes choſes, ſur tout lorſ-

qu'elle s'eſt trouvée d'accord avec la raiſon, je me trouve beaucoup plus porté à ſuivre le ſentiment de ceux qui ont accordé l'une avec l'autre.

Tellement que le fameux Sayer, le Medecin heureux dont Riviere raconte les merveilles, ſans le nommer, l'illuſtre Monſieur de la Bruellie mon compatriote, Bovius, & pluſieurs autres celebres Praticiens, ayant eû tant de ſuccès auprès des Peſtiferez, en ſe ſervant du vitriol pour faire vomir, je ne heſiterois pas de le preferer à tout autre vomitif par pluſieurs raiſons.

Premierement par celle qu'en donne Monſieur de la Bruellie, qui dit qu'il corrobore l'eſtomach par ſon aſtriction, à raiſon de laquelle il eſt bien éloigné de pouvoir cauſer la diarrhée, qui eſt ſi fort à craindre dans la Peſte.

Secondement, parce que Monſieur Heldius n'apportant point d'autre raiſon qui l'oblige à s'en abſtenir, que parce que, dit-il, en remuant les matieres contenuës dans l'eſtomach, il cauſe beaucoup de nauſées, & vuide peu ou point, il faut croire que ſi la choſe luy eſt arrivée ainſi, ce n'eſt que parce qu'il l'a donné en trop petite doſe, & que s'il en avoit donné davantage, comme faiſoit le Medecin heu-

reux, cité par Riviere, qui n'en donnoit pas moins de deux drachmes, au lieu de nauſées, il s'en ſeroit enſuivy un vomiſſement ſuffiſant, & profitable.

Qu'auroit riſqué Monſieur Heldius, puiſqu'il paroit convenir avec tous les Medecins que le vitriol eſt le plus benin de tous les émetiques, ſi après en avoir donné à pluſieurs perſonnes une drachme, par exemple, ſans l'avoir veu ſuivie de l'effet qu'il pretendoit, il en avoit donné aux autres une drachme & demy, ou deux drachmes ou même davantage en s'arrêtant à la doze qu'il auroit experimentée convenable, & proportionnée.

Quelle apparence y a-t-il que ce Medecin, qui ne perdit que dix à douze perſonnes du tiers d'une ville infectée, qu'on avoit commis à ſes ſoins, en ſe ſervant du ſeul vitriol pour vomitif, eût continué de le faire, ſi après en avoir donné à pluſieurs des premiers, il ne leur eût procuré que des nauſées, & peu ou point de vomiſſement? N'eſt-il pas beaucoup plus vraiſemblable de croire qu'il l'auroit bien quitté, (auſſi bien que Monſieur de la Bruellie, Bovius, & tous les autres Medecins, qui s'en ſont ſervis avec tant de ſuccès,) pour choiſir un autre vomitif, s'il n'avoit produit tout l'effet qu'ils en attendoient?

D'ailleurs le vitriol me paroît preferable aux vomitifs antimoniaux, en ce qu'il eſt ſimplement vomitif, ne purgeant pour l'ordinaire que par le haut, & que ceux-cy purgent par haut, & par bas, ce que je croi très-dangereux dans la Peſte.

Outre tout ce que je viens de dire en faveur du vitriol, j'ajoûteray encore ce que dit en faveur de tous les remedes vitriolez Mindederus Medecin très-celebre, & très-experimenté dans la Cure de la Peſte, qui en parle d'une maniere à luy meriter la preferance ſur tous les autres vomitifs. Je vais rapporter ſes propres paroles contenuës dans le cinquiéme chapitre de ſon livre de la Peſte.

Sanè, ut liberrimè loquar, ſi mihi vitriolatorum remediorum uſus vel inhiberetur, ego ad Peſtis curationem nunquàm, vel ſaltem inermis, accederem:

Ce que je vais redire en François, afin de rendre intelligibles à tout le monde les expreſſions fortes, & énergiques dont ſe ſert cet Auteur pour donner à connoître les vertus du vitriol dans la cure de la Peſte. En verité, dit-il, pour parler avec franchiſe, ſi l'uſage des remedes vitriolez m'étoit defendû, je ne ſervirois jamais aucun Peſtiferé, ou ſi j'en ſervois, ce ſeroit du moins ſans avoir aucune arme pour combattre la Peſte. Peut-on parler plus forte-

ment ? ſi, au lieu du vitriol, quelqu'un aimoit mieux ſuivre le conſeil de Monſieur Heldius, & ſe ſervir de la racine d'ypecuanha, j'y conſentirois, & ſeulement pour ne pas paſſer pour opiniâtre, car tous ceux qui en ont pris, ou qui ont été preſens à ſon operation, ſçavent aſſez qu'elle agit auſſi violemment que les vomitifs antimoniaux, avec cette difference néanmoins que pour l'ordinaire elle ne purge pas tant par le bas que ceux-cy; ce qui eſt le plus à craindre & à éviter.

Ce qui rend encore cette racine preferable aux antimoniaux, eſt une vertu aſtringente qu'elle a à raiſon de laquelle elle fortifie l'eſtomach, & conſerve le reſſort de ſes fibres, auſſi bien que celui des parties ſolides qui en ont, & empêche par là les diarrhées qui ſont le plus ſouvent funeſtes dans cette maladie.

Ainſi pour achever d'expliquer ma penſée ſur le choix & l'uſage qu'on doit faire des vomitifs dans la Cure de la Peſte, ſuivant mon ſyſtême, je declare de bonne foy que ſi mal-heureuſement j'en étois atteint, [quand même je ne me trouverois qu'un ſeul des ſimptomes qui peuvent faire ſoubçonner un amas, grand ou petit, d'impuretez dans l'eſtomach, tels que ſont les nauſées, le vomiſſement, les rappors, le dégoût, l'anxieté de cœur, la cordialgie,

soit douleur au creux de l'estomach, l'amertume de bouche, le flux de ventre, des goûts depravez, ou une langue chargée de croute,] je ne laisserois pas de prendre sur le champ & dans les premiers momens, [car c'est de là que dépend, à mon avis, toute l'esperance de gueriſon dans la Peste,] fondé dans cette pensée, sur ce je suis très-persuadé qu'il en est à peu près de la Peste, comme de la fiévre maligne, qui à mon avis, ne different que du plus au moins, & dans la derniere desquelles une experience de trente-ans, graces au Ciel, des plus heureuses m'a appris, qu'un vomitif donné à propos dans les premiéres atteintes du mal épargne bien de sollicitude au Medecin, & quantité de simptomes au malade, qui se tire presque toûjours, heureusement d'affaire, ou à l'aide de ce seul remede, ou pour peu qu'il soit secourû par quelqu'autre convenable, à moins que quelque vice hereditaire de son sang ne s'oppose à sa gueriſon, je ne laisserois pas, dis-je, de prendre dans les premiers momens une dose proportionnée à mon âge, de vitriol blanc dissout, filtré, évaporé & cryſtalizé jusqu'à trois fois, que les Chymistes appellent communément *gilla vitrioli* ou vitriol vomitif, & à deffaut d'en avoir, je prendrois du vitriol romain

à l'exemple de Monſieur de la Bruellie ; ou de quel autre vitriol que ce fût à l'imitation du Medecin heureux cité par Riviere, en le dilayant dans une taſſe de Thé, à l'exemple de Monſieur Heldius, ſans y oublier quelques grains de camfre, à cauſe de la quantité des principes volatifs, en quoi la forte odeur qu'il exhale nous prouve évidemment qu'il abonde, ce qui l'a fait paroître ſi recommandable de tout tems dans la Peſte ; non pas pour exciter une ſueur en même tems que le vomiſſement, mais pour ſuppléer, par le moyen des particules ſpiritueuſes & odorantes que contiennent cette plante & le camfre, à la deperdition d'eſprits qui ſe fait par le vomiſſement, afin que la maſſe du ſang, en en récouvrant d'un côté ce qu'elle en perd de l'autre, ſe trouve également en état de combattre & ſurmonter les atomes, ſoit qu'ils ſoient encore ſimplement mineraux dans les premiers momens de leur entrée, ſoit qu'ils ſoient déjà devenus peſtilentiels par leur union avec les ſels predominans & exaltez du temperament du malade.

Si l'uſage des vomitifs, qui convient avec la raiſon & avec l'experience qu'en ont fait tant de ſçavans Medecins, convient auſſi avec mon ſyſtême dans les premiéres atteintes du mal de la maniere dont

je l'ay expliqué, il n'en eſt pas de même des purgatifs qui me ſemblent auſſi pernicieux dans tous les tems de la Cure de la Peſte, que les vomitifs me paroiſſent utiles & indiſpenſables dans ſes commencemens.

Et ce qui me ſemble le prouver, c'eſt que les vomitifs n'agiſſent proprement que ſur l'eſtomach, & les impuretez qui y ſont contenuës, & qui n'étant que des matiéres cruës, groſſiéres, gluantes & riſqueuſes, le plus ſouvent mal mâchées, qui n'ont pû être digerées par la ſalive & par le ferment de l'eſtomach, [qui ſont les deux premiers diſſolvans, deſtinez à la coction des alimens,] ſe ſont arrêtées dans ſes rides où elles ont demeuré côlées & en repos, faute de particules ſpirituëuſes qui leur ayent procuré un mouvement capable de leur faire continuer leur chemin par les inteſtins.

Ainſi quand un vomitif évacuë ces matieres par le haut, il ne ſe diſſipe par cette évacuation que les eſprits qui ſervent à la contraction des fibres muſculeuſes qui concourent à produire le vomiſſement, ce qui eſt bien peu de choſe en comparaiſon de la diſſipation qui ſuit l'effet d'un purgatif, tant par rapport à la qualité des matiéres differentes qu'ils évacuent, qu'à la

quantité des fibres musculeuses que celui-cy met en contraction tout le long du conduit intestinal, aussi bien que dans les autres muscles qui par leurs pressions réïterées, servent à faire descendre les matiéres fécales jusqu'à l'anus.

Car au lieu que les matiéres qui sont évacuées par un vomitif, ne sont, comme j'ai déjà dit, que des matiéres indigestes & dépourvuës d'esprits, & dont par consequent l'évacuation, bien loin d'être nuisible au sang, ne sçauroit que lui être très-profitable, en le délivrant du peril qu'il y auroit, si elles passoient dans sa masse où il ne se trouveroit peut-être pas suffisamment d'esprits pour les digerer, & ou tout au moins elles les occuperoient tellement qu'ils ne pourroient suffire pour combattre en même tems les atomes mineraux.

Celles au contraire dont un purgatif procure l'évacuation par le bas étant des portions de bile, de suc panereatique, & de suc intestinal mêlées avec plusieurs particules de lymphe, (du moins lorsque le purgatif passe par les vênes lactées jusques dans la masse du sang,) & avec les gros excremens, il n'est point des humeurs que je viens de citer qui ne contiennent en elles, ou qui ne laissent passer pêle-mêle

avec elles, en se filtrant par les glandes differentes qui leur servent de couloirs, quantité des esprits du sang duquel elles se sont separées ; tellement que cette évacuation par le bas ne sçauroit se faire sans nuire considerablement au sang par la quantité d'esprits qu'elle lui enleve, ce qui se manifeste assez par l'odeur désagreable qui exhale des matieres qu'on vuide par les celles, & qui ne se rencontre jamais dans celles que l'on vomit.

Quelqu'un m'objectera sans doute que la chose étant, comme je viens de l'expliquer, l'usage des purgatifs doit être bien moins nuisible que celui des vomitifs, parce que ceux-cy agissant trés-souvent par le haut & par le bas, enlevent plus d'esprits au sang que les purgatifs, qui ne purgent que par le bas.

Je réponds que, lorsqu'un vomitif procure un vomissement suffisant, qui quelquefois est suivy d'une celle ou de deux ; les matiéres qui sortent par le bas ne sont que les restes de celles qu'il a detachées dans l'estomach, & qui, (en même tems que les autres sont montées par son orifice superieur & par l'œsophage,) sont descenduës par le pilore dans le conduit des intestins sans y exciter aucune irritation, ny aucune autre contraction que la

periſtaltique qui leur eſt naturelle, & qui ſuffit poor l'expulſion des excremens : & ſi les matiéres qui ſortent pourlors par le bas ſentent mauvais, ce n'eſt que par ce qu'elles ſont mêlées avec les gros excremens qu'elles ont détrempées dans le colum qui en eſt le reſervoir, ainſi le ſang ne perd guéres plus d'eſprits que ſi elles avoient paſſé par le haut avec leur compagnes.

Que ſi au contraire le vomitif procure malheureuſement une évacuation par le bas, autant, ou même plus abondante que celle qui ſe fait par le haut, je conviens que cet effet eſt très-nuiſible par la raiſon qu'on vient de m'objecter, & encore parce que c'eſt une marque que l'action du vomitif ne s'eſt pas bornée à l'eſtomach ſeul, mais que contre l'intention du Medecin, elle s'eſt portée dans le conduit des inteſtins, & peut-être dans la maſſe du ſang, comme font pluſieurs purgatifs.

C'eſt auſſi pour éviter ce mal-heur que je preferecrois l'uſage du vitriol à tous les autres vomitifs plus violens, parce qu'étant, comme tout le monde en convient, le plus benin de tous, il eſt incapable de cauſer le déſordre, qui a donné lieu à cette objection.

Mais quel danger qui ſoit attaché à l'uſage

ſage des pugatifs dans la cure de la Peſte, comme je viens de le faire voir, il faut cependant, avant que de ſouſcrire à leur entiere condamnation, examiner un peu plus particulierement s'il ne pourroit point y avoir pour eux quelque exception, comme il y en a eu pour la ſaignée.

Pour réüſſir dans cet éxamen, il me ſemble qu'il y a deux choſes à conſiderer dans la Peſte, dont la premiere eſt la Peſte regardée ſeule & en elle-même, & la ſeconde la Peſte accompagnée de la fiévre dès qu'elle y eſt ſurvenuë; Dans le premier cas, c'eſt-à-dire dans la Peſte ſeule & ſans fiévre, il me paroit qu'un purgatif ſeroit mortel, tant par les raiſons que j'en ay déjà données, que parce qu'il ramene, comme diſent tous les Medecins de la circonference, au centre le venin peſtilentiels (qui n'eſt autre choſe que les atomes mineraux devenus venimeux & corroſifs par leur union avec les ſels prédominans & éxaltez du temperament,) au lieu qu'il faut s'étudier uniquement à le pouſſer du centre à la circonference ou par les bubons, charbons, & parotides, ou par l'inſenſible reſolution & la ſueur. Dans le ſecond, c'eſt-à-dire dans la Peſte qui eſt accompagnée de la fiévre, il faut examiner avec ſoin, au cas qu'elle donne le loiſir au

Medecin de faire des réflexions & d'en tirer des conſequences,) laquelle des deux, ou de la Peſte, ou de la fiévre qui y eſt ſurvenuë, eſt la plus dangereuſe, parce que, ſuivant les relations que pluſieurs Auteurs nous ont laiſſées des Peſtes qu'ils ont veûës & traitées, il me ſemble d'avoir lieu de conjecturer qu'il peut ſurvenir differentes eſpeces de fiévre à la Peſte, & que tantôt ce n'eſt qu'une ſimple fiévre continuë & tantôt une fiévre putride, maligne avec ou ſans redoublemens ; c'eſt ce qui me fait dire qu'il faut bien examiner, quand on en peut avoir le tems, de quelle nature eſt la fiévre, qui y eſt ſurvenuë, pour tirer de là une juſte indication du danger qui peut y être attaché, afin de le comparer avec celui que donne la Peſte, & de diſcerner lequel des deux eſt le plus grand; car il ne faut pas ſe perſuader que la Peſte ſoit égale dans tous ceux qui en ſont attaquez, & que le danger ſoit le même chez les uns que chez les autres. La malignité peſtilentielle eſt plus où moins grande, ſelon qu'il eſt entré dans le malade plus ou moins d'atomes mineraux, & ſelon qu'il s'eſt trouvé dans ſon ſang plus ou moins de ſels ſurabondans & éxaltez de ſon temperament.

Et pour le faire mieux comprendre à tout le monde, il me ſemble qu'il peut y

avoir cinq état differens de la masse du sang dans la Peste, qui répondent assez bien, à mon avis, aux cinq classes de malades que Messieurs les Medecins de Montpellier députez par la Cour à Marseille, ont distinguées avec tant d'habilité dans leur Relation du dixiéme Decembre 1720. & qui se vend chez les mêmes Libraires.

Le premier de ces états est lorsqu'il est entré dans une personne une certaine quantité, grande ou petite, d'atomes mineraux, (car il n'importe laquelle des deux que ce soit,) sans qu'il s'y soit trouvé aucun des sels prédominans du temperament qui ait été exalté pour s'unir à eux.

Le second est, lorsqu'il y est entré un petit nombre d'atomes, qui n'y ont trouvé qu'un petit nombre des sels éxaltez que je suppose.

Le troisiéme est, lorsqu'il s'y est introduit un petit nombre des atomes, suppose qui y ont rencontré un grand nombre des sels éxaltez.

Le quatriéme est, lorsque la personne a humé une très-grande quantité d'atomes, & qu'il ne s'y est trouvé que très-peu de sels exaltez.

Et enfin le dernier, est lorsqu'il s'y est introduit, de même que dans le precedent, une très-grande quantité d'atomes qui y ont

rencontré une très-grande quantité de sels éxaltez avec qui s'unir.

Et pour les faire découvrir tous cinq dans un coup d'œil, je vais les ranger dans les cinq lignes suivantes :

Beaucoup ou peu d'atomes, & point de sel éxalté.

Peu d'atomes, & peu de sels.

Peu d'atomes, & beaucoup de sels.

Beaucoup d'atomes, & peu de sels.

Beaucoup d'atomes, & beaucoup de sels.

Parcourons ces cinq états differens, & voyons les effets qu'ils produisent dans le corps humain.

S'il est entré dans un sujet, comme je le suppose dans le premier de ces états, une certaine quantité grande ou petite, d'atomes mineraux, & s'il ne s'y est point trouvé de sels éxaltez pour s'unir avec eux de l'une ou de l'autre des deux manieres que j'ai expliquées, & s'il s'y trouve au contraire, (comme il doit arriver en ce cas necessairement & infailliblement,) une grande quantité d'esprits dans le sang, ceux-cy rencontrant ces atomes & les trouvant heterogenes à la masse à laquelle ils presidents, comme j'ai déja dit, dans un endroit, ils les combattent d'abord & les détruisent de l'une des deux manieres que j'ai expliquées, & après les avoir détruits,

quelquefois ils les pouſſent, après le combat finy & la victoire gagnée, à la circonference du corps dans les charbons, & bubons, ou parotides, & d'autres fois plus loin, par l'inſenſible tranſpiration.

Ce premier état répond ce me ſemble aſſez bien à la cinquiéme claſſe de malades qui a été diſtinguée dans la relation de ces illuſtres Medecins dont j'ai parlé; mais ces grands Hommes me permettront bien, s'il leur plait, de leur dire, ſauf le profond reſpect que j'ai pour eux, que cet état ne merite pas proprement le nom de Peſte, ſuivant la definition que j'en ay donnée, puiſque bien loin d'être le plus ſouvent mortel, ainſi qu'eſt la Peſte, il n'eſt jamais que ſalutaire, ce que je ne dis en paſſant, avec leur permiſſion, que pour éviter l'objection que quelque chicaneur pourroit me faire là deſſus.

S'il eſt entré dans une perſonne, comme je le ſuppoſe dans le ſecond état, un bien petit nombre d'atomes mineraux qui n'y ait trouvé de même qu'une bien petite quantité de ſels debandez & éxaltez, en telle ſorte qu'il n'y en ait pas eu aſſez pour remplir tous les pores des atomes, il ne s'y eſt pû former qu'un corroſif bien foible & bien leger, tel à peu près que ſeroit une carde à carder la laine, qui au lieu par

exemple de cinquante dents qu'elle devroit avoir pour être garnie & complete, n'en auroit que cinq à six, il n'est personne qui ne comprenne aisément qu'avec une telle carde on n'arracheroit que quelques poils de la laine qu'on auroit dessein de carder, & qu'on ne la carderoit jamais bien, quand on la repasseroit cent fois sur cette carde.

Ce second état convient assez bien ce me semble avec la quatriéme classe des malades de la susdite Relation, lesquels échapoient du danger pour peu qu'ils fussent secourus.

S'il n'est entré dans un homme, comme je le suppose dans le troisiéme état, qu'une petite quantité d'atomes, qui en ait trouvé une si grande de sels éxaltez, qu'après que tous leurs pores en auront été exactement garnis, il y en ait encore eu beaucoup de reste, il s'y sera premierement formé autant de corrosifs parfaits & complets qu'il y aura eu d'atomes, après quoi ce qui sera resté de sels éxaltez après tous les pores garnis, se sera aidé, à leur maniere, à détruire la masse du sang dont ils font partie, c'est-à-dire, qu'ils se seront aidé à la dissoudre s'ils sont acres, ou à la coaguler s'ils sont acides.

Si dans le quatriéme état il entre une grande quantité d'atomes dans une per-

ſonne où il ne ſe trouve que bien peu de ſels éxaltez, ces ſels, quoiqu'en petite quantité, ſe fichent d'abord dans tous les pores des premiers atomes qu'ils rencontrent, qui devenant par ce moyen corroſifs, travaillent inceſſamment à détruire le ſujet dans lequel ils ſont entrez, ce qu'ils ne peuvent faire ſans cauſer la diſſipation de quantité d'eſprits, & en même tems l'éxaltation de pluſieurs des ſels prédominans du temperament, qui en eſt une ſuite neceſſaire, leſquels s'uniſſant, à meſure qu'ils s'exaltent, avec les atomes qui ne ſont pas encore corroſifs, les rendent bien-tôt égaux à ceux qui l'étoient déjà, tellement que des uns aux autres, il n'en eſt point qui ne le deviennent ſucceſſivement.

Ces deux états répondent à la ſeconde, & la troiſiéme claſſe des malades de la relation, & ce dernier répond ſur tout à ceux dont la maladie traine le plus en longueur.

Enfin ſi c'eſt le cinquiéme état, c'eſt-à-dire, s'il eſt entré une très-grande quantité d'atomes dans un ſujet où ils ayent trouvé une quantité proportionnée à la leur, de ſels exaltez, & ſuffiſans pour garnir tous leurs pores, il n'eſt perſonne qui ne comprenne aiſément qu'y ayant d'abord autant de corroſifs entiers, & parfaits qu'il

y eſt entré d'atomes mineraux tout eſt deſeſperé, parce que la maſſe du ſang en eſt d'abord entierement ou diſſoute ou grumelée, & ſes eſprits diſſipez; tellement que ce dernier état eſt le plus dangereux de tous, & répond à la premiere claſſe des malades de la relation. C'eſt celuy qui procure tant de morts ſubites, & qui tuë tant de gens à l'impourveu, les uns au marché, les autres au promenoir, quelques-uns dans l'Egliſe, quelques autres à table ou en dormant, ſans que pas un ait reſſenty la moindre indiſpoſition qui l'ait averty du danger qui le menaçoit de ſi près.

Il faut penſer de même des ſels acres exaltez que des acides, à la difference près que ceux-là s'uniſſent aux atomes mineraux en s'y collant, & attachant fortement à cauſe de la proportion reſpective de leurs ſurfaces: & que ceux-cy s'y uniſſent en ſe fichant dans leur pores, comme je viens de le dire.

Suivant ce detail naturel, & ſenſible que je viens de faire des cinq états de la maſſe du ſang que les cinq claſſes de malades diſtinguées dans la relation de Meſſieurs les Medecins de Montpellier m'ont donné occaſion de rechercher, & de découvrir dans la Peſte, chacun peut aiſément

ment comprendre qu'excepté le premier que j'ay dit ne pas meriter proprement le nom de Peſte, par la raiſon que j'en ay donnée, les autres quatre ſont très-dangereux, que le ſecond l'eſt beaucoup moins que les autres, & que le dernier eſt ſans reſſource, comme étant l'apogée de la Peſte, & le comble des maux auſquels le corps humain eſt ſujet.

L'on peut encore comprendre par ce même détail que j'ay dit vray, lorſque j'ay dit que l'homme portoit en ſoy le principe de ſa ruine, puiſque s'il ne ſe trouvoit point chez luy des ſels prédominans de ſon temperament qui fuſſent exaltez, il pourroit ſe moquer de la Peſte; car les atomes mineraux, qui en ſont les ſemences, ne peuvent luy faire aucun mal d'eux mêmes, & ſans le ſecours & l'union de ces ſels exaltez: & qu'ainſi l'homme eſt preſque le maître de ſe garentir de la Peſte, en évitant avec ſoin tout ce qui peut cauſer en luy la diſſipation des eſprits de ſon ſang, & l'exaltation du ſel prédominant du temperament, qui, comme je l'ay déja dit, en eſt une ſuite neceſſaire.

Or lequel que ce ſoit des cinq états, que je viens de diſtinguer dans la Peſte, qui s'y rencontre, il ne me ſemble pas que la purgation y puiſſe convenir, parce que les

esprits de la fumée étant, comme je l'ay déja montré, les destructeurs des atomes mineraux, pendant que dispersez en l'air ils assiégent le corps humain, & les esprits de l'homme l'étant de même, dès que ces atomes s'en sont emparez en y entrant, & qu'ils y sont devenus corrosifs, venimeux, & pestilentiels, comme je le montreray dans la suite, il est très-constant que tout ce qui est capable de diminuer les esprits dans le sang, est très-contraire à tous les états de la Peste, & par consequent que la purgation qui en dissipe une si grande quantité, comme tous les Medecins en conviennent, ne sçauroit convenir à la Peste prise, & regardée en elle-même.

Voyons donc si dès que la fiévre l'accompagne, il n'y auroit point quelque occasion où elle puisse être non seulement convenable, mais même très-necessaire.

J'ay dit plus haut que la fiévre qui survient à la Peste n'est pas toûjours d'une même nature, que tantôt ce n'est qu'une simple fiévre continuelle, & tantôt une fiévre continuë, putride, quelque fois avec des redoublemens, & d'autrefois sans redoublemens.

Si la fiévre survient au second, & au quatriéme des états que j'ay distinguez dans la Peste, dans lesquels sa malignité

eſt moindre, parce qu'il y a moins de ſels exaltez d'où elle dépend uniquement, & ſi cette fiévre eſt putride & maligne avec des redoublemens, qui donnent lieu de conjecturer qu'il y a dans les premiéres voyes quelque miniére ſecrete qui fournit par repriſes des impuretez au ſang, pourlors comme la malignité de la Peſte eſt en quelque façon moins à craindre que la fiévre qui l'accompagne, laquelle d'elle-même pourroit bien être mortelle ſans que la Peſte s'en mêlât, il n'eſt perſonne qui ne comprenne que la Peſte du malade eſt preſque aſsûrée, & inévitable, ſi on ne vuide inceſſamment cette miniére par un purgatif doux, benin, & ſimplement diluant, des impuretez qui y ſont ramaſſées, & qui rendroient sûrement la maladie incurable, ſi elles continuoient de ſe jetter dans le ſang, où elles ne manqueroient pas de charrier avec elles quantité des ſels predominans du temperament qui s'y ſeroient exaltez pendant le ſejour qu'elles y auront fait, & qui dès leur premiére entrée acheveroient de remplir les pores des atomes qui étoient demeurez vuides auparavant, & qui par là devenant corroſifs comme les autres, rendroient cet état mortel, & égal au cinquiéme que j'ay diſtingué.

De tout ce que je viens de dire, il me

ſemble qu'on peut inferer que c'eſt là le ſeul cas ou un purgatif doux & benin puiſſe convenir ; mais c'eſt auſſi là où il faut qu'un Medecin employe toute ſa penetration pour bien diſcerner laquelle des deux malignitez [ou de la Peſte ou de la fiévre] prevaut à l autre ; car ſi c'eſt la premiére, le purgatif m'y paroît mortel, ſi c'eſt la ſeconde, je l'y crois neceſſaire.

C'eſt auſſi ſans doute dans ces delicates, & perilleuſes occaſions, où ces illuſtres Medecins de Montpellier deputez par la Cour à Marſeille, auſſi bien que Monſieur Deidier, ont fait paroître leur habileté, & leur diſcernement dans l'uſage qu'ils ont fait des doux purgatifs, ſuivant la relation des premiers, du dixiéme Decembre, & la belle lettre du ſecond que j'ay inſerée dans ce Traité.

Ayant fait voir les ſuites dangereuſes que l'on doit craindre de l'uſage de la ſaignée, & des purgatifs dans la cure de la Peſte, ſuivant mon ſyſtéme qui s'accorde avec l'experience, & ayant expliqué les cas d'exceptiõ où l'on peut s'en ſervir après de grandes, & ſerieuſes reflexions. Ayant auſſi montré les avantages que l'on doit eſperer d'un vomitif doux & benin, donné immediatement dès les premiéres atteintes du mal, & avant que les impuretez ramaſſées

dans l'estomach soient passées dans le sang, auquel tems il seroit trop tard, & même très dangereux de le donner.

Il ne me reste à parcourir que les sudorifiques, & certains alexipharmaques de differente nature, qui ont presque passé de tout tems pour des specifiques de la Peste, & à examiner s'ils soutiendront dans mon sistême la grande reputation qu'ils se sont acquise dans la cure de cette terrible maladie, tant parmi les anciens Medecins que parmy les modernes.

J'ay distingué en quatre classes, au commencement de cette seconde partie, tous les remedes dont on se sert le plus communément, & qu'on a le plus vantez dans la cure de la Peste.

La premiére renferme les acides, tels que sont differents esprits acides tirez de differens mineraux par la distilation, les sucs acides de differens vegetaux, & le vinaigre.

La seconde comprend les remedes acres, & amers, tels que sont differentes plantes acres, ameres, & aromatiques, & diverses composítions dont elles font la base.

Dans la troisiéme, sont compris les alkalis fixes de differente nature, tels que sont d'un côté les perles, les coraux, les yeux d'écrevisses, la terre sigillée, le bol

d'armenie, la pierre de bezoard, & de l'autre l'antimoine diaphoretique, le bezoard mineral, & autres de cette nature.

La quatriéme contient les eſprits volatils, alkalis, ſulfureux, & les eſprits acides volatils.

J'ay fait voir en parlant des preſervatifs differens & oppoſez, dont ſe ſervoient Syvius Deleboé, & Diemerbrock, comment agiſſoient les acides du vinaigre dans le premier, & les acres de l'abſinte; & de la ſumée du tabac dans le ſecond, pour les preſerver de la Peſte; ils n'agiſſent pas differemment pour la guerir.

Il ſuffit donc de ſçavoir, [& je vais le repeter, comme étant à mon avis, la baſe de la curation, auſſi bien que de la preſervation de la Peſte,] que jamais on ne mêle en égale quantité une liqueur qui ſoit acide avec une qui ſoit acre, qu'il ne s'excite d'abord un combat, que les Chymiſtes appellent fermentation, par lequel les deux ſels qui y predominent ſe détruiſent mutuellement, ou du moins ſe cachent tellement l'un l'autre, qu'il ſe forme de leur union un troiſiéme, & nouveau ſel, qui ne tient de la nature d'aucun des deux, qui ont concouru à ſa production, & qui ſans être aucunement ny aigre ny acre, eſt inſipide, & appellé neutre par les Chymiſtes.

Cela étant entendu, il n'eſt perſonne qui ne comprenne d'abord aiſément, qu'il eſt d'une neceſſité indiſpenſable de connoître parfaitement les differens temperamens des malades qu'on a à traiter de la Peſte, parce de leur temperament dépend la nature du venin peſtilentiel, qui conſiſte dans la nature du ſel predominant, & exalté qui s'unit avec les atomes mineraux pour former le corroſif, qui produit la Peſte.

L'on comprend avec la même facilité l'importance qu'il y a de bien prendre garde que tous les remedes que l'on donne, ſoient propres à combattre la nature du venin peſtilentiel; car ſi par malheur ils étoient d'une même nature, au lieu de combattre, & de détruire ce venin, ce ſeroit comme un nouveau renfort qu'il recevroit, & qui luy aideroit à détruire plûtôt, & plus facilement le ſujet ſur lequel il agiroit.

Car ſi par exemple le venin peſtilentiel étoit un acide ſalé corroſif, & qu'on donnât pour remede des acides au malade, il eſt aiſé de concevoir qu'au cas qu'il ne ſe ſoit pas trouvé ſuffiſamment d'acides predominans, & exaltez de ſon temperament, pour remplir exactement tous les pores des atomes mineraux qui ſeront en-

trez chez luy, & pour en faire par ce moyen des corrosifs entiers, & parfaits, les acides qu'on luy donnera pour remede, feront la même chose qu'auroit fait une plus grande quantité d'acides, si elle s'y étoit trouvée, c'est-à-dire, qu'ils acheveront de garnir tous les pores des atomes qui étoient demeurez vuides, & ainsi au lieu de donner un remede qui gueriſſe le malade, on luy donne dequoy fortifier, & augmenter le venin, qui doit le faire mourir.

Il faut raisonner de même des remedes acres, & amers, si on en donne à un malade, dont le sel predominant de son temperament ait produit un acre-salé corrosif.

De ce funeste équivoque, qu'il est très-difficile, pour ne pas dire presque impossible d'éviter, à cause de la difficulté qu'il y a de bien distinguer d'un premier coup d'œil les differents temperaments de tant de malades qui tombent en même tems, provient, ce me semble, la grande mortalité qui accompagne la Peste, qui détruit l'homme en si peu de tems, qu'on n'a pas le loisir [que l'on a dans la plûpart des autres maladies] de reconnoître sa mépriſe, & de la reparer par le changement de remedes, & en en donnant qui soient opposez à ceux dont on s'est si malheureusement, quoy-

que très-innocemment servy.

Tous ceux qu'on reconnoît communément sous le nom de sanguins ou sous celui de pituiteux, se plaindront sans doute de ce qu'en proposant des remedes tant preservatifs que curatifs de la Peste pour les bilieux, & pour les melancoliques, je n'en propose point pour eux.

Je leur répondrai, pour faire cesser leur plaintes, que les Medecins reconnoissant le sel acide, & le sel acre pour les deux sels capitaux, de l'un desquels toutes les autres differentes especes de sels ne sont que des productions, c'est à chacun de ceux qui se plaindront à examiner avec soin duquel des deux, leur temperament dépendra, & se servir ensuite des remedes que je propose pour combattre celuy qui y prédominera.

Mais comme la connoissance des temperamens est, comme je l'ay déja dit, la chose du monde la plus difficile, & qu'il n'est rien de si aisé que de s'y tromper, il me semble que l'indication la plus sûre que chacun, de soy même, & sans l'avis d'aucun Medecin, peut avoir des remedes qui luy conviennent, ou de ceux qui luy sont contraires, est celle qu'il peut aisément tirer en luy même des choses que la propre experience luy fait connoître, qui luy font

du bien ou du mal lorſqu'il en uſe; ſuivant le fameux axiome de l'École: *A juvantibus, & nocentibus potiſſimæ petuntur agendorum indicationes, in juvantibus continuandum, à nocentibus abſtinendum.* Ce que je vais expliquer en François, afin que tout le monde puiſſe apprendre une choſe qui eſt ſi importante.

Cet axiome veut donc dire, que l'indication la plus aſſurée que chacun puiſſe avoir de la maniere dont il doit vivre, ſe tire de ce qui luy fait du bien, & de ce qui luy fait du mal; que le premier indique, qu'il faut le continuer, & le ſecond qu'on doit s'en abſtenir, ce qu'il faut entendre, non ſeulement des alimens, & des remedes, mais encore de l'uſage des ſix choſes que les Medecins appellent non naturelles, [que bien de gens qui ignorent ce que c'eſt, ſeront peut-être bien aiſes de connoître,] qui ſont l'air, le manger, & le boire; le ſommeil, & la veille; le travail, & le repos; les excremens qui peuvent ſortir ou être retenus dans le corps humain; & enfin les paſſions de l'ame; tellement que pour revenir aux alimens, & aux remedes, dont je parle principalement en ce rencontre, ſi une perſonne ſe trouve bien par exemple des choſes acides, & qu'elle ſe trouve mal des choſes qui ſont

acres ou ameres, cet axiome luy apprend qu'elle doit continuer l'usage de celles-là : *In juvantibus continuandum* ; & qu'elle doit s'abstenir de celles cy : *A nocentibus abstinendum* ; & qu'en cas du contraire elle doit observer le contraire. Et quand Hypocrate, & tous les Medecins, qui ont été, & qui seront, pourroient se trouver ensemble, & luy conseilleroient le contraire, je l'exhorterois hardiment à se moquer de leur avis, à le mépriser, & à suivre celuy que luy donneroit sa propre experience, qui seroit infaillible, pourveu que cette personne ne se trompât point en la faisant, c'est-à-dire, pourveu que, pour flatter son goût, elle ne fit point la sensuelle mépriſe de prendre les choses qui luy feroient plaisir pour des choses qui luy feroient du bien, & celles qui ne seroient pas de son goût, pour des choses qui luy feroient du mal. Equivoque qui pourroit luy être funeste.

Bien que tous les Medecins conviennent que les remedes de la troisiéme classe qui consiste en des alkalis fixes, sont également propres à adoucir l'un, & l'autre corrosif, il me semble cependant qu'on en doit faire quelque difference, tant à cause de leur substance qui est differente, que de leur maniére d'agir qui l'est aussi.

Les alkalis fixes de la premiére espece que

j'ai distinguée, (tels que sont les perles, les terres & autres,) consistans en des corps garnis d'une grande quantité de pores extrêmement larges, & dont les principes n'ont pas une forte liaison les uns avec les autres, à cause du peu de parties sulfureuses qu'ils contiennent, ils ne peuvent agir qu'à raison de ces pores, qui à mon avis, les rendent bien plus propres à adoucir l'acide-salé corrosif que l'acre-salé, parce que celui-là aiant des pointes aiguës, s'insinuë plus facilement dans leurs pores & s'y imbibe, pour parler le langage des Chymistes.

Et ceux de la seconde espece, [tels que sont les diverses preparations de bezoard mineral, l'antimoine diaphoretique & autres,] ont bien à la verité des pores, mais qui sont plus serrez & plus étroits que ceux de la premiere espece; outre cela ils contiennent des soulfres, qui me paroissent bien plus propres à envelopper & embarrasser le corps herissé de l'acre-salé corrosif que les pointes aiguës de celui qui dépend de l'acide-salé.

Ce que dit Galien, en parlant des facultez des medicamens-simples dans son Paragraphe sur le bol d'Armenie, me paroît très-propre à fortifier ma conjecture. Voici ses paroles: *Bibitur bolus Armenus ex vi-*

no albo, consistentiâ tenui, modicè diluto, si aut planè febre careant, aut leviter eâ teneantur, sin admodùm febriant, admodùm aqueo. Et parlant ensuite, dans la curation des effets de ce même remede, il ajoûte : *Quotquot hoc medicamentum biberunt celeriter curati sunt, at quibus non profuit omnes interiere.*

Or puisque ce Prince de la Medecine donnoit indifferemment ce même remede à tous les pestiferez, de quel temperament qu'ils fussent, avec cette seule difference qu'il le donnoit dans du vin blanc trempé moderément à ceux qui étoient sans fiévre, ou qui en avoient peu, & dans du vin fort trempé à ceux qui en avoient beaucoup, n'y a-t-il pas lieu de croire que n'ayant pas reconnû que la Peste pouvoit dépendre dans le même tems de deux causes differentes & oppoſées, pourveu que ce fût dans des sujets differens, donnant dans l'une & dans l'autre le même remede, tous ceux en qui la Peste dépendoit d'un acide-salé corrosif, en gueriſſoient en très peu de tems, à cause de la facilité avec laquelle j'ai dit que les pointes aiguës se fichoient & s'imbiboient dans les pores larges & copieux de ce bol, au lieu que le corrosif acre-salé reſſemblant à un chardon à foulon, en ayant été empeché par sa figure inéga-

le & heriſſée, ceux en qui la Peſte fut produite par cette cauſe, moururent tous.

Avant que de quitter cet article, je me crois obligé de dire qu'il y a peu d'alexipharmaques ſi vantez, pour la cure de la Peſte, que le bol d'Armenie de Galien, que pluſieurs prennent pour la terre de Lemnos; mais la commune opinion eſt que ſes rares & excellentes vertus ſont ſi reconnuës des Turcs, & ceux-cy ſi ſujets à avoir la Peſte dans leur païs, qu'il eſt preſque impoſſible d'en avoir du veritable, & qu'il n'y a que les grands Seigneurs de Turquie qui en ayent. On lui ſubſtituë la terre ſcellée dont il y a de pluſieurs ſortes; mais dont la meilleure eſt celle qu'on appelle en Latin *Bol ige ſis* du nom d'une ville de Sileſie, nommée *Striga*, d'où on la tire.

En ſe ſervant de ce remede, on ne court pas le même danger, ſi on ſe méprend ſur le temperament du malade, qu'en ſe ſervant de ceux des deux premieres claſſes, parce que lequel que ce ſoit des deux corroſifs, qui produiſe la Peſte, s'il n'eſt pas d'une figure propre à s'imbiber dans les pores de cette terre, elle ne ſçauroit du moins augmenter le mal, & le pis qui en peut arriver, eſt de laiſſer le corroſif tel qu'il étoit auparavant, & bien que

Galien dise: *At quibus non profuit, omnes interiere*, il ne s'ensuit pas de là qu'il veüille dire que le remede les a fait mourir, mais seulement que tous ceux à qui il n'a pas profité, sont morts, parce que s'y étant confié, à cause qu'il sauvoit un très-grand nombre des malades ausquels on le donnoit, on n'avoit pas daigné leur en donner aucun autre de ceux qui auroient pû les sauver.

Ainsi puisque je me crois obligé de dire ma pensée sur les remedes qui me paroissent devoir être les meilleurs, selon mon systême dans la cure de la Peste, j'avoüe de bonne foy que le veritable bol d'Armenie de Galien, ou la veritable terre de Lemnos, ou bien à leur défaut, la veritable terre de *Striga*, me paroit un remede plus assuré que tous ceux dont nous avons déja parlé, pour la cure de la Peste prise en elle-même, & sans regarder la nature de la fiévre qui l'accompagne.

Mais quelle preference qu'il me semble qu'on doive donner parmi les absolbans, au veritable bol d'Armenie de Galien dans la cure de la Peste, je crois que ce seroit faire tort au calcul humain, si on ne le preferoit à ce bol, quel excellent qu'il soit; je crois que sa rareté est la seule cause pour laquelle il a été moins usité dans la

cure de cette maladie, que bien d'autres remedes qui ne le valent pas. Outre l'épreuve salutaire qu'en ont faite les Anglois dans la derniere Peste de Londres. *Bontius in Commentario in Garziam ab horto. Tulpius libr. 3. observ. c. 4. Barbotte de Peste p 21. Bauhinus in tract. de hoc lapide. Primerosius de Erroribus vulgi libr. 2. cap. 36. Zuvoelfer in append. ad animadversiones pag. 17. 65. Horstius in Dispensatorio pag. 245. Guibertus in Medico officioso tractatulo de peste pag. 511. Vormius in suo Musæo. Hildanus centur. 5 observ. 29. & centur. 6. observ. 89.* conviennent tous qu'il est preferable dans la cure de la Peste à la veritable pierre de Bezoard que plusieurs estiment être un specifique de la Peste; & je me range d'autant plus volontiers au sentiment des premiers, que je suis persuadé que le remede specifique de la Peste, doit se trouver dans l'homme même, qui en porte en soy le venin.

Mais passons à la quatriéme classe des remedes alexipharmaques, qui renferme les esprits volatiles, alkalis & sulfureux, tirez des mineraux, des vegetaux & des animaux, aussi bien que les esprits acides volatiles, tirez de quelques animaux & vegetaux.

J'ai déjà insinué que les esprits étoient les sels les plus fins, les plus deliez & les plus

plus volatiles qui fussent dans les mixtes, entremêlez avec les plus purs, les plus minces, les plus subtils & les plus volatiles des soulfres qui s'y trouvent, & qui, les uns comme les autres, soit ensemble, soit separément, penetrent aisément toute sorte de corps, à cause de leur grande subtilité & de leur extrême viteſſe, qui vont & viennent, entrent & sortent, passent & repassent à travers de toute sorte de pores avec cette difference, que lorsqu'ils en trouvent d'assez étroits, ou de tortueux, qui ne leur laissent pas le passage bien libre, ils en écartent avec violence les côtez qui les gênent, s'ils sont des esprits salins, ou s'y collent & les enduisent, s'ils sont des sulfureux.

De l'idée que je viens de donner de la nature des esprits, il n'est personne qui ne déduise aisément suivant mon systême la proprieté que tous les Medecins leur attribuent, d'adoucir & de détruire également l'un & l'autre corrosif, ou en les brisant par leur parties salines, penétrantes & volatiles, ou en les embarrassant par leurs parties fibreuses, rameuses, sulfureuses & de même très-volatiles, ce qui paroit le plus assuré moyen de les détruire & de guerir la Peste; d'où vient que Sylvius Deleboé vante tant son esprit volatil, huyleux

dans la Cure de cette maladie.

Les mineraux en fourniſſent très-peu, les végetaux en contiennent plus ; mais les animaux nous en donnent infiniment d'avantage, & ſi nous en exceptons la vipere, il n'en eſt point qui en ait tant à proportion, que l'homme.

J'ai dit dans ma premiére Partie que l'homme portoit en ſoy le principe de ſa ruine, en y portant une trop grande quantité du ſel prédominant de ſon temperament debandé & exalté.

J'ai penſé, après l'avoir dit, que j'aurois ſans doute mécontenté bien de gens en leur apprenant qu'ils ſont eux-mêmes les propres inſtrumens de leur perte ; mais puiſque la faute eſt faite, il faut tâcher de la reparer, & de me racommoder avec eux, en leur apprenant que s'ils portent en eux le principe de leur ruine, comme je crois de l'avoir prouvé, il eſt très-vraiſemblable qu'ils y portent auſſi le principe de leur gueriſon.

Il n'eſt point de venin qui n'ait ſon contre-poiſon connû ou inconnû ; la vipere porte en elle l'antidote ſpecifique du poiſon qu'elle darde dans la playe qu'elle fait, qui eſt ſon propre ſel volatile ; le ſcorpion celui du ſien, qui eſt ſon propre corps écraſé ſur la playe qu'il a faite ; l'abeille

fournit le miel qui eſt le ſpecifique du mal qu'a fait ſon aiguillon.

Pourroit-on raiſonnablement croire que Dieu qui a créé non ſeulement ces creatures venimeuſes, mais encore toutes les autre, pour le ſervice de l'homme, & qui l'a pourvû avec tant de bonté des remedes propres à le guerir des venins étrangers, qui peuvent lui venir du dehors, l'en eut laiſſé dépourvû contre celui qui a le plus à craindre qui eſt le venin domeſtique qu'il porte dans lui-même.

Il faut juger de la Providence d'un ſi bon Pere avec des ſentimens plus dignes de ſes bontez & de nôtre reconnoiſſance, & croire, comme il y a beaucoup d'apparence, que nous portons en nous-mêmes le ſpecifique de ce venin domeſtique qui ſe forme en nous dans la Peſte.

Et en effet, puiſque les eſprits ſont, comme je l'ai déjà dit, plus abondans dans l'homme que dans le reſte des animaux, excepté la vipere, puiſqu'il n'eſt point de ſes parties ſoit ſolides, ſoit fluides qui n'en contiennent beaucoup, puiſque ſes cheveux, ſes ongles, ſa ſueur, ſes urines, ſes excremens, ſon ſang, la craſſe qui ſort de ſon corps par l'inſenſible tranſpiration, & qui reſte attachée à ſes linges, le ſang menſtruel & les choſes même qui ſe for-

ment en lui contre nature, (telles que sont le calcul, les vers & les poux,) formillent, plus ou moins, d'esprits qu'il peut en tirer pendant qu'il est en vie, outre ceux que l'on peut tirer après sa mort de presque toutes les autres parties, n'y a-t-il pas lieu de soupçonner qu'il y a là quelque mystere secret de son adorable Providence ?

Mais puisque j'ai fait voir que dès qu'il se trouve suffisamment d'esprits dans le sang de l'homme à l'entrée des atomes mineraux qu'il hume avec l'air de la respiration, lorsque la Peste est étrangere, ou qu'il hume de cette maniere & avale en même tems avec les alimens, lorsqu'elle est nationale, ce qui arrive très-rarement en Europe, où elle est presque toûjours étrangere, ces esprits abondans combattent d'abord ces atomes, [qui sont la semence de la Peste,] & ne manquent jamais de les détruire de l'une des deux maniéres que j'ai expliquées ; pourroit-on douter que ces mêmes esprits étant renvoyez dans le sang d'où ils sont sortis, n'y fassent les mêmes effets qu'ils y auroient faits s'ils y étoient restez sans en sortir.

Il me semble donc très-vraisemblable, (& c'est ce que je prie specialement tous les Sçavans de vouloir bien examiner avec

attention, à cauſe de l'importance de la matiere,) que les eſprits humains, & nommément ceux qu'on pourroit tirer de quelque partie que ce fût du malade même, doivent être le remede ſpecifique de la Peſte dont il eſt atteint, & qui n'a été produite en lui que par ſon propre venin domeſtique, qui n'eſt autre que les ſels predominans de ſon temperament éxaltez, debandez, & volatiliſez; Car il y a bien d'apparence, ce me ſemble, que ſes propres eſprits ſont plus propres & plus analogues, que tous les autres eſprits volatiles, qu'on pourroit employer pour cela, (& qu'il me ſemble cependant qu'on peut bien leur ſubſtitüer en cas de beſoin,) à adoucir des ſels, (de quelle nature qu'ils ſoient,) qui ont dépendu de ces eſprits, comme de leurs legitimes maîtres, pendant qu'ils ont été enſemble dans le même corps.

Et pour qu'on ne croye pas ma conjecture tout-à-fait chymerique, je prie tous ceux qui pourroient le penſer de faire attention qu'elle eſt fondée ſur l'experience qui nous apprend, premiérement que l'urine a toûjours paſſé pour un des plus excellens & des plus aſſurez preſervatifs & curatifs de la Peſte, & qu'il n'eſt point d'Auteur qui ne la loüe & ne la recom-

mande : & en ſecond lieu que les excremens, (qui ſont appellez par Paracelſe & pluſieurs autres Sçavans, la civete occidentale,) quoique moins uſitez que l'urine, à cauſe de leur odeur deſagreable, ne ſont pas moins eſtimables ny moins eſtimez dans la cure de cette maladie.

Schroder aſsûre qu'ils ont de très-grandes vertus, tant pour en preſerver les ſains que pour en guerir les malades, ſi on prend le matin à jeun la groſſeur d'une avelane.

Samuël Formius rapporte dans la trente-huitiéme de ſes Obſervations communiquées à Riviere, que dans la Peſte qui fut à Montpellier en 1630. trois perſonnes d'une même famille, qui étoient le mari, la femme, & la ſœur en ayant été infectées s'en guerirent toutes trois par le moyen de leurs propres excremens, que chacune d'elles detrempa dans ſes urines & avala après les avoir coulez par un linge, ce qui fut ſuivy d'une grande évacuation par le haut & par le bas qui les tira heureuſement d'affaire.

Zacutus Luſitanus Medecin très-fameux, raconte dans la huitante-neufviéme Obſervation de ſon troiſiéme livre, qu'il y a dans une Province Occidentale un petit animal à peu-près comme un lézard, appellé

Garit, qui y eſt très-commun à la campagne, & dont la piqueure eſt mortelle, ſi ceux qui en ſont piquez ne prennent des excremens humains qui en ſont le ſeul contrepoiſon.

Schroder aſsûre encore que c'eſt un grand remede contre la morſure de toutes les bêtes venimeuſes & enragées; il dit outre cela, que c'eſt le contrepoiſon du Napellus qui fait mourir en quatre heures ceux qui en ont pris, s'ils ne prennent de leur excremens ou frais ou ſecs detrempez dans quelque liqueur.

Le même Auteur nous apprend qu'il n'y a pas de meilleur remede à appliquer ſur les charbons & ſur les bubons peſtilentiels pour en appaiſer la douleur, pour attirer le venin & pour les amener à une prompte & parfaite ſuppuration, ce qui fut éprouvé, dit-il, dans la Peſte qui fut dans ſon païs trente années auparavant.

Cela étant ainſi, pourrions-nous raiſonnablement douter d'avoir en nous le ſpecifique aſsûré contre la Peſte, pourquoi en chercher des étrangers, à gros fraix, qui ſont très-fautifs & très-incertains?

Si le Souverain Createur de tous les êtres, qui a enſeigné aux bêtes, par un inſtinct naturel qu'il leur a donné, des remedes propres à les guerir de diverſes ma-

ladies auſquelles elles ſont ſujettes, n'a pas voulu donner ce même inſtinct à l'homme, il ne faut pas inferer de là que ſa divine & charitable Providence n'ait pas créé des remedes propres à le guerir de toutes ſes maladies & ſur tout de la Peſte, qui en eſt la plus cruelle; mais il en faut ſeulement conclurre qu'il a voulu qu'il ſe ſervît des lumieres de la raiſon, (qu'il lui a donnée preferablement aux bêtes, & par un privilege qui eſt un des plus forts témoignages de ſon amour envers lui,) pour les rechercher & pour les decouvrir, ce qui lui eſt d'autant plus aiſé, qu'il les peut trouver très-ſouvent par le moyen de cette raiſon ſans ſortir de lui-même.

Ainſi il me ſemble qu'il eſt de la reconnoiſſance que nous lui devons, de penſer qu'en nous créant, il a eu nôtre conſervation ſi à cœur, qu'il n'a pas créé une ſeule partie de nos corps où il n'ait attaché quelque vertu pour guerir quelqu'une de nos maladies, comme tant d'experiences nous en convainquent, & que, comme la Peſte eſt la plus dangereuſe, il n'y a pas une ſeule de nos parties où il n'ait répandu avec une ſage profuſion une quantité de ce baume ſalutaire, qui, à mon avis, conſiſte dans les eſprits volatiles, ſulfureux, ſans néanmoins nous l'avoir voulu faire connoître par un inſtinct

instinct comme aux bêtes, mais ayant voulu, comme j'ai déja dit, que la raison fit en nous ce que cet instinct fait chez elles.

Et comme ce sçavant Medecin a bien prevû que la Peste seroit le plus souvent une maladie si prompte, qu'elle ne nous laisseroit pas le tems d'aller chercher des remedes éloignez pour nous en guerir, il ne s'est pas contenté de verser abondamment de ce precieux antidote dans toutes les parties de nos corps, il l'a encore bien voulu mettre dans quelques-unes tout degagé, tout volatilisé, & tout prêt à servir à l'instant même que nous pourrions en avoir besoin.

L'experience nous fait connoître qu'il l'a mis de cette sorte dans nos urines & dans nos excremens, où ce baume est tout exalté & tout degagé, ainsi que la forte odeur qui en exhale nous le fait connoître. Il faut quelques soins & quelques preparations pour le tirer des autres parties où il est moins exalté & moins découvert.

Il me semble pourtant qu'il faut faire suivant mon systême une distinction notable entre les urines & les excremens, & remarquer que celles-là contenant beaucoup de sels acres qui se manifestent assez au goût, avec quantité d'esprits salins

exaltez qui y ſont mêlez, ne ſont guére propres qu'aux malades qui abondent en acide & dont le corroſif peſtilentiel eſt acide-ſalé, & que les excremens abondant en eſprits volatiles ſulfureux, ou ce qui eſt la même choſe, en des ſoulfres volatiles, qui nous ſont aſſez indiquez par leur odeur, ils ſont plus propres à adoucir & détruire l'un & l'autre corroſif, en les detrempant, cependant pour les bilieux dans quelque liqueur acide, tels que ſont les ſucs de limon, de berberis, d'ozeille, ou dans le vinaigre adouci avec trois parties d'eau commune, pour éviter l'inconvenient qu'y pourroient cauſer les ſels acres des urines, ſi on les y détrempoit.

Et ce qui me ſemble le procurer, eſt ce que dit Schroder au chapitre vingt-troiſiéme de ſa Zoologie, où, parlant de l'urine de l'homme, il aſſure qu'elle empêche l'action du venin des viperes, & qu'elle convient dans la morſure de ces animaux, dont pluſieurs perſonnes ont été gueries par l'uſage de quelques onces d'urine.

Or tout le monde ſçachant que le venin de la vipere eſt un venin coagulant, il n'eſt perſonne qui ne comprenne facilement que l'urine eſt le plus aſſuré remede tant pour preſever que pour guerir de la Peſte tous ceux chez qui elle pourroit être pro-

duite par un corrosif formé par les acides predominans du temperament, unis avec les atomes mineraux, & qu'au contraire elles ne feroit que du mal chez tous les bilieux & chez tous ceux où predomine le sel acre, qui ne seroit pas peu augmenté par ceux qu'elle contient, ce qui a été cause que ceux que le bon sens, & ensuite l'experience ont obligez à se servir de l'urine contre le venin coagulant de la vipere, ne se sont jamais avisez de s'en servir contre l'arsenic, ny contre aucun venin dissolvant.

Outre cela la grande repugnance qu'on a à prendre ses excremens, faisant, comme on dit communément, bondir le cœur & soûlever l'estomach, occasionne, (sans exciter aucune irritation dangereuse dans le malade,) l'évacuation par haut & par bas de toutes les matiéres impures qui sont contenuës dans l'estomach & dans les intestins, & dont on a tant de lieu de craindre qu'il ne se fasse un débondement dans la masse du sang, à laquelle ces excremens fourniſſent quantité d'esprits volatiles sulfureux qui sont, à mon avis, le contrepoison du venin pestilentiel.

Plusieurs faits de pratique soûtiennent ma conjecture.

Monsieur Belloste Chirurgien Major des Hôpitaux de l'armée de France en

Italie, rapporte dans le chapitre quatriéme de la troiſiéme partie de ſon livre intitulé le Chirurgien de l'Hopital, qu'il y a des lieux en Hollande où l'on compoſe un baume des matiéres loüables qui fluent des playes, lequel eſt très-ſalutaire pour leur gueriſon; & que quelques Sçavans, & curieux Italiens gueriſſent les diſſenteries avec le ſel des excremens des malades, & les hydropiques avec le ſel des eaux qu'on tire de leur ventre par l'operation.

Mais les deux faits ſuivans ſont mieux à mon ſujet.

Le fameux Sydenham dit dans ſon Traité de la Peſte, qu'il n'eſt rien de tel pour provoquer la ſueur à un malade, que de luy couvrir la tête, pour arréter, par le moyen du drapt qu'on jette deſſus, les vapeurs qui ſortent de ſon corps par la reſpiration, & les empêcher de ſe diſſiper en l'air.

Il rapporte à ce propos une hiſtoire qui me paroit d'une trop grande conſequence, dans la cure de la Peſte, pour que je ne la repete pas icy, en faveur de tous ceux qui pourroient avoir occaſion de ſervir dans la Peſte, & dans des fiévres malignes, & qui l'ignoreroient.

Cet Auteur raconte, qu'ayant été appellé par un Apoticaire pour voir ſon frere dangereuſement malade d'une fiévre peſtilen-

tielle, & ayant proposé de luy donner un sudorifique, l'Apoticaire luy dit que ce seroit en vain, puisqu'il luy en avoit déja donné plusieurs, & des plus forts qu'il avoit tous vomis sur le champ, à quoy ce Medecin ayant repliqué qu'il luy apportât celuy qu'il croiroit être le plus dégoûtant, & le plus propre à faire soûlever le cœur, qu'il sçavoit le moyen de le luy faire garder; il fit bien couvrir le malade pendant que l'Apoticaire alla prendre le remede, & dès que la seule pesanteur des couvertures eut commencé à luy procurer quelque moiteur, il luy fit prendre une dose bien forte de theriaque de Venise, qu'il garda sans peine, & qui luy procura une sueur abondante qui le guerit.

Ce fait de pratique me paroit d'une très-grande utilité non-seulement dans la cure de la Peste, mais encore dans toutes les occasions où il seroit à propos d'exciter une sueur à un malade qui auroit un vomissement, qui l'empêcheroit de garder les remedes qui pourroient la luy procurer.

Or comment est-ce que la couverture de la tête peut aider la sueur? il me semble qu'elle ne le peut faire que parce qu'en retenant, dans les drapts du lit, l'air qui sort du malade dans l'expiration, avec tous les corpuscules dont il est chargé,

elle oblige quantité des particules ſpirituenſes, & volatiles du ſang qui en ſont ſorties, à y rentrer avec luy dans l'inſpiration, & à retourner au ſecours de celles qui y ſont encore occupées à combattre les atomes peſtilentiels, qui dès qu'ils ſont ou briſez par les eſprits ſalins, ou enduits par les eſprits ſulfureux, ont bien plus de facilité à s'inſinuer dans les pores cutanez, & à ſortir du corps avec les autres corpuſcules qui compoſent la ſueur.

Monſieur Deidier a ſuivi Sydenham dans cette épreuve, à ce qu'il paroit par ſa lettre, que j'ay inſerée dans ma premiére Partie, dans laquelle il aſsûre que les malades, qui pouvoient reſter fermez, & couverts, ſe provoquant à ſuer en ſe couvrant la tête dans les drapts, & humant leur ſueur, ſe tiroient ſouvent d'affaire.

Or ſi la ſueur, & l'haleine des peſtiferez étoient venimeuſes, & empeſtées, comme preſque tout le monde ſe l'imagine, il eſt évident qu'un malade, qui les humeroit, devroit non ſeulement s'en trouver plus mal, mais encore en mourir plûtôt, à cauſe du venin qu'il remettroit dans ſon corps, ce qui étant contraire à l'experience qu'en ont faite ces deux Medecins ſi experimentez, en ſervant des Peſtiferez en deux differentes Peſtes, il me ſemble qu'il y a

lieu de se fortifier dans la pensée, que puisque la sueur, & l'haleine de ces malades ne sont pas venimeuses pour eux mêmes, lorsqu'ils les hument, elles ne le peuvent être pour personne, & que ce qui sort par ces deux issuës, qui sont celles par où se font les évacuations les plus considerables, n'étant point venimeux, il ne sort rien de leurs corps qui le soit, ni qui puisse communiquer la Peste à aucun des corps qui les approchent : & qu'au contraire les particules spiritueuses, qui en sont sorties ou avec l'haleine ou avec la sueur, étant forcées par les couvertures, qui les retiennent entre les drapts, de rentrer avec l'air au moment de l'inspiration dans le corps d'où elles étoient sorties, y doivent être très-salutaires, à cause du secours qu'elles portent aux esprits du sang, qui sans ce renfort, succomberoient peut-être sous le nombre des atomes mineraux unis avec les sels predominant, & exaltez du temperament qu'ils ont à combattre.

Si quelqu'un rempli de prejugez refuse de convenir de ce que je viens de dire, je le prie de vouloir bien m'apprendre de quelle autre maniere la sueur, & l'haleine retenuës dans les draps, & humées par les malades, peuvent contribüer à leur guerison ; s'il est vray, comme ils se l'imaginent,

qu'elles soient venimeuses, & empestées ? & pourquoy, en ce cas, au lieu de faire un effet si salutaire, lequel est confirmé par l'experience, elles n'augmentent pas plûtôt le mal, & n'avancent pas la mort des malades ?

D'ailleurs nous avons dans les urines une preuve bien convaincante que la sueur, & l'haleine d'un pestiferé ne sont point venimeuses, ni aucun des autres excremens qui sortent de son corps ; car puisque ceux-là-même qui soûtiennent, que tout ce qui en sort est infecté, avoüent, sans y faire reflexion, que les urines sont un excellent remede tant preservatif que curatif de la Peste, & que les urines sont du nombre des excremens, tout comme la sueur, & l'haleine; pourquoy, si ces deux icy étoient venimeuses, comme ils pensent, celles-là auroient-t'elles le privilege de ne l'être pas de même, & d'être au contraire un des plus asûrez remedes du venin qu'ils suppoſent dans les autres.

Il n'est personne de bon sens qui à toutes ces raisons, puisse refuser de se défaire de son ridicule prejugé, à moins qu'il ne prenne plaisir à demeurer dans une erreur grossiére, & volontaire, qui est d'autant plus condamnable qu'elle est pernicieuse.

Bien des gens, & même plusieurs Mede-

cins, en donnant dans un proverbe populaire, qu'il ne faut qu'un bon hyver pour anéantir une mauvaise Peste, n'en ont apporté qu'une mauvaise raison, fondée sur le même préjugé, que tout ce qui sort d'un pestiferé est infecté, ce qui les a portez à croire que le resserremẽt des pores cutanez du corps humain qui leur est causé par la bise qui regne ordinairement en hyver, diminuant considerablement la transpiration, il sortoit beaucoup moins de semences de Peste des corps pestiferez dans cette saison que dans les autres; mais quand je supposerois avec eux, que la matiere de la sensible transpiration, qui est la sueur, aussi bien que celle de l'insensible, qui ne sont qu'une même chose, & qui ne different qu'en quantité, seroient infectées, ce dont je viens de prouver le contraire, la Peste ne devroit pas cesser pour cela, mais il devroit seulement y avoir beaucoup moins de malades, selon ce sentiment, & selon le mien, le nombre devroit en être égal à proportion de celuy qui y reste d'habitans; parce que si tout ce qui sort des corps des pestiferez est infecté, & capable de communiquer la Peste à l'air, & à tout ce qui les environne, l'experience faisant connoître, que dès que le froid diminuë la transpiration, les autres évacua-

tions, & sur tout celle des urines, augmentent à proportion ; le mal ne doit pas être moindre, parce que les semences de la Peste, qui seroient sorties par la transpiration, si elle étoit demeurée la même, & que les pores cutanez n'eussent point été resserrez par le froid, doivent sortir en même quantité avec les urines, dont le flux est plus abondant à proportion de ce que la transpiration est diminuée ; ainsi le nombre des malades doit être égal à proportion de ce qui reste d'habitans, comme je l'ay déja dit, & sur tout, l'haleine, par où ils croyent qu'il sort un si grand nombre de ces semences, demeurant la même en hyver que dans les autres saisons.

Il faut donc chercher quelqu'autre raison de ce proverbe, & par laquelle on puisse prouver que quelquefois un bon hyver peut anneantir la Peste, & qu'il ne peut quelquefois, que la diminuer, en telle sorte qu'elle se renouvelle avec le printemps.

Il me semble qu'il peut y avoir trois raisons, pour lesquelles un bon hyver ne fait que diminuer la Peste, qui recommence de plus belle dès qu'il est fini : & qu'il n'y en a qu'une pour laquelle il peut l'anneantir absolument.

Les trois premiéres sont, le peu de cha-

leur qu'a le soleil en hyver, la pesanteur de l air qui est beaucoup plus grande, parce qu'il est condensé, & la quantité de nége dont la terre est quelquefois couverte, & sur tout dans les païs Septentrionaux.

L'unique, par laquelle un bon hyver me paroit pouvoir anéantir totalement la Peste, c'est une bise forte, & qui est presque continuelle en cette saison, pourveu néanmoins que le païs, où regne la Peste, soit exempt de nége, car s'il en étoit couvert, la bise ne pourroit point l'y anéantir, elle ne pourroit tout au plus que se joindre aux trois premiéres pour la diminuer considerablement pendant qu'elle souffleroit.

J'ai dit que le peu de chaleur qu'a le Soleil pendant l'hyver me semble la premiere cause pour laquelle la Peste ne fait simplement que diminuer par un bon hyver, pour se renouveller au printems, ou même au milieu de l'hyver, s'il y arrive quelques jours de suite qu'un vent du midi rende beaucoup plus doux, parce que ce peu de chaleur qui reste à cet astre dans cette saison, n'est pas suffisant, pour qu'il puisse attirer & élever en l'air les atomes mineraux, (ou quelles semences de Peste que l'on voudra supposer;) que ce même air avoit charriez & dépoſez pendant les

saisons precedentes, indifferemment sur tous les corps qui lui avoient été exposez, tellement que ce peu de chaleur n'étant pas capable de leur causer le moindre mouvement, ils demeurent en repos où ils se trouvent placez, & l'air s'en trouvant dechargé par ce moyen, ne peut porter par la respiration dans les corps des hommes, que les atomes qui se trouvent deposez sur quelques corps, ausquels quelque chaleur accidentelle, ou quelque mouvement exterieur qu'on y excitera, fera le même effet, que leur procure la chaleur du Soleil augmentée dans les autres saisons, tellement que le nombre des semences de la Peste, diminuant dans l'air qui est la cause commune la plus ordinaire qui les porte dans les coprs humains, la Peste doit diminuer en même tems considerablement par cette raison.

La pesanteur de l'air, qui est plus grande en hyver à cause de sa condensation, m'en paroît être la seconde cause, parce qu'en comprimant avec plus de force tous les corps terrestres, il presse de même les atomes mineraux contre les corps où ils sont attachez, & fait un effort continuel pour les y retenir comme côlez.

Il n'est personne qui ne conçoive aisément que le peu de chaleur du Soleil & la

pésanteur de l'air augmentée par sa condensation, étant capable d'arrêter les atomes mineraux sur les corps ausquels il sont attachez, la nége est encore bien plus propre à les y retenir, ou couverts sous elle, ou entremêlez avec elle, tellement que, soit que ces trois raisons ensemble, ou seulement les deux premiéres, qui sont inseparables, concourent à arrêter les atomes mineraux sur les corps ausquels ils sont attachez, il est, ce me semble, très-aisé à concevoir que la Peste doit être beaucoup moindre en hyver que dans les autres saisons, & qu'elle doit se reveiller au retour du Printemps, & dès que ces raisons cessent par la chaleur qu'il ramêne ordinairement, qui rend à l'air sa legereté naturelle & qui fait fondre la nége.

Enfin la quatriéme & derniere cause qui me paroît capable non-seulement de diminuer la Peste dans un endroit pendant un bon hyver, mais encore de s'y anéantir absolument, pourveu qu'il n'y ait point de nége, comme je l'ay déja dit, c'est une bise forte & qui soit continuelle ou presque continuelle pendant toute cette saison; car elle fait le même effet dans l'endroit où la Peste regne, qu'elle fait sur tous les corps infectez qu'on expose à son souffle pendant un tems considerable, non pas,

comme le dit le Capucin Charitable, parce qu'étant froides & desſiccative, elle refroidit la chaleur, & desſèche l'humidité qui s'y rencontre, qui ſont les deux principes de corruption qui nourriſſent & entretiennent le venin peſtilentiel, mais en deplaçant avec violence ces atomes de deſſus les corps du lieu peſtiferé, auſquels ils ſont attachez, pour les tranſporter en d'autres endroits plus ou moins éloignez, ſelon que ſa force eſt plus ou moins grande, & leſquels deviennent infectez à meſure que le premier ſe purifie par le moyen de ce deplacement, ou de ce tranſport des atomes dont il étoit chargé, & dont la biſe l'a debarraſſé, tellement que ſi ce bon hyver, qui dépend principalement de cette derniere cauſe, verifie le proverbe en anéantiſſant la Peſte qui regne dans un endroit, il ne le verifie qu'en partie & dans ce ſeul endroit là, puiſqu'il le dément dans celui où la biſe, qui cauſe ce bon hyver, tranſporte les ſemences de la Peſte, qu'elle vient d'anéantir dans le premier, ce qu'elle ne feroit pas, s'il y avoit de nége, parce que les atomes mineraux étant ou couverts ſous elle, ou entremêlez avec elle, ſeroient à l'abri de ſa violence, & demeureroient malgré elle dans les lieux où ils ſe trouveroient.

Mais remontons à l'endroit que ce proverbe dont je viens, ce me semble, de donner les raisons les plus vraisemblables nous avoit fait quitter.

Le second fait de pratique est du celebre Diemerbrock, qui dit avoir remarqué que la constipation étoit toûjours d'un bon augure dans la Peste, ce qui ne vient, à mon avis, que de ce que les esprits volatiles & sulfureux qui abondent dans les excremens, qui pendant la durée de la constipation sont retenus dans le corps, (au lieu de se dissiper en l'air; comme ils font dès le moment qu'ils sont hors du corps, & pendant tout le tems qu'ils conservent quelque chaleur,) s'éxaltent dans les gros boyaux, & se dégagent de ces excremens, tant qu'ils y demeurent enfermez, & ne pouvant s'exhaler hors du corps, ils sont forcez de penétrer dans le sang, & d'aller au secours de ces esprits qui y font leurs efforts pour détruire les atomes pestilentiels, & qui se trouvant par là considerablement renforcez, remportent bien plus aisément la victoire.

La remarque que fait Monsieur Manget dans son Traité de la Peste, (que ceux, qui sont dans l'usage des boüillons de viperes, ne souffrent point de la morsure de ces animaux, ou n'ont besoin que de

petits ſecours, mais prompts, pour en arrêter les effets, parce que leur ſang, dit-il, ſe trouve imbû de leur vertu, qui à mon ſens ne conſiſte que dans leurs eſprits,) me paroit encore très-propre à fortifier ma conjecture; car ſi le ſang d'un homme, qui parce qu'il prend les boüillons de viperes, eſt imbû de leurs eſprits, ne craint point, ou craint peu le venin de leur morſure, n'y a-t-il pas de même beaucoup d'apparence, que le ſang d'un homme qui ſera imbû & rempli de ces propres eſprits, ne craindra point, ou craindra peu le venin peſtilentiel, qui à mon avis, eſt ſon propre venin, puiſque s'il ne ſe trouvoit point chez lui des ſels predominans de ſon temperament, qui fuſſent degagez & exaltez dans la maſſe de ſon ſang, lorſqu'il y entre des atomes mineraux, jamais ceux-cy ne ſeroient venimeux, comme je l'ay dit, & ce me ſemble prouvé; tellement que ces atomes étant d'eux-mêmes très-innocens & incapables de nuire, lorſqu'ils entrent dans le corps des hommes, & faiſant cependant connoître peu de tems après qu'ils y ſont entrez, qu'ils ſont plus ou moins venimeux dans quelques-uns & qu'ils demeurent innocens dans quelques autres, on ne peut conclure autre choſe, ſinon que le venin qu'ils font paroître ne

leur

leur eſt pas eſſentiel, mais qu'ils l'ont acquis dans le corps où ils marquent qu'ils en ont, & par conſequent que c'eſt à ces corps à qui appartient eſſentiellement le venin, & non pas à eux-mêmes.

Si l'on détruit ce raiſonnement, j'avoüe que mon ſyſtême eſt renverſé; mais comme pour le détruire, il faut renverſer non-ſeulement tous les principes de la Medecine, mais encore toutes les regles du bon ſens: je me flatte que tous les Sçavans en conviendront avec moi, & reconnoîtront que le remede que je conjecture être le ſpecifique de la Peſte, & qui n'eſt autre que les particules ſpiritueuſes volatiles tant ſalines que ſulfureuſes, qui ſe trouvent dans l'homme, [de laquelle de ces parties qu'on les tire,] convient dans la cure de cette maladie à tous âges, à tous ſexes, à tous temperamens, auſſi bien qu'aux deux cauſes differentes & oppoſées, qui peuvent la produire en même tems en des ſujets differens.

Pluſieurs perſonnes ſe recrieront ſans doute contre la ſaleté des excremens, que je dis être ſi vantez & ſi recommandez par les Auteurs les plus experimentez, qui conviennent tous qu'ils contiennent quantité de particules ſpiritueuſes volatiles exaltées & degagées.

Mais quel grand qu'en ſoit le nombre qu'elles ſe reſſouviennent, que de quelle propreté qu'elles puiſſent être, ce remede, tout ſale qu'il eſt, étoit quelques momens auparavant une partie d'elles-mêmes, qui étant capable, ſelon le témoignage du fameux Diemerbrock & de pluſieurs autres Medecins, de leur être très-profitables dans la Peſte, ſi elle fait dans leur corps un plus long ſéjour qu'à l'ordinaire, ainſi qu'il arrive dans la conſtipation, ne peut que lui être d'un très-grand ſecours, ſi on la remet dans le même corps d'où elle eſt ſortie, non-ſeulement par les raiſons que j'en ay déja dites, mais encore, parce que les eſprits du ſang n'étant que les particules les plus diviſées, les plus attenuées & les plus ſubtiliſées des alimens, & les excremens n'en étant que les plus groſſiéres, qui n'ayant pas été aſſez appetiſſées dans les differentes digeſtions qu'elles ont ſouffertes, n'ont pû s'inſinuer dans les pores fins & inſenſibles des vénes lactées, il arrive dans le corps humain, lorſqu'on les y remet, la même choſe que lorſqu'on véut tamiſer quelque matiere après l'avoir pulveriſée; Si elle n'eſt pas toute égale & qu'il s'en trouve une partie qui ne ſoit pas aſſez fine pour paſſer par les pores du tamis, on la ſepare de celle qui a été tamiſée, & com-

me elle eſt de la même nature, & qu'il ne lui manque, pour être miſe avec l'autre, que la ſubtilité & la fineſſe qu'on peut lui donner, on la remet dans le mortier où elle avoit déja été pilée une fois, mais trop groſſierement, on l'y pile une ſeconde fois, après quoi on la remet dans le tamis par les pores duquel elle paſſe auſſi facilement que la premiere avec laquelle elle eſt retirée pour ſervir aux mêmes uſages.

On m'objectera ſans doute qu'en donnant au malade quelque aliment ou quelqu'autre remede rempli de particules ſpiritueuſes & volatiles, ce ſeroit la même choſe, & que le malade en retireroit le même avantage, ſans avoir le même deſagrément en le prenant.

Je réponds que l'on pourroit faire la même objection à tous ceux qui ſe ſervent des ſpecifiques, & nommément à ceux qui font prendre des excremens humains aux perſonnes qui ont été morduës par ce ſerpent, dont j'ai parlé, qui s'appelle Garit, & dont la bleſſure n'a point d'autre antidote. Il y a beaucoup d'apparence que ſi l'experience n'avoit pas fait connoître aux habitans de cette Province, où cet animal eſt commun, que les autres remedes qui peuvent contenir autant d'eſprits volatiles ſulfureux que les

excremens humains, y étoient inutiles, on les leur auroit donnez, & on leur auroit épargné le desagrément de prendre un remede si dégoûtant ; mais la vertu d'un remede specifique ne consistant, ce me semble, que dans une certaine proportion qui se rencontre entre la cause du mal & le remede ; n'est-il pas très-vraisemblable qu'elle doit se trouver entre les esprits de l'homme qui sont répandus, [quoiqu'en differente quantité,] dans toutes les parties de son corps, & le venin qui produit la Peste en lui & qui devroit, à mon avis, être plûtôt appellé venin de l'homme, que venin pestilentiel, puisqu'il ne provient, comme je l'ai fait voir, que des propres sels predominans de son temperament exaltez & unis aux atomes mineraux, qui sans eux n'auroient jamais de venin, & ne seroient jamais ny corrosifs ny pestilentiels.

Tellement que le plus grand nombre de ceux qui sont attaquez & qui meurent de la Peste, étant du tiers état, parce qu'il prevaut aux deux autres, & la plûpart encore étant païsans & habitans à la campagne, qui le plus souvent manquent d'argent pour acheter des remedes, d'Apoticaires pour les leur distribuer, & de Medecins pour leur indiquer ceux qui conviendroient le mieux à leurs temperamens, je conseil-

lerois en general à un chacun, [ſi j'étois dans un païs affligé de la Peſte,] avec plus de confiance qu'aucun autre remede, celui de ſes propres excremens detrempez avec ſes propres urines, & coulez par un linge de la maniere que rapporte Formius dans l'Obſervation que j'ay citée, avec cette ſeule remarque que je voudrois qu'ils fiſſent, que tous ceux qui ſe reconnoîtroient d'un naturel très-vif & très-aiſé à ſe fâcher, maigres, & ſang chaud, actifs, agiles, prompts, d'un teint pâle, tirant ſur le jaune & ſur tout à la face & aux yeux, [qui eſt la ſeule notion qu'on peut donner à de telles gens du temperament bilieux,] les détrempaſſent dans quelque ſuc acide, comme de limons, de berberis, ou d'ozeille, ou ſimplement dans un mélange d'une partie du vinaigre, & de trois parties d'eau commune, au lieu de le faire dans leurs urines, de peur d'augmenter chez eux les ſels acres predominans de leur temperament par les ſels acres & lixivieux, contenus dans ſes urines, & j'exhorterois très-particulierement les unes & les autres, de quel temperament qu'ils fuſſent, d'imiter l'exemple des trois perſonnes, de la même maiſon, qui au rapport de Formius ſe guerirent de la Peſte à Montpellier par ce ſeul remede, en le prenant, comme elles, dès

le premiers moment qu'ils s'appercevroient de la moindre indiſpoſition, ce qui me paroit étre la choſe la plus importante dans la Peſte, quelque ſoit le remede qu'on y faſſe, comme tous les Medecins en conviennent, bien qu'en cela leur avis important ne ſoit pas trop ſuivy; ce qui ne vient, à ce que je penſe, que de ce qu'à force de craindre cette maladie, on aime à ſe flatter & à douter qu'on ſoit infecté, juſqu'à ce qu'on en ait une certitude qui le plus ſouvent ôte toute eſperance de ſalut, & au Medecin, & au malade. Ainſi il vaut bien mieux prendre des remedes au premier ſoupçon que l'on peut avoir, que d'attendre trop tard, & ſur tout celuy des excremens, parce qu'étant preſervatifs auſſi-bien que curatifs, s'ils n'agiſſent pas d'une façon, ils agiſſent de l'autre, ce qui eſt très-aiſé à comprendre par l'effet qu'ils font.

J'ay déja dit, après avoir rapporté l'Obſervation de Formius, que la repugnance naturelle, avec laquelle on prend les excremens, fait ſoûlever l'eſtomach, & procure, ſans exciter aucune irritation dangéreuſe une évacuation, par le haut, & par le bas, de toutes les matiéres impures, & indigeſtes qui ſe trouvent dans l'eſtomach, & dans les inteſtins, & qu'outre cela ce remede fournit de luy-même au ſang beau-

coup plus de parties ſpiritueuſes qu'il n'en perd par l'évacuation des matieres cruës & indigeſtes dont il procure la ſortie, tellement qu'il remplit, par ces deux manieres d'agir, toutes les indications qui ſe preſentent dans la cure de la Peſte, & on n'a beſoin pour avoir ce remede ny d'argent, ny d'Apoticaire.

Que ſi quelqu'un prenant confiance à ce remede ſur le bien qu'en diſent tant de graves Auteurs que j'ai citez, & rebuté de n'avoir pas librement ce remede, pour être conſtipé naturellement, (comme ſont ordinairement les hypocondriaques, qui abondent en acides, & la plûpart de ceux qui mênent une vie ſedentaire, & qui engendrent beaucoup de glaires ou de cette pituite que les Anciens appelloient vitrée) étoit mal-heureuſement tenté de murmurer contre la divine Providence, qui ne lui auroit pas donné, comme au reſte des hommes, une liberté de ventre qui lui fournit chaque jour ce remede, qu'il ſe garde bien de ſe laiſſer aller à un tel excez d'ingratitude, & qu'il ſçache que pendant qu'il eſt en ſanté, ce reſſerrement de ventre eſt abondamment compenſé par les autres évacuations, (telles que ſont, celle qui ſe fait par les crachats qu'ils jettent en abondance, d'où vient le proverbe

qui les concerne, *Sputatores mélancolici*, & celles des urines & de l'insensible transpiration qui sont beaucoup plus copieuses en lui que dans les autres qui ont le ventre libre,) & qu'en tems de Peste, ses urines qui conviennent parfaitement à son temperament, suppléent heureusement aux excremens qui sont retenus dans son corps où ils ne sont pas inutiles, comme je l'ay déja dit, ensuite de la remarque qu'en ont faite Diemerbrock & plusieurs autres Medecins, outre que s'il n'a pas des excremens frais, au moment qu'il en auroit besoin, il peut, en avoir de secs, (qui sont presque aussi bons,) & les detremper de même dans ses urines.

Quand je dis que je suis persuadé que les esprits humains qui sont diversement répandus dans toutes les parties du corps de l'homme, sont le contrepoison du venin pestilentiel, je ne veux pas dire qu'ils gueriſſent sûrement & infailliblement tous ceux, qui étant atteins de cette maladie, auront recours à ce remede; mais seulement tous ceux en qui la Peste sera curable; & dont la plûpart mourroient avec tout autre remede; car j'ai presque demontré, en distinguant & expliquant les cinq états que j'ay découvers dans le sang & qui répondent aux cinq classes de malades distinguées

guées dans la relation de la Peſte de Marſeille, que le cinquiéme de ces états, qui répond parfaitement à la premiére claſſe, & deſeſperé, & incurable, tant à cauſe de la promptitude avec laquelle le grand nombre d'atomes mineraux, qui eſt entré dans le corps du malade, s'unit avec la grande quantité des ſels predominans de ſon temperament, qui s'y ſont trouvez degagez, exaltez, & tout prêts à s'unir à eux dans l'inſtant, qu'à cauſe de l'extréme viteſſe avec laquelle ils détruiſent le ſang humain dès que par cette fatale union ils ſont devenus venimeux, & corroſifs.

Mais comme je n'ay propoſé le remede des excremens [qui me paroit remplir toutes les indications qui ſe preſentent dans la cure de la Peſte] qu'au tiers état, & notamment aux pauvres païſans, & gens de la campagne, qui ſont le plus ſouvent dépourvûs de tout ſecours, & qui portent toûjours celuy-là avec eux, & qu'il pourroit ſembler par là que je voudrois imiter le Capucin Charitable, qui diſtingue les parfums pour les riches, & les parfums pour les pauvres; je declare que la Peſte étant la même chez les uns, & chez les autres, qu'elle traite également, & ſans diſtinction, j'entends auſſi que ce remede ſoit d'une égale bonté pour les plus grands Seigneurs,

& pour les plus grands gueux du monde, mais comme les richeſſes donnent à ceux là les moyens de ſe faire ſervir avec des ſoins plus recherchez, & des remedes plus precieux & plus agreables, quoy que peut-être moins efficaces, je craindrois de m'attirer leur indignation ſi je leur propoſois un remede ſi ſale, & ſi dégoutant; bien qu'il me paroiſſe le plus convenable de tous ceux que j'ay trouvez dans les Auteurs les plus experimentez dans la cure de la Peſte.

C'eſt pourquoy pour ménager l'honneur de leurs bonnes graces, auſſi bien que celles de certaines perſonnes d'une extréme delicateſſe, qui diroient d'abord qu'elles aiment mieux mourir de la Peſte que de s'en guerir, en prenant dans les premiéres atteintes du mal, un remede ſi ſale. Je leur conſeilleray pour m'accommoder autant à leur propreté qu'à leur delicateſſe, de prendre dès les premiers momens, ſi elles ſe trouvent un ſeul des ſimptomes que j'ay rapporté plus haut, qui indiquent qu'il y a quelques impuretez dans leur eſtomach, une doſe proportionnée, & reglée par Monſieur leur Medecin, du vitriol blanc que j'ay propoſé en parlant des vomitifs, & de recourir enſuite inceſſamment au remede que je conjecture de-

voir être le spécifique de la Peste, & consister aux esprits humains, de quelle partie du corps qu'on les tire, en prenant dans quelque liqueur convenable à leur temperament une dose reglée de même par Monsieur leur Medecin, de sel volatile, ou de crane, ou de sang, ou d'urine, ou de cheveux humains.

Mais à propos des cheveux, il n'est point de parties du corps humain, dont l'on tire, par la distillation, une si grande quantité d'esprits, de sel volatil, & d'huyle, que de celle là, tous les Chymistes en conviennent; or ce n'est ny la cornue dans laquelle on les met pour les distiller, ny le feu dont on se sert pour en faire la distillation, qui y en met la quantité considerable qu'on en tire, elle est donc réellement, & évidemment dans les cheveux.

C'est cette certitude qui m'engagea il y a peu de tems à prendre une pincée de mes cheveux coupez bien menus, à les jetter dans de l'eau boüillante dans un pot bien bouché, à les y laisser infuser pendant une demy heure, à peu près comme on fait le Thé; je passay ensuite l'infusion par un linge, je luy trouvay une couleur crystalline fort claire, & un petit goût presque imperceptible plûtôt agreable que dégoûtant, & qui me parût être legerement aromatique.

J'en pris une cueillerée qui me fit legerement vomir ſix ou ſept heures après ſans que je puiſſe aſſurer ſi ce vomiſſement fût l'effet de cette infuſion, ou de quelque diſpoſition naturelle qui ſe trouva en moy; comme je me portois bien, & que je ne jugeay pas d'avoir beſoin d'aucun remede, je ne pouſſay pas plus loin mon épreuve.

Comme je n'ay pas eû d'occaſions d'éprouver quels ſont les effes de ce remede, qui ne peut-être qu'excellent, étant remply d'une infinité d'eſpris humains, & qu'il ne peut du moins que d'être ou vomitif, & purgatif comme les excremens, ou ſudorifique comme les eſprits, & le ſel volatile qu'on en tire par la diſtillation, & peut-être tous les trois en même tems, c'eſt-à-dire, vomitif, purgatif, & ſudorifique, je ſupplie Meſſieurs les Medecins qui ſe trouveront à portée de ſervir des perſonnes atteintes de la Peſte ou de quelque fiévre maligne, de vouloir bien éprouver quelle ſera la vertu d'un remede ſi aiſé à faire, & qui coute ſi peu.

S'il fait le même effet que les excremens, qui pourroit refuſer de le prendre ? d'autant plus qu'au lieu d'être dégoutant comme ceux là, il a, comme j'ay dit, un goût imperceptible plûtôt agreable que déplaiſant. S'il eſt ſudorifique, ce doit être le

meilleur de tous les ſudorifiques le plus naturel, & le plus convenable à tous les temperamens, puiſque ce n'eſt qu'une partie de la perſonne même qui le prend.

Ce qui m'obligea encore de faire infuſer des cheveux, & de gouter de l'infuſion, fût ce que dit Knephœlius Medecin d'armée, ſur les ongles des pieds, & des mains qu'il faiſoit infuſer dans du vin chaud pendant la nuit, & qui étoit le ſeul cathartemetique dont il ſe ſervoit pour purger les ſoldats, ce qui avoit des ſuccès merveilleux; or puiſque le vin émetique qui purge ſouvent par le haut, & par le bas, n'eſt qu'une infuſion du foye, ou du verre ou des regules d'antimoine faite dans du vin blanc, pourquoy ne pas luy preferer l'infuſion de quelqu'une des propres parties de nos corps qu'il eſt très-conſtant qui renferment quantité de particules ſpiritueuſes, qui dédommagent toûjours le ſang de celles qu'il employe pour les differentes contractions des fibres muſculeuſes, qui ſervent à l'évacuation des matieres, de quel côté qu'elles ſortent.

L'inſpection des cadavres des peſtiferez, ouverts par l'habile Monſieur Soulier en preſence de Meſſieurs les Medecins de Montpellier, deputez par la Cour en Provence, dans leſquels ils ont trouvé quantité

d'inflammations gangreneuſes en differentes parties internes, me porte fort à penſer, que puiſque le ſang de bouquetin eſt un ſpecifique, renommé pour la cure des inflammations internes, & ordinaires; le ſang humain deſſeché, & conſervé avec ſoin, doit être le ſpecifique des inflammations gangreneuſes, peſtilentielles, qui ne dépendant que d'un défaut d'eſprits dans le ſang, doivent probablement être gueries par un remede qui en contient beaucoup de la même nature, & qualité que ceux qui y manquent.

Tellement que comme la ſaignée eſt fort dangereuſe en tems de Peſte, tant pour les ſains que pour les malades, je me trouve fort porté à croire que tous ceux qui n'auroient point de raiſons invincibles de ſe faire faire une legere ſaignée dans une ſaiſon convenable, & avant que la Peſte fût tout près du pays, feroient prudemment de ſe faire tirer deux onces de ſang dans un beau jour, après s'être nourris la veille, des meilleurs alimens qu'ils auroient pû, de le recevoir dans un vaſe fort large, afin qu'y étant plus étendu il en fût plûtôt ſec, & dès qu'il le ſeroit ſuffiſamment, de le bien fermer, & de le conſerver avec ſoin pour s'en ſervir au beſoin, au même poids que celuy de bouquetin.

Ceux qui auroient de fortes raisons de ne point se faire saigner, pourroient se munir de quelques onces du sang qu'on tireroit à un jeune homme de bonne santé; tous les remedes tirez de l'homme naturellement, & sans le secours de la chymie, me paroissent preferables à tous autres dans la cure d'une maladie dont le venin ne provient que de l'homme même, qui me paroit en porter le contrepoison.

Ceux qui mépriseront de se servir de leurs propres esprits ou naturels, tels qu'ils sont dans les urines, & dans les excremens, ou tirez de quelqu'une des parties de leur corps, ou par l'infusion ou par la distillation, après avoir pris le vomitif que je leur ay proposé dès les premiéres atteintes du mal, ne doivent pas, ce me semble, chercher d'autre sudorifique que la theriaque prise en une dose un peu forte, la plus vieille est la meilleure dans la Peste, outre l'experience que les Medecins qui ont été employez à servir des pestiferez en ont faite en plusieurs païs, il est aisé à concevoir que tant de mixtes differens qui entrent dans sa composition, ne sçauroient demeurer si long-temps mêlez ensemble sans que les principes dont ils sont composez s'y exaltent, & qu'ainsi les sels volatiles huyleux qui y abondent y sont plus dega-

gez, & plus en état d'aller inceſſamment au ſecours des eſprits du ſang, que dans celle qui eſt nouvelle, qui eſt auſſi la meilleure dans toutes les occaſions, où il s'agit de calmer par le moyen de l'opium, qui y entre en aſſez grande quantité, le trop grand mouvement des eſprits, ou d'appaiſer des douleurs fortes, & violentes.

Ce que je viens de dire en faveur de la theriaque, n'eſt addreſſée qu'aux melancoliques, & à tous ceux qui abondent en acides, & dont le venin peſtilentiel eſt un acide-ſaliniforme corroſif; car pour les bilieux, bien loin de leur être profitable, elle leur eſt très-contraire, & bien que l'on puiſſe dire en quelque façon que les eſprits volatiles huileux, qui ſe ſont dégagez par une longue digeſtion dans celle qui eſt fort vieille, pourroient bien être propres à adoucir, & détruire l'acre, comme l'acide-ſaliniforme corroſif; l'experience fait cependant connoître que les ſels acres qui abondent dans la plûpart des remedes qui entrent dans la compoſition de la theriaque, ſont toûjours à craindre dans tous ceux chez qui le ſel acre eſt le predominant du temperament.

Ainſi au lieu de la theriaque, les ſucs acides de limons, de berberis, de grenades, d'ozeille, les eſprits acides de nitre,

de sel, de vitriol, & de vinaigre, les remedes émulsifs, & adouciſſans, & enfin tout ce qui est propre à diviſer, ou à envelopper, & embarraſſer les sels acres predominans de leur temperament, auſſi bien que le corroſif acre-saliniforme qui produit en eux la Peſte, y ſont les remedes les plus propres, & les plus efficaces.

Mais pour dire mon ſentiment ſur cette eſpece de remede, comme j'ay fait ſur les autres, je declare qu'il me ſemble que le vinaigre diſtillé eſt le meilleur de tous les eſpris acides; & ſur tout, ſi on prend ſoin de le rendre un peu medecinal, en y faiſant infuſer quelques racines ou fleurs de plantes aromatiques, & quelques citrons ou oranges entiéres, & écraſées. Le vinaigre contient beaucoup d'eſpris acides volatiles, ſulfureux, qui en étant degagez & volatiliſez par la diſtillation, ſont très-propres à détruire le corroſif acre-saliniforme qui produit la Peſte dans les bilieux; & les ſoulfres des racines, & des fleurs des plantes aromatiques, auſſi bien que du citron ou de l'orange étant des plus purs, & des plus volatiles qu'il y ait, ſont auſſi très-propres à envelopper, & à embarraſſer ce corroſif dans leurs parties rameuſes; ainſi il ne faut pas s'étonner ſi ces vinaigres alexipharmaques, quoyque compoſez avec

moins de methode, pour y avoir mêlé indifferemment bien de plantes differentes, dont les unes sont acres, & ameres, les autres odorantes ; quelques autres sans odeur, ont été cependant si vantez, & si recommandez dans la cure de la Peste.

Je ne m'amuse point icy à faire l'énumeration de toutes les plantes, & de tous les remedes alexipharmaques, & antipestilentiels ; tous les Auteurs en sont remplis, je me contenteray de dire en general, que ceux qui sont aromatiques, doivent être preferez aux autres, parce que, comme je l'ay déja dit, ils contiennent quantité de soulfres très-purez, très-degagez, & très-propres à adoucir l'un, & l'autre corrosif.

Je ne m'arréte point aussi à prescrire des formules composées de ces remedes, c'est un privilege qui me paroit reservé singulierement à Messieurs les Medecins qui sont employez auprès des pestiferez, & qui seuls me semblent être en droit de les composer, & de les conformer au temperament different des malades qu'ils ont à traiter, & ensuite [sans le perdre jamais de vûë, & sans s'écarter, sous quel pretexte que ce soit, de l'indication qu'ils en doivent tirer, & qui me paroit devoir être regardée comme le guide de la route qu'il faut suivre,] les pro-

portionner à l'âge, aux forces, au sexe, & à diverses autres circonstances qu'ils ont à considerer.

Il me suffit pour la preuve de mon systeme, & pour remplir les engagemens du titre de ce Traité, d'avoir montré qu'il convient avec l'experience, avec la pratique des Auteurs les plus heureux, & les plus experimentez dans la cure de la Peste, & avec tous les remedes qu'ils ont le plus estimez, que j'ay fait voir qu'il ne faut pas donner indifferemment à toute sorte de personnes, les uns convenant à un certain temperament, & les autres à un autre.

Je finis enfin ce petit Ouvrage par où je l'ay commencé dans ma Preface addressée à Messieurs les Medecins, en declarant que je soûmes avec respect les conjectures, dont il est remply, à leur jugement. Je les prie derechef de le vouloir bien examiner sans prevention, & avec toute l'attention que merite l'importance de la matiére qu'il traite.

Je les prie de le faire sans prevention, parce que Stenon m'a appris les effets dont elle est capable.

Cet habile Medecin Danois, ayant découvert que tous les nerfs, au lieu de prendre leur origine dans le cœur, comme l'avoient enseigné Hypocrate, & Aristote, la

prenoient dans le cerveau ou dans le cervelet, alla voyager en Italie, & étant arrivé à Veniſe, il s'informa s'il y avoit quelque fameux Medecin. On luy en nomma un entre-autres qui étoit fort âgé, & qui étoit celuy qui avoit le plus de reputation. Stenon l'étant allé voir, & étant tombé dans la converſation ſur le chapitre des nerfs, il luy fit part de ce qu'il avoit eû le bon-heur de découvrir ſur leur origine, à quoy le Venitien ayant répondu que la choſe étoit impoſſible, & que tous les Medecins, & tous les Philoſophes convenoient du contraire. Stenon luy offrit de le convaincre par le témoignage de ſes propres yeux, s'il vouloit bien qu'il diſſequât en ſa preſence quelqu'animal, dont il luy verroit conduire tous les nerfs [ſans en excepter même celuy du cœur] depuis leur extremitez qui ſont dans les parties où ils aboutiſſent, juſques aux glandes du cerveau, & du cervelet, où il luy feroit voir très-clairement qu'ils prenoient tous leur origine; le Medecin de Veniſe accepta l'offre, croyant la choſe impoſſible; Stenon luy fit voir au contraire qu'elle alloit ainſi qu'il luy avoit dit, ce que celuy là ayant veu de ſes yeux, qu'il ne pouvoit pas dementir, & touché de ſes mains avec leſquelles Stenon luy fit ſuivre tous les nerfs qu'il voulût,

dès leurs extremitez jusques à leur origine dans le cerveau ou le cervelet, il dit à Stenon en s'écriant, en verité, Monsieur, vous venez de me faire voir cette nouveauté si clairement, que si Hypocrate & Aristote n'avoient pas dit le contraire je serois de vôtre sentiment.

Que peut-on dire de plus fort pour prouver le pouvoir qu'a la prevention pour empêcher qu'on se rende à la verité

Combien de tems n'a t-il pas falû pour persuader la circulation du sang dès qu'Haruée l'eût découverte, bien qu'il prouvât par une experience inconteſtable que faisant une ligature, dans quelque partie que ce fût, & une inciſion à quelque vêne, tant soit peu considerable du côté le plus éloigné du cœur, tout le sang du corps sortoit par cette ouverture. Malgré toute l'évidence de cette preuve, je doute s'il n'y a point encore aujourd'hui dans le monde quelque personne assez prevenuë des opinions de l'antiquité pour douter de cette verité, du moins sçay-je bien qu'en l'année 1690. que j'étudiois à Montpellier, quelques anciens Docteurs de la ville en doutoient encore, prevenus que l'antiquité, (qui ne l'auroit pas sçû,) n'avoit rien ignoré.

Cela étant ainsi, & la prevention ayant

eu tant de pouvoir pour empêcher de croire des veritez qui se pouvoient prouver par le témoignage des sens, que ne dois-je pas craindre pour les nouvelles conjectures que je propose dans cet Ouvrage, & sur tout pour celle qui m'a fait avancer qu'un pestiferé ne peut pas communiquer la Peste à une autre personne, ny pendant sa maladie, ny après sa mort ? puisque bien loin de les pouvoir prouver par des experience sensibles comme Stenon & Haruée pouvoient prouver leurs nouvelles découvertes, je n'ay pour les autoriser, que le raisonnement & quelques experiences, qui, quelles fortes qu'elles paroissent à des esprits qui recherchent la verité sans prevention, ne paroitront tout au plus que problematiques à tous ceux, qui infatuez des opinions de l'antiquité, veulent croire aveuglément avec elle, que la Peste est contagieuse d'une maniere qu'on ne sçauroit toucher une personne qui en est atteinte, sans en être infecté.

Je prie encore Messieurs les Medecins, qu'au cas qu'ils trouvent que je me sois égaré du bon chemin, ils ayent la bonté de m'y remettre, & de me faire connoître où je m'en suis écarté, afin, qu'après y être rentré, nous pussions découvrir ensemble, une fois pour toutes, la nature

& les veritables cauſes de la Peſte, parce que ſi chacun d'eux veut bien ſe donner la peine d'y travailler, je me flatte que par le moyen des ſouſtractions, des additions & des reformes qu'ils daigneront bien faire à cet Ouvrage, ils le pourront rendre parfait, dequoi je leur cederay avec juſtice toute la gloire, me contentant pour ma part de leur en avoir donné l'occaſion, & étant prêt d'avoüer que je n'avois fait que l'ébaucher.

C'eſt une grace que je demande ſpecialement à Meſſieurs les illuſtres Medecins de Montpellier & autres, qui ont ſervi les peſtiferez en Provence, comme ils ſont plus au fait de cette maladie que ceux qui n'en ont jamais vû, & qui n'en parlent, comme moi, que de loin, c'eſt à leur jugement que je ſoûmets preferablement ce nouveau ſyſtême, afin qu'ils ayent la bonté de voir s'il pourra convenir avec pluſieurs circonſtances & faits de pratique, qu'ils peuvent avoir obſervez, & qui ne me ſont pas connus; content que s'il a le bon-heur d'avoir leur approbation, & mes conjectures celui d'être autoriſées par quelques unes de leurs experiences, perſonne n'oſera les contredire.

Que ſi mal-heuſement elles ſe trouvent contraires à leurs experiences, je les prie

très-humblement de vouloir bien m'apprendre les endroits où se trouveront ces contrarietez, afin que je tâche d'y remedier en les tournant d'une maniere à les y faire convenir, ou que si la chose est sans remede, je renonce à mon système pour en chercher un plus juste, ou pour attendre celui qu'il leur plaira de nous en donner.

Mais dans ce moment, il me tombe par hazard entre les mains un recueïl des Observations & Reflexions faites sur la maladie contagieuse de Marseille & d'Aix par Messieurs Chicoyneau, Verny & Soulier, deputez par la Cour dans ces deux Villes, dans lequel j'ai le plaisir de voir les plus essentielles de mes conjectures confirmées par leurs experiences & leurs sçavantes reflexions; ainsi que je vais le faire voir.

Premierement ces illustres Medecins conviennent dans les judicieuses reflexions, (qui sont les dernieres de leur recueïl,) & qu'ils ont faites sur les faits principaux tant de leur derniere Observation, que de toutes celles qu'ils ont faites en servant un si grand nombre de pestiferez, que la dissolution du sang a eu souvent autant de part à la production des accidens pestilentiels que la coagulation, que plusieurs pestiferez n'ont été gueris que par l'usage des

des humectans, des adouciſſans, des aſtringens, & des narcotiques, qui ſont plus propres à ſuſpendre & à arrêter le cours du ſang qu'à l'animer & à le diviſer ; & que la connoiſſance des remedes propres pour la gueriſon des malades dépend abſolument de ſçavoir bien démêler ſi dans le cours de cette funeſte maladie la maîtreſſe liqueur eſt coagulée, ou ſi elle eſt trop diſſoute & trop diviſée.

Ce qui prouve évidemment ce que j'ai avancé, que la Peſte peut dépendre de deux corroſifs differens & oppoſez, qui peuvent agir en même tems & dans la même Peſte, dans tous les âges & dans tous les ſéxes, pourveu que ce ſoit dans des ſujets & des temperamens differens, & que pour guerir cette terrible maladie, il faut des remedes propres à combattre celui de ces deux corroſifs qui la produit, leſquels, bien loin de guerir celle qui dépend de l'autre, l'augmentent & la rendent deſeſperée & incurable.

Leurs deux obſervations ſingulieres, contenuës depuis la page 269. juſques à 278. dont la premiere eſt d'un enfant attaqué de la Peſte ſous la forme de fiévre maligne intermitente, donné par Monſieur Verny, & la ſeconde d'une malade attaquée du même mal ſous la forme d'u-

ne fiévre intermitente, benigne, donné par Monſieur Chicoyneau, dont le premier mourût dans trois jours & demy, & la derniere guerit par le ſeul regime & le Kinkina, ne prouvent-elles pas évidemment ce que j'ai dit ſur le témoignage de quelques autres Auteurs, que la fiévre qui accompagne la Peſte, n'eſt pas toûjours d'une même nature, & qu'il faut faire autant d'attention, & quelquefois plus, au caractére de la fiévre qu'à la Peſte même, puiſqu'il conſte de ces deux Obſervations que la Peſte n'a été guéres differente dans l'un & dans l'autre des deux malades, d'autant que dans les intermiſſions de la fiévre le garçon, qui eſt mort, n'a pas été plus malade que la fille qui eſt guerie, & que celui là eſt mort de la violence de l'accez, & que celle-cy n'eſt guerie, que parce qu'il étoit beaucoup moins rude & qu'on l'a arrêté par le moyen du Kinkina, tellement qu'on pourroit dire en quelque façon que dans ces deux malades, il n'y a eu de difference évidente & ſenſible que dans la fiévre dont la Peſte a été accompagnée, laquelle, quoi qu'intermittente dans tous les deux, a été maligne dans l'un, & benigne dans l'autre, & que ſi on avoit pû arrêter par le Kinkina le retour de l'accez du garçon, comme on arrêta celui de la fil-

le, il ne seroit peut-être pas mort, puisque dans les intermissions où il n'y avoit que la Peste, sans que la fiévre y fut, Monsieur Verny le trouvat si libre, & son poulx en si bon état, qu'il avoüe que dans toute autre maladie il n'auroit pas fait façon d'annoncer sa guerison; ainsi l'on pourroit dire qu'il n'est pas mort de la Peste, mais de la fiévre, dont l'accez ayant charriée dans le sang une grande quantité de matieres extrêmement cruës, fort visqueuses, & très-indigestes, & ne s'y étant pas trouvé assez d'esprits pour en procurer la coction, & pour combattre en même tems les atomes mineraux, dont ils auroient peut être été victorieux sans cette irruption de nouveaux ennemis, il ne s'y en est pas trouvé par consequent suffisamment pour continuer le diastole & le sistole du cœur, dont la cessation a mis fin à sa vie, au lieu que dans la fille le Kinkina ayant empêché le retour de l'accez, & les esprits qui se sont trouvez chez elle, n'ayant eu à combattre que les seuls atomes mineraux qui n'y étoient entrez qu'en petite quantité, & qui n'y avoient trouvé que bien peu de sels exaltez, il ne s'y est formé qu'un corrosif foible & leger, qui a bien-tôt cedé au peu de remedes qu'on y a faits, ce qui me persuade que la Peste,

dont cette Demoiſelle fut atteinte, dépendit du ſecond état du ſang que j'ai diſtingué, & qui répond à la quatriéme claſſe des malades de ces Meſſieurs.

La reflexion qu'ils font enſuite ſur ces deux Obſervations, que le levain peſtilentiel agit diverſement, ſuivant la diverſe diſpoſition des perſonnes qu'il attaque, n'inſinuë-t-elle pas la neceſſité qu'il y a que les atomes mineraux, [qui ſont ce pretendu levain peſtilentiel,] s'uniſſent avec les ſels prédominans & exaltez du temperament qui pouvant être differens, & tantôt acres, & tantôt acides, établiſſent cette diverſe diſpoſition des perſonnes qu'il attaque ; Ce qu'ils ajoûtent que ce levain n'eſt pas un vray poiſon, un levain cauſtique & corroſif, une vapeur infernale, comme il plait au vulgaire de le nommer, ne confirme-t-il pas que les atomes mineraux ſont des corps indifferens de leur nature, & qu'ils ne deviennent plus ou moins venimeux, qu'à proportion de la quantité plus ou moins grande des ſels predominans & exaltez du temperament qu'ils trouvent dans les corps où ils entrent.

Ce que ces Meſſieurs diſent au commencement de la derniere de ces deux Obſervations, que cette Demoiſelle dont ils parlent avoit reſté renfermée pendant trois

mois avant qu'elle tombât malade, pour éviter toute sorte de communication avec les personnes du dehors, ne marque-t-il pas que telle précaution est inutile, & qu'on peut être attaqué de la Peste sans sortir de sa maison ny de sa chambre de la maniere dont je l'ay expliqué; ne donne-t-il pas encore lieu de penser que dans le tems qu'il fut entré avec l'air quelques atomes mineraux dans sa maison pour en avoir peut-être ouvert quelque fenêtre, (aux heures du jour que j'ay dit me paroître les plus suspectes,) afin d'avoir le plaisir de respirer l'air frais du soir & du matin, la servante de la maison fut la premiere, qui s'étant trouvée à portée d'en humer par la respiration une bonne quantité, & leur ayant fourny une quantité suffisante de sels exaltez, elle fut attaquée de la Peste, qui la fit mourir dans trois ou quatre jours, & dont elle seroit peut-être guerie, si au lieu de l'abandonner à la porte de la ruë, on avoit eu la charité de la secourir de quelques remedes. N'y a-t il pas aussi lieu de penser que quinze jours après sa mort, la Demoiselle ayant humé de même quelques-uns des atomes qui restoient, parce que la servante ne les avoit pas tous pris, & s'étant trouvée chez elle quelques sels exaltez par la concentration des esprits

qu'avoit causée en elle le chagrin ou l'effroy d'avoir vû mourir sa servante, elle fut attaquée d'une Peste beaucoup plus legere que la sienne, parce qu'elle avoit humé beaucoup moins d'atomes qu'elle, & qu'elle s'étoit trouvée beaucoup moins de sels exaltez.

La conclusion que ces Messieurs tirent à la fin de cette reflexion, que si le funeste prejugé de la contagion ne nous ôte pas la liberté d'esprit pour approfondir cette matiere, nous concevrons aisément qu'en tems de Peste nous devons bien plus craindre les dispositions interieures tant de l'esprit que du corps, que les exterieures, & nous attacher avec beaucoup plus de soin à connoître & tarir les sources de ces funestes dispositions qu'à examiner la nature du levain étranger, dont la connoissance est au dessus de nôtre porté; cette conclusion, dis-je, qui est à la page 280. de l'Ouvrage, ne nous fait-elle pas connoître bien clairement que la Peste n'est pas contagieuse, comme le funeste prejugé de la contagion l'a faussement persuadé, & que l'exaltation du sel predominant du temperament, qui procede necessairement d'une dissipation d'esprits dans le sang, & dans laquelle consistent ces dispositions interieures, est bien plus à craindre que les atomes

mineraux, (qui ſont ces diſpoſitions exterieures & ce levain étranger,) leſquels ne peuvent faire aucun mal ſans être aſſociez avec les ſels exaltez de ceux chez qui ils entrent.

La reflexion que font ces Meſſieurs à la page 255. ſur deux Obſervations precedentes par leſquelles, auſſi bien que par une infinité d'autres faits d'une notorieté publique, il conſte, diſent-ils, qu'il y a une cauſe particuliere generalement répanduë, qui ne manquoit pas de produire de funeſtes effets, dès, qu'elle trouvoit des corps diſpoſez à recevoir ſes funeſtes impreſſions, & qu'on ne peut pas douter que les corps infirmes n'euſſent les diſpoſitions requiſes pour donner lieu à cette matiere d'agir, puiſque les maladies les plus communes dont les habitans de Marſeille ont été attaquez pendant le cours de la Peſte, prenoient, pour ainſi dire, & pour peu qu'elles duraſſent, la tournure de ce terrible mal, (ce qui n'eſt pas arrivé ſeulement à Marſeille, mais dans tous les endroits où la Peſte a regné ſuivant le témoige de pluſieurs Auteurs.) Cette reflexion, dis-je, ne prouve-t-elle pas en premier lieu la neceſſité de la cauſe commune que j'ai expliquée, & l'exterieure que ces Meſſieurs appellent cauſe particuliere genera-

lement répanduë ; ne veut-elle pas dire en second lieu, pour l'expliquer selon mon syſteme, que l'air avoit répandu ſur toute la Ville de Marſeille une quantité immenſe d'atomes mineraux qui ne manquoient pas de produire de funeſtes effets, dès qu'ils étoient humez dans la reſpiration par des perſonnes dans leſquelles, à defaut d'eſprits, les ſels predominans du temperament étoient éxaltez, comme les corps infirmes ſont les plus ſujets à cette exaltation des ſels, à cauſe de la diſſipation d'eſprits qui ſuit ordinairement les infirmitez & les maladies, ou du peu qui s'y en engendre, il ne faut pas être ſurpris, ſi, pour peu qu'ils hument des atomes mineraux, il ſe forme d'abord chez eux le corroſif, qui fait prendre à leur maladie precedente la tournure de la Peſte.

Ce que diſent ces Meſſieurs dans la reflexion qui eſt à la page 244, que quand la Peſte eſt une fois bien declarée, & qu'elle deſole toute une Province, il peut y avoir pluſieurs peſtiferez qui n'ayent ny bubon, ny charbon, ny autre tâche exterieure, ne juſtifie-t-elle pas la definition que j'ai donnée de la Peſte, & ce que j'ai dit, que bien que ces éruptions apparentes ſoient les ſimptomes qui ſervent le plus à caracteriſer la Peſte, ils ne ſont pourtant pas

de

de son essence, & peuvent y manquer sans qu'on puisse dire pour cela, que la maladie n'est pas la Peste.

Mais ce que j'y ay trouvé de plus satisfaisant pour moy, a été que l'experience ait donné lieu à ces Messieurs de penser en Provence ce que le raisonnement & les Reflexions que j'ai faites sur les differens Traitez de la Peste que j'ai lûs, m'ont fait penser en Savoye, qui est tout ce qu'ils disent dans leur Reflexion sur la cinquiéme classe des malades, contenuë à la page 221. & aux suivantes.

Ces Messieurs réconnoissent que le venin pestilentiel n'est pas, comme on le croit communément, venimeux par luy-même, mais uniquement par rapport à la disposition des sujets qu'il attaque, laquelle, selon ma pensée, ne consiste que dans le sel predominant du temperament exalté. Ce qu'ils disent que la mortalité qui regne en tems de Peste, ne doit point être imputée à ce levain prétendû, mais à la mauvaise disposition des sujets qui sont attaquez, ne detruit-il pas, comme j'ay taché de le faire, la fausse opinion de ceux qui croyent que la Peste se multiplie comme un levain qui grossit en fermentant, & qu'elle se communique de corps à corps comme si une personne pouvoit donner à un autre, en la touchant, les deux choses qui doivent con-

courir à produire la Peſte, qui ſont, ſelon ces Meſſieurs, cette cauſe particuliere generalement répanduë, & la mauvaiſe diſpoſition requiſe pour donner lieu à cette cauſe d'agir, & ſelon moy, les atomes mineraux attirez avec l'air dans la reſpiration, & les ſels predominans, & exaltez du temperament, qui doivent ſe trouver, & s'unir enſemble dans le corps de l'homme pour former le corroſif qui eſt la veritable, & parfaite cauſe de la Peſte. Ce que ces Meſſieurs ajoûtent enſuite qu'il n'eſt pas de remedes plus sûrs, & plus ſpecifiques pour ſe garentir des attaques de la Peſte, que la ſobrieté, la bonne nourriture, l'exercice, la fermeté, la tranquillité, & la moderation; n'eſt-ce pas la même choſe que ce que j'ay dit, en expliquant le conſeil de précaution contre la Peſte, que donne le grand Hypocrate, lorſqu'il dit: *Labor, cibus, potus, venus, omnia ſint mediocriter*, & que ce que j'y ay ajoûté ſur la temperance, l'aſsûrance, & la joye, qui m'ont parû, comme à ces Meſſieurs, les trois plus aſſurez preſervatifs de la Peſte, par les raiſons que j'en ay données ſuivant mon ſyſtême. N'ay je pas eu le bonheur de penſer, comme ces Meſſieurs, ſur le danger qu'il y a de ſe ſervir des preſervatifs ſi vantez parmy les peuples, & qui n'ont été introduits que par des Charlatans ou des Empiriques, pour faire fortune par le moyen de

ces remedes, & de la credulité des peuples ignorans; ces Messieurs assûrent d'avoir vû perir miserablement la plûpart de ceux qui en usoient, & qui y mettoient toute leur confiance, & j'ay prouvé, selon mon systême, qu'il est impossible qu'un même preservatif le soit pour tous les temperamens, & qu'il en faut du moins deux de nature differente, & opposée, l'un pour combattre & détruire les acides predominans du temperament, & l'autre pour adoucir, envelopper, & embarrasser les sels acres predominans du temperament opposé, ces deux sels differens, & opposez, faisans à mon avis, avec le plus ou le moins des soulfres qui y sont entremêlez, la difference la plus essentielle, & la plus considerable des temperamens dont ces Messieurs conviennent avec moy, que la connoissance est si importante, & si necessaire dans la cure de la Peste.

En effet, que pourroit dire pour raison un Empirique, qui donne un même preservatif à un bilieux, qui abonde en sels acres, & à un melancolique, qui abonde en acides? son preservatif qu'il vante tant, est composé de mixtes qui sont ou acres, & amers, ou acides, & incrassans; si c'est le premier, qui est-ce qui ne voudroit pas convenir que les acres qui abondent en ce remede ne sont propres qu'à augmenter

ceux qui abondent de même dans les bilieux auſquels il le donnera, & qu'ainſi un tel remede eſt bien plus capable de diſpoſer un bilieux à la Peſte que de l'en garentir : ſi c'eſt le ſecond, n'eſt-il pas de même d'une notorieté publique que les acides, que contient ce remede, augmenteront les acides du ſang des melancoliques, qui le prendront, & qui ſeront beaucoup plus diſpoſez à prendre la Peſte, s'ils humoient quelques atomes mineraux, qu'ils ne l'auroient été s'ils n'avoient pas pris un remede qui n'eſt propre qu'à augmenter le ſel predominant de leur temperament. Si enfin ce preſervatif, en qui on a tant de confiance, eſt un mélange d'acres, & d'amers avec des acides, il en reſultera un troiſiéme corps qui ne conviendra à perſonne, parce qu'il n'eſt propre à combattre ny l'acre ny l'acide prédominant du temperament.

C'eſt ce qui fait que je ſuis très-ſurpris que des perſonnes très-éclairées ſur l'avis de quelque Medecin très-ignorant, ſe laiſſent abuſer auſſi bien que le peuple, par de ſels ſpecifiques, qui ne ſont ſoûtenus par aucun raiſonnement, ny par aucune experience, & qui, ſous pretexte qu'ils ne contiennent rien qui ſoit mauvais & venimeux en ſoi-même, paſſent pour merveilleux, bien qu'ils ſoient un veritable poiſon pour toutes les perſonnes du temperament auquel ils ne conviennent pas.

L'ouverture de tant de cadavres morts de la Peſte, par Monſieur Soulier en preſence d'un grand nombre de perſonnes, ſans qu'aucune y ait pris le moindre mal, n'eſt-elle pas une preuve convaincante, pour des eſprits exemps de tous prejugez, des raiſons que j'ai apportées pour montrer qu'un corps peſtiferé ne ſçauroit communiquer la Peſte à qui que ce ſoit, après ſa mort? & la conſervation non-ſeulement des ces illuſtres Medecins & Chirurgiens, mais encore de tant d'autres perſonnes qui ont ſervi les peſtiferez, n'eſt-elle pas auſſi une preuve bien certaine, qu'une perſonne atteinte de la Peſte ne ſçauroit pendant ſa maladie la communiquer à une autre.

Mais comme de toutes les conjectures de ce petit Traité, celle-cy eſt la plus importante, la plus conſiderable, & celle contre qui l'on eſt le plus prévenu, je ne ſçaurois m'empêcher d'inſerer icy la Réflexion faite par le ſçavant Monſieur Verny, (qui fait ſi bien connoître la profondeur de ſa doctrine par tout ce qui vient de lui,) laquelle eſt contenuë à la page 206. du recuëil de leurs Obſervations & Réflexions, & qui eſt une preuve ſi autentique d'une verité qu'il me paroît ſi importante de perſuader à tout le monde.

Réflexion de Monſieur Verny ſur la quatriéme Obſervation d'une malade

de la quatriéme classe.

Ce qui paroît singulier dans cette Observation, est que cette malade pestiferée ait allaité son fils pendant tout le cours de sa maladie, sans lui communiquer la Peste: ce cas n'est pourtant pas unique, en ayant vû plusieurs autres de même nature avec Monsieur Chicoyneau pendant nôtre séjour à Marseille, & ce qui paroîtra sans doute bien plus singulier, est que des pestiferez des premieres classes, qui ont mal-heureusement peri dans l'espace de trois ou quatre jours, ayant allaité leur enfant sans leur donner le moindre mal, nous pouvons de plus attester avec sincerité que dans la visite des Hôpitaux, dont on nous avoit confié l'inspection, nous avons été plus d'une fois les temoins oculaires du spectacle affreux de ces miserables enfans suçant leurs meres agonisantes.

Je ne m'arrêteray pas à faire voir que ces observations sont d'un très-grand poids pour détruire le prejugé de la contagion, cette matiére étant d'une trop grande importance pour n'être discutée qu'en passant: mais il est à propos de remarquer, qu'on ne peut rendre raison du fait ci-dessus qu'en supposant que les mammelles des malades pestiferées ne sont pas toûjours alterées par le venin pestilentiel, & que dans le cas rapporté, elles ne reçoivent sans doute que de ce qu'il y a de plus pur, ou du moins in-

fecté dans la masse du sang : Ce qui ne nous paroîtra pas surprenant, si nous faisons reflexion que dans les personnes attaquées de la Peste, toutes les parties du corps ne sont pas gâtées & corrompuës ; je ne dis pas seulement dans les personnes qui gueriſſent de ce terrible mal, mais même dans celles qui en periſſent, puisque l'ouverture des cadavres fait voir que plusieurs parties interieures, sont sans aucune tache, & sans aucune autre alteration, marque évidente que la masse du sang n'a pas deposé, en circulant, le levain de la peste dans ces mêmes parties.

L'observation qui a donné lieu à cette reflexion, ne prouve-t'elle pas en même temps par l'experience deux de mes principales conjectures, dont la premiere est qu'un pestiferé ne peut pas communiquer la peste à un autre ; car il faut convenir que si la chose étoit possible, elle devroit principalement arriver entre mari & femme, & entre la mere nourrice & l'enfant qui la tette, puisque il n'est point d'attouchement respectif si interne que ceux qui arrivent entre les uns & les autres ; Or puisque l'amant Holandois qui avança la consommation de son mariage avec sa maîtresse pestiferée, & que tous ces enfans, qui au rapport de ces illustres Medecins de Montpellier, suçoient leurs meres agonisantes de la peste, n'ont pris aucun mal les

uns des autres, pourroit-il se trouver encore quelqu'un assez prevenû pour croire que la Peste soit contagieuse de la maniere dont le peuple en est persuadé.

La seconde de mes conjectures que prouve la Réflexion de Monsieur Verny, est que le corrosif qui produit la Peste se dulcifie a mésure qu'il détruit le sang, soit qu'il le dissolve, soit qu'il le coagule, comme je l'ay expliqué; car s'il passoit dans le sang des enfans aussi corrosif, qu'il l'a été dans les meres, qu'il fait mourir, il y a bien apparence que ces pauvres enfans, au lieu de leur échaper, en seroient les premiéres victimes, à cause de leur grande delicatesse : à moins qu'on aimât mieux penser que le corrosif qui est formé en partie des propres sels exaltez de la mere pestiferée, n'a pas la proportion, & la configuration qu'il luy faudroit pour détruire la masse du sang de son enfant, ou bien enfin que le corrosif formé des sels exaltez de la maîtresse liqueur, qui est le sang, ne s'attache qu'à elle seule, & nullement aux autres, & encore moins au lait qu'à toute autre, parce que les parties fibreuses, rameuses, & embarrassantes, dont il est composé, sont très-propres à adoucir quel corrosif que ce soit.

Après avoir eû la consolation de voir les plus fortes, & les plus nouvelles de mes conjectures soûtenuës, & confirmées par tant de

de ſçavantes obſervations, & de judicieuſes reflexions faites par ces illuſtres Medecins qui ſont des juges ſi competans de cette matiere ; j'eſpere que tout ce qu'il y a de gens de bon ſens, & ſur tout les Medecins qui doivent être plus éclairez en cette matiére, & par conſequent plus propres à diſtinguer le faux d'avec le vray, ſe rendront à la verité, & nous aideront, ces Meſſieurs, & moy, à détromper le reſte du monde, & à luy perſuader que la Peſte n'eſt point contagieuſe, de la maniere dont on l'a crû, & qu'en ſe défiant de l'air, & des differens entrepos, qu'il peut avoir fait dans une infinitez d'endroits, des atomes mineraux qui ſont la ſemence de la Peſte, ou autrement le levain peſtilentiel, & en prenant les precautions que j'ay propoſées, on pourra ſe ſervir mutuellement les uns les autres avec la même aſsûrance, & la même charité que dans les autres maladies, ſans craindre que les malades puiſſent communiquer leur mal à ceux qui les ſervent. Si on peut ſe convaincre de cette importante verité, que de deſordres, que de malheurs, que deffrois épargnez ? quelle aſsûrance, & quelle joye ne verroit-on pas ſucceder, au milieu de la Peſte même, à la crainte, & à la triſteſſe, qui en ſont preſque inſeparables, & qui contribuent ſi fort à l'augmenter. Le mari n'abandonnera plus ſa femme, la femme ne

quittera plus ſon mari ; les peres & les meres n'auront plus la triſte & douloureuſe complaiſance de ſe voir arracher, d'entre les bras, des enfans, qu'ils aiment autant qu'eux mêmes, pour les voir trainer dans des Hôpitaux, ou pour mieux dire, entre les bras d'une mort preſque certaine; les enfans ne ſe verront plus expoſez à ſe voir enlever leurs peres, & leurs meres, & privez par là de la benediction, dont le Seigneur a promis de recompenſer les ſoins, & les ſervices qu'ils leur rendroient ; les maîtres, & maîtreſſes ſecourront leurs domeſtiques avec plus de charité; & les domeſtiques ne craignant plus de prendre la Peſte en ſervant leur maîtres, ny d'être mis au milieu des ruës s'ils venoient à tomber malades, les ſerviront avec le même courage, & le même zele, que s'ils avoient une maladie ordinaire ; & par ce moyen la confuſion, & le deſordre, qui dans la Peſte font preſque autant de mal que la Peſte même, ceſſeront, & tout le monde imitera les Turcs, qui ne s'embarraſſent guéres de la Peſte, qui eſt ſouvent chez eux, qui ſe ſervent reciproquement comme dans les autres maladies, & qui ne ſongent qu'à s'en preſerver par une grande ſobrieté, & par une extrême propreté, qui ſont deux preſervatifs de la derniere conſequence dans la Peſte, comme je l'ay expliqué.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû avec attention un manuscrit qui a pour titre, *Traité de la Peste*, où l'on concilie les differentes opinions des plus habiles Medecins dont on deduit un nouveau systême, & je n'y ay rien reconnu qui puisse donner sujet de refuser l'Aprobation de l'imprimer. A Lyon ce 29. Decembre 1721.

Signé DE LA MONIERE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amez & Feaux Conseilliers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. nôtre bien-Amé le SIEUR BRUYSET, Libraire à Lyon, Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre qui a pour titre *Traité de la Peste*, & qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public: Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Bruyset de faire imprimer ledit livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes; faisons defences à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en

beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervy de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de nôtre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Dagueſſeau; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Chateau du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Dagueſſeau, le tout à peine de nullité des preſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il luy ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires: CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Paris le huitiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent vingt-deux, & de nôtre Regne le ſeptiéme.

Par le Roy en ſon Conſeil, CARPOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre V^e. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris*, No. 45. *page* 43. *conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil, du* 13. *Août* 1703. *A Paris ce* 12. *Janvier* 1722.

DELAULNE, Syndic.